

**SOMMAIRE**

ÉDITORIAL..... 1

[ LETTRES DU MONDE ] ..... 5

**DIOGO FAIA FAGUNDES : MON PARCOURS MILITANT ..... 5**

[ IMPERIALISMES ] ..... 13

**ALAIN RALLET : L'IMPERIALISME, DU DEBUT DU XX<sup>ÈME</sup> A NOS JOURS..... 13**

[ GUERRES ] ..... 29

**DAVID-EMMANUEL MENDES SARGO : LECTURES CLAUSEWITZIENNES (0) - CLAUSEWITZ EN ROJAVA ..... 29**

[ INTERVENTION ] ..... 37

**LOUIS BRANDT : UNE INTERVENTION SUR PALESTINE-ISRAËL ..... 37**

[ RENCONTRES ] ..... 41

**FABIO PICCIOLI : ENSEIGNER A DE JEUNES URBAINS LE TRAVAIL "AVEC" LA TERRE..... 41**

[ PAYSANS ] ..... 45

**ENQUETE AUPRES DE JEAN, PAYSAN ET MILITANT AU PAYS BASQUE..... 45**

[ CAMPAGNES ] ..... 57

**GUILLAUME NICOLAS : PENSER ARCHITECTURALEMENT LES ANTAGONISMES POLITIQUES EN AGRICULTURE ..... 57**

[ THEATRE ] ..... 71

**MATTEI MORENO : SOMBRE ECLAT ..... 71**

**REINE COHEN : "Tchevengour", PAR LA TROUPE DES ACTEURS NOUVEAUX ..... 85**

[ REGARDS CINEMATOGRAPHIQUES ] ..... 91

**SERGE PEKER : DEUX FILMS, DEUX REGARDS ..... 91**

[ SPORT ] ..... 95

**ALAIN RALLET : APOLOGIE DU FOOTBALL ..... 95**

[ CHOSSES LUES ] .....103

**FRANÇOIS NICOLAS : CONDITIONS DE POSSIBILITE D'UN HABITAT EMANCIPATEUR ? ..103**

[ ET POURTANT... ] .....109

**CERCLE LONGUES MARCHES : GAZA ! .....109**

[ RESSOURCES PHILOSOPHIQUES ] .....113

**CERCLE LONGUES MARCHES : QUEL TRAVAIL DU NEGATIF ? .....113**

[ ANNONCES ] .....123

**SEMINAIRE : AUJOURD'HUI, QUELS HERITAGES EDUCATIFS DE MAKARENKO ? .....123**

**SEMINAIRE ET ECOLE MAMUPHI : SAISON 2026-2027 .....125**

**CAHIER LONGUES MARCHES N°3 : HUIT ETUDES D'ALAIN RALLET.....129**

**Générique-monde**

Communiste au Brésil / Long parcours / Tant de tours et détours / Impérialismes renouvelés / Toujours Clausewitz / Puissances défensives / Intervenir, loi du militant /

*Et les campagnes, et les paysans, et la terre au travail, et les jeunes des villes qui s'y rendent, et l'architecture qui s'en mêle, et la Terre dans tout cela...*

Théâtre et cinéma / Relever artistiquement le négatif / Lumière noire / Quand le foot s'y met aussi / L'affirmation sensible / La grâce d'un geste / L'intelligence du regard /

*Et habiter, et travailler, et peupler le pays qu'on habite, et intriquer tout cela, et pourtant les éclats, et les gens de Gaza, et ce qui doit être fait, et ce qui sera fait, et ce que font déjà les vieux et les enfants...*

Les ressources des négatifs au travail / Nihilismes et communisme / Dialectique et non-dialectique / Tragique et drames / Courbures et torsions /

*Et l'étude sans fin, et les séminaires de recherche, et les échanges, et les confrontations, et les mathématiques, et la philosophie, et le travail intellectuel au long cours, et le labeur de longue haleine, et la confiance communiste, et l'espérance révolutionnaire...*

Et toi lecteur ?



## ÉDITORIAL

-1-

À l'agenda de ce numéro, des contributeurs nouveaux et des rubriques variées.

-2-

Par quels entours et détours, au cœur d'un monde assombri par de puissantes perspectives nihilistes, peuvent émerger les lueurs de nouvelles subjectivités communistes qui lui échappent alors même qu'il n'existe pas de politique communiste ? Nous avons exploré cette question dans le n°3 de la Revue avec les récits personnels des membres du Cercle *Longues Marches*. Dans ce numéro, **Diogo Faia Fagundes** nous conte son parcours militant dans un tout autre contexte, celui du Brésil, mais dans une perspective proche de la nôtre.

-3-

Dans la rubrique **Guerres**, David-Emmanuel Mendes Sargo entreprend une lecture clausewitzienne de la guerre qui vient. Dans ce numéro, il parcourt la suprématie de la guerre défensive du peuple en quatre points (guerre prolongée, guerre de territoire, guerre du peuple, guerre du défenseur plus que de l'agresseur) qu'il applique ensuite à la guerre du peuple kurde au Rojava (Nord Syrie) il y a dix ans.

-4-

**Louis Brandt** nous montre comment une intervention militante fructueuse peut naître d'une réunion à l'attrait limité (une réunion de la revue *Esprit* sur « l'avenir de la Palestine ») dès lors qu'elle est animée de la conviction personnelle qu'il y a matière et nécessité à le faire. Il en détaille les trois ingrédients : un solide travail d'étude préalable, un apprentissage par l'intervention de l'argumentation politique et la perspective d'une proposition (la formation de Cercles « *Palestine-Israël, un seul pays* »).

-5-

Dans une nouvelle rubrique **Rencontres**, la Revue s'entretient avec Fabio Piccioli, paysagiste de formation ayant fait le choix d'enseigner la culture rurale à de jeunes urbains dans un lycée professionnel. Il nous révèle ce qu'est pour lui un paysage (plus un mode de pensée qu'un métier) et nous expose comment il initie ses élèves à un travail avec le vivant.

-6-

Dans le prolongement de ses enquêtes antérieures sur le travail paysan, le Comité de Rédaction de la Revue a mené une nouvelle enquête auprès de **Jean**, un jeune paysan établi comme pépiniériste au Pays Basque. Il en résulte une enquête passionnante, détaillant la singularité de l'expérience, de l'engagement militant avec lequel elle est menée et des pratiques auxquelles elle donne lieu, tant au plan local que global, avec de plus amples perspectives que celles de nos enquêtes antérieures.

-7-

**Guillaume Nicolas** clôt sa série d'articles sur les clos-masures (n°1, 2, 3, 5 et 6) en nous livrant la synthèse de sa recherche sur la façon dont les agriculteurs normands habitent et transforment leurs corps

de ferme. S'appuyant sur une longue enquête, il analyse de manière détaillée le rapport entre différents profils d'agriculteurs et leur adaptation à l'architecture des clos mesures. Contrairement à la thèse d'une compatibilité des agricultures industrielles et paysannes sur un même territoire, il soutient celle d'une lutte acharnée avec comme exemple la difficulté pour de jeunes maraîchers et maraîchères de s'installer dans des clos-mesures abandonnés par de grosses exploitations.

-8-

Dans un très beau texte, **Mattei Moreno** nous parle tout autant d'une nouvelle de D.H. Lawrence (*Coccinelle*) que de sa mise en scène par Marie-José Malis au Petit Odéon l'hiver dernier (sous le titre de *Feu Inversé*) et de la lumière avec laquelle le noir des ténèbres (un soleil noir) peut éclairer de son éclat notre sombre univers.

-9-

Il est rare que le communisme comme tel soit représenté au théâtre. **Reine Cohen** nous rend compte, script en mains, regard aiguisé et sens politique en éveil, de la représentation d'une pièce tirée du roman *Tchevengour* de Platonov écrit entre 1926 et 1929 et qui ne fut publié qu'en 1988 en URSS. La mise en scène opérée par la Troupe des Acteurs Nouveaux (TAN) qui réunit actrices professionnelles et acteurs amateurs, exilés aux rêves d'Espagne, met en perspective un communisme qui flotte entre l'utopie résignée d'une sorte d'anarchisme triste et la chaleur émouvante et accueillante d'une fraternité émancipatrice.

-9-

**Serge Peker** nous livre son regard cinématographique sur deux films récents, *La Fleur du Manguier* et *Nuestra Terra*, tandis qu'Alain Rallet tente, Coupe du monde de football oblige, une *Apologie du football* dans une nouvelle rubrique *Sport*.

-11-

Dans **Choses Lues**, François Nicolas se saisit d'une publication de deux auteurs (Baptiste Morizot et Laurent Neyret) ; érigeant le concept d'« habitabilité » en Principe et son inscription dans le Droit, pour réfléchir ce qu'« habiter » veut dire (du point de vue d'une émancipation communiste, à l'instar de ce qui a déjà été entrepris pour « travailler ») et pour s'interroger sur la symbolisation que ce processus exige.

-12-

La rubrique **Et pourtant...** expose trois regards personnels issus d'échanges au sein du Cercle LM sur le récent documentaire *From Gaza with Love* de Suhail Nassar et Charles Villa. Dans la situation humaine tragique et l'impasse politique où se trouve Gaza, le documentaire donne à voir des hommes, des vieux et des jeunes, des enfants qui se tiennent là admirablement dans l'affirmation, l'endurance, la ténacité.

-13-

Dans **Ressources philosophiques**, le groupe du Cercle LM sur « le travail du négatif » soumet à notre étude deux textes de travail. Celui de Mattei Moreno nous introduit aux ressources du négatif en le dégagant de la dynamique mortifère du nihilisme après avoir rappelé les trois négations logiques. Sous le signe du « loin », François Nicolas introduit l'hypothèse d'une quatrième négation d'un type particulier : une négation non dialectique.

**-14-**

Quelques **annonces** pour clore ce numéro :

- la tenue d'un séminaire l'an prochain sur les héritages éducatifs de Makarenko,
- la saison 2026-2027 de *Mamuphi*
- et la parution d'un n° 3 des *Cahiers Longues Marches* regroupant huit études d'Alain Rallet.

• • •



## [ LETTRES DU MONDE ]

Depuis deux ans (très exactement depuis notre numéro 2), Diogo Faia Fagundes rédige pour notre revue une chronique de la vie politique au Brésil, éclairée selon une orientation communiste de type nouveau apparentée à celle que nous nous attachons à constituer en France.

À la demande du Comité de rédaction, il a bien voulu accepter de nous raconter son parcours militant en sorte de mieux comprendre l'histoire singulière de sa subjectivation communiste.

## DIOGO FAIA FAGUNDES : *MON PARCOURS MILITANT*

Lorsque le camarade François Nicolas m'a proposé d'écrire sur mon parcours militant pour la revue *Longues Marches*, j'ai été quelque peu déconcerté. Après tout, écrire sur soi-même – qui plus est sous une forme autobiographique – quand on n'est pas une grande figure politique est une démarche quelque peu suspecte : l'un des symptômes culturels les plus révélateurs de la logique hégémonique du capitalisme actuel ne serait-il pas justement cette surabondance de récits visant à exagérer l'importance de vies banales, comme c'est le cas avec la mode de l'autofiction dans le roman ?

Cependant, une fois le premier sursaut passé, j'ai vite compris ce qui était en jeu. Les camarades s'intéressent, je suppose, à la manière dont la formation de ma subjectivité militante peut aider à comprendre certains aspects et certaines tendances de l'histoire politique brésilienne récente. Après tout, l'une des nouveautés apportées par l'héritage maoïste à la culture communiste résidait sans aucun doute dans **l'accent mis sur la subjectivité** : ce n'est pas un hasard si une grande controverse a éclaté, au plus fort de la dispute politico-idéologique impliquant le Parti communiste chinois dans les années 1960 et 1970, autour du livre *Comment être un bon communiste* de Liu Shiaoqi.

Je m'efforcerai donc de suivre une approche qui privilégie les tensions (dialectiques ?) qui ont façonné mes conceptions de **ce que signifie la politique militante**, en phase avec sa pratique organisée autour de circonstances historiques spécifiques, afin d'en tirer d'éventuelles leçons dans un bilan englobant toutes ces années d'apprentissage. De cette manière, je pourrai relier cette réflexion sur mon passé aux textes que j'ai déjà écrits pour la revue, ainsi qu'identifier des questions qui dépassent ma propre individualité. J'espère ainsi que cet exercice ne deviendra pas un vain effort de mémoire, mais quelque chose de politiquement instructif pour moi et pour les lecteurs. C'est pourquoi je diviserai mon texte en trois parties :

- 1) enfance et adolescence ;
- 2) entrée à l'université et militantisme au sein du Parti des travailleurs (PT) ;
- 3) bilan de cette expérience et nouvelles étapes.

### 1. ENFANCE ET ADOLESCENCE

Je suis né en août 1994 (j'ai donc 31 ans) au sein d'une famille de la classe moyenne à São Paulo. Bien que mes parents n'aient jamais été militants, ils ont toujours voté à gauche. Je me souviens très bien de l'enthousiasme et de la joie qui régnaient lors de la première victoire présidentielle de Lula en 2002 : comme pratiquement tous mes camarades de classe disaient que leurs parents avaient voté pour l'autre candidat (le quartier où j'ai grandi est l'un des plus conservateurs de São Paulo), j'en suis venu à soupçonner mes parents d'être politiquement stupides !

La raison de ce choix politique tenait à une combinaison entre la dimension « sociale » du catholicisme profond de mes deux parents et le climat de résistance à la dictature militaire dans lequel ils avaient grandi. Ce **catholicisme familial** (je fréquentais l'église et lisais la Bible quotidiennement) valorisait avant tout l'aide aux pauvres, la haine des injustices sociales (en particulier l'inégalité) et une critique de la futilité et de l'arrogance des riches et des puissants. Il était donc naturel que le politicien qui parlait de s'attaquer aux inégalités sociales et d'aider les plus démunis suscite davantage de sympathie. Même

après avoir abandonné la religion (très tôt, avant l'adolescence), je reste, d'une certaine manière, encore aujourd'hui, bien qu'en des termes bien moins moralisateurs, l'héritier de ces valeurs qui m'ont été transmises quand j'étais enfant. Voici donc un premier élément à prendre en compte dans ce diagnostic subjectif : **le rôle du christianisme progressiste** – qui a exercé une grande influence sur la création du Parti des travailleurs (PT) et sur la lutte contre la dictature militaire – dans la culture brésilienne.

Outre ce christianisme, je cite deux autres grandes références de mon enfance : mes grands-parents maternels, avec qui j'ai beaucoup vécu, et les livres d'histoire et de géographie à l'école.

- **Mes grands-parents maternels** étaient tous deux ouvriers. Ma grand-mère travaillait dans l'industrie textile, avant de se consacrer entièrement aux tâches ménagères, et mon grand-père dans l'industrie métallurgique et le bâtiment (après avoir été pratiquement un serviteur à la campagne). Aucun des deux n'était particulièrement politisé en termes de conscience de classe (bien qu'ils apprécient Getúlio Vargas, le président brésilien qui a adopté les lois sur le travail), mais c'étaient des figures moralement inspirantes : je n'ai jamais revu de personnes aussi bienveillantes, intègres et honnêtes qu'eux. J'éprouvais donc beaucoup plus de sympathie pour ces simples travailleurs que pour les riches que je connaissais. C'est là l'origine de mon côté « rousseauiste », d'autant plus que mon grand-père adorait raconter comment, grâce à son expérience d'ouvrier, il en savait bien plus que les ingénieurs et les directeurs d'usine, ces soi-disant savants qui aimaient donner des ordres sans comprendre les réalités pratiques du métier. De plus, j'ai appris que la prospérité financière n'était pas nécessairement liée au mérite et à l'effort, puisque tous deux ont travaillé d'arrache-pied toute leur vie sans jamais parvenir à un niveau de vie confortable (sans les efforts herculéens de ma mère, qui a réussi à gravir les échelons sociaux, ils seraient probablement tous deux morts dans la pauvreté). En d'autres termes, l'existence de mes grands-parents était la preuve concrète du caractère illusoire de la méritocratie capitaliste.
- En revanche, **les manuels d'histoire et de géographie** de mon enfance présentaient un contenu clairement critique à l'égard des maux du capitalisme. Je pense que cela découle de l'influence intellectuelle qu'a exercée la gauche sur la culture brésilienne (y compris sur le marché des manuels scolaires) après la crise de la dictature militaire. Par la suite, dans un contexte marqué par l'ascension de Jair Bolsonaro, cela a donné lieu à un mouvement conservateur contre l'« endoctrinement » de la gauche dans les salles de classe, mais déjà à l'époque, le père d'une camarade de classe s'était indigné de livres qui présentaient Mao Tsé-Toung sous un jour moins sombre, ce qui l'avait poussé à déposer des plaintes officielles auprès de l'école. En effet, les manuels de géographie abordaient le néolibéralisme et la « guerre contre le terrorisme » de manière très critique, tandis que ceux d'histoire ne diabolisaient pas l'histoire des socialistes et des communistes, même s'ils en soulignaient les problèmes. Je me souviens bien qu'à cette époque déjà, j'éprouvais de la sympathie pour les dirigeants et les événements révolutionnaires, en particulier pour les expériences collectivistes et égalitaires (les cantines des Communes populaires de la révolution chinoise sont restées gravées dans ma mémoire, peut-être parce qu'elles correspondaient bien à ma vision de la justice sociale nourrie par les Évangiles), même si cela ne se traduisait évidemment pas par des actions concrètes.

Il faut toutefois préciser que, dès l'enfance, un autre courant s'est développé parallèlement dans mon esprit : **une attirance nihiliste** pour des formes culturelles et existentielles imprégnées de nuances sombres, mélancoliques et autodestructrices. Tous mes goûts musicaux (en particulier les variantes les plus agressives ou les plus tristes du rock) et cinématographiques se sont orientés très tôt vers ces voies. Cette tension (que je perçois chez de nombreux autres militants de ma génération) entre **nihilisme dépressif et communisme héroïque** allait prendre une intensité très vive tout au long de mon adolescence et au début de ma vie d'adulte. J'y suis d'ailleurs encore confronté, en réalité.

Au fur et à mesure que je découvrais le monde de la littérature au début de l'adolescence, ce côté nihiliste s'est aggravé. Il aurait pu être canalisé vers des voies très dangereuses, sans cette autre impulsion vers la justice. Je me souviens bien de l'impact que la lecture de *L'Antéchrist* de Friedrich Nietzsche a eu sur moi, au moment même où je me révoltais contre mon passé chrétien : je l'ai interprété comme une exhortation antimoraliste qui m'autorisait enfin à me libérer des chaînes chrétiennes ; presque comme un sésame pour être un crétin et un égoïste !

Mes idoles étaient des musiciens qui s'étaient suicidés (ou morts à cause de la drogue) et mes livres préférés traitaient d'expériences de **l'abîme psychique** : Dostoïevski, Kafka, *La Nausée* de Sartre (dont je ne connaissais malheureusement de la philosophie que cet existentialisme distillé en termes accessibles) et Albert Camus. L'accès à ces œuvres était possible grâce aux éditions de poche très bon marché que l'on trouvait dans les kiosques à journaux. Parallèlement à ce type de littérature taillée sur me-

sure pour conquérir le cœur d'adolescents désorientés, j'ai également commencé à acheter des livres qui semblaient exprimer une forme de révolte contre la civilisation bourgeoise : Proudhon (« *La propriété, c'est le vol* ») et Marx ont été déterminants. C'est ainsi qu'à l'âge de 15 ou 16 ans, j'ai lu *Le Manifeste communiste*, *L'idéologie allemande* et *Du socialisme utopique au socialisme scientifique* (ce dernier d'Engels) à un rythme effréné : ce furent les livres les plus importants de ma vie. **J'étais devenu un « marxiste »** ! Les deux derniers ouvrages, en particulier, semblaient offrir une philosophie globale permettant de lire l'histoire mondiale et d'interpréter d'autres doctrines et visions du monde. Il va sans dire qu'un adolescent en quête de certitudes ne pouvait appliquer ces enseignements que de manière assez dogmatique et avec une grande conviction...

Ce marxisme était purement littéraire et personnel, car je ne connaissais pas l'activité militante. Tout au plus, je discutais de ces découvertes avec ma petite amie de l'époque, et sur des forums Internet. Ces derniers, d'ailleurs, ont joué un rôle majeur dans ma formation : je passais des heures à lire des débats politiques et théoriques. Une personnalité du nom d'**Olavo de Carvalho**, très active sur Internet, a revêtu une importance particulière. D'innombrables partisans se rassemblaient autour de lui, tandis que nous, de l'autre côté, créions nos propres communautés destinées à contrer ses idées. C'était un philosophe conservateur autoproclamé qui avait été communiste dans sa jeunesse (toujours la même histoire...) et qui avait acquis une certaine notoriété grâce à sa présence dans les médias. Par la suite, il allait devenir le « gourou » de la nouvelle droite qui allait propulser Jair Bolsonaro au pouvoir, allant même jusqu'à désigner des ministres (comme celui de l'Éducation !). Ce qui me fascinait chez lui, c'était un mélange d'une grande ouverture d'esprit (il parlait de toute l'histoire de la philosophie et de la littérature) – ce qui m'a poussé, il faut le reconnaître, à chercher à découvrir les classiques – et d'une extrême vulgarité réactionnaire et obscurantiste.

La lecture de magazines et de journaux a également joué un rôle important. J'ai décidé d'acheter aussi bien les magazines de gauche que ceux de droite, afin de me forger mes opinions de la manière la plus impartiale et la plus réfléchie possible. Je me suis rapidement mis à détester le principal hebdomadaire de droite (intitulé *Veja* [Voir], le plus influent du pays) en raison de son ton vulgaire et sensationnaliste, qui faisait écho aux préjugés que j'entendais en classe : mes amis, tous issus de familles aisées, surtout ceux qui ne lisaient pas du tout, adoraient insulter Lula et le PT, y compris en termes personnels (Lula est souvent perçu comme un ouvrier analphabète qui n'a jamais vraiment travaillé, puisqu'il a toujours fait de la politique au sein des syndicats). Le sens commun au sein de la classe moyenne supérieure considérait que la gauche était la principale cause de la corruption dans le pays, et qu'elle se maintenait au pouvoir grâce à des programmes d'aide sociale (« *achat de voix* ») destinés à une population ignorante et misérable (principalement concentrée dans la région du Nord-Est). Le ton anticommuniste (associant le PT à Cuba et au Venezuela) faisait également partie du lot.

Tous ces facteurs (**préjugés de classe, xénophobie** à l'égard des habitants du Nord-Est, **anticommunisme** grossier) m'ont fait éprouver du dégoût pour l'antipétisme dominant dans mon milieu social. J'ai commencé à éprouver de la sympathie et du respect pour le PT en grande partie à cause de la colère que je nourrissais envers l'antipétisme, que j'associais à l'ignorance et à la défense des privilèges de la part d'une classe moyenne aussi aisée qu'incultivée ; après tout, le Brésil était sur une voie très prometteuse au début de la dernière décennie, avec d'innombrables avancées sociales significatives.

Tel était mon cadre « politique » avant d'entrer à l'université :

- un **marxisme** aussi confus que dogmatique, car assimilé, sans grandes médiations, à travers des livres ;
- une **haine** de l'anti-PT qui constituait le sens commun de la classe moyenne avec laquelle je vivais ;
- un certain **optimisme** vis-à-vis du Brésil.

## 2. ENTREE A L'UNIVERSITE ET MILITANTISME AU SEIN DU PT

J'ai intégré la licence de droit à l'Université de São Paulo à l'âge de 17 ans. Il s'agit de la première université du Brésil (fondée dès le début du XIXe siècle !), un lieu traditionnel de formation des élites politiques et bureaucratiques de la nation depuis cette époque. Je n'ai pas vraiment choisi le droit : je m'intéressais beaucoup à l'histoire et à la géographie, en particulier à la politique internationale, ce qui m'attirait vers la filière des relations internationales, mais mes parents m'ont conseillé de faire du droit, qui est le cursus « standard » pour ceux qui excellent dans les sciences humaines ici au Brésil.

Le droit ne m'a pas beaucoup intéressé, à quelques exceptions près : **le droit constitutionnel**, en raison du débat sur l'État, malgré son ancrage strict dans un cadre institutionnel et libéral ; **l'économie politique** (c'est ici une matière obligatoire au premier semestre) qui m'a fasciné et à laquelle je me suis consacré plus sérieusement sur le plan académique ; et **la philosophie du droit**, principalement en raison de la démarche philosophique qui m'avait converti au marxisme, bien que mon dogmatisme de l'époque m'empêchât d'apprécier tout ce que je considérais comme idéaliste (c'est-à-dire presque tout).

En réalité, le marxisme servait alors de rempart contre la « contamination » idéaliste du droit, pour lequel j'ai très tôt et avec arrogance commencé à nourrir un certain mépris. Il y avait toutefois une place pour le marxisme dans la philosophie du droit la plus dissidente : on étudiait par exemple Louis Althusser et sa critique de l'idéologie juridique. Ce fut une lecture qui m'a beaucoup marqué, en particulier ses articles sur la surdétermination et la dialectique matérialiste dans *Pour Marx*, qui me semblaient très lucides dans leur critique du déterminisme économique vulgaire.

Ce qui m'a vraiment passionné, cependant, c'est **la politique**, qui est une activité très riche (malgré les innombrables problèmes) dans cette faculté. Il existe des collectifs permanents qui s'affrontent lors d'élections pour le contrôle de l'organisme représentatif des étudiants et qui organisent sans cesse des réunions et des événements. Je me suis vite retrouvé plongé corps et âme au cœur de ce tourbillon. Enfin, mon marxisme cessait d'être une affaire solitaire ! Mais de quel marxisme s'agissait-il au juste ? Philosophiquement, j'étais passé de l'Engels de *l'Anti-Dühring* à Althusser ; en termes plus historico-politiques, mes références étaient des auteurs critiques de l'expérience russe après Staline, voire déjà sous Lénine. J'avais, en fin de compte, besoin d'expliquer l'échec de l'URSS et Trotsky me semblait la meilleure issue.

Ce qui m'a éloigné du trotskisme, c'est, outre l'expérience négative avec les organisations trotskistes, qui me semblaient très dogmatiques et même irresponsables – elles détestaient tellement Cuba qu'elles réclamaient la chute du régime ! –, **ma rencontre avec Mao** : « *De la pratique* » et « *De la contradiction* » ont été décisifs, mais aussi la lecture, un peu par hasard, d'un vieil ouvrage contenant les principaux documents chinois relatifs au conflit sino-soviétique. J'y ai pu constater qu'il existait une proposition de bilan critique bien plus intéressante (notamment parce qu'elle était liée à des expérimentations pratiques alternatives) de l'expérience soviétique.

Ce processus d'**intensification de la « marxisation »** s'est accompagné d'une certaine brusquerie culturelle. Comme je l'ai dit, non seulement j'en suis venu à qualifier tout ce qu'on m'enseignait en classe d'idéalisme bourgeois, mais même mes intérêts pour l'art ont été refoulés : **le monde de l'art** me semblait futile, dépolitisé, enveloppé d'une atmosphère individualiste et prétentieuse. De la même manière, je ne voyais pas d'un bon œil **le monde universitaire** en général. La riche et diversifiée intellectualité marxiste du Brésil, s'appuyant sur une infrastructure solide au sein des universités et des maisons d'édition, a nourri ma réflexion pendant ces années de formation, mais je me concentrais principalement sur l'aspect historico-politique de la tradition marxiste, notamment sur les débats relatifs à la stratégie et à l'organisation, sur l'histoire des organisations de gauche (internationales et brésiliennes) et sur les événements historiques les plus importants du XXe siècle. J'ai ainsi principalement étudié l'expérience du Parti communiste brésilien et du Parti des travailleurs, mais aussi celle des diverses organisations de gauche sous la dictature militaire. J'ai été aidé dans cette tâche par mes contacts avec des militants chevronnés de certaines de ces organisations. Cette **fréquentation de cadres plus expérimentés** (dont certains sont devenus de grands amis personnels) qui ont lutté contre la dictature militaire a été fondamentale pour me permettre de dresser mon propre bilan des erreurs et des réussites de ces partis.

C'est ainsi, imprégné de politique jusqu'au bout des cheveux, que **j'ai commencé à m'organiser**. Tout d'abord en participant à des campagnes électorales de gauche (comme la campagne victorieuse de Fernando Haddad à la mairie de São Paulo en 2012). Mais déterminante encore fut mon expérience au sein du SAJU : le Service d'Assistance Juridique Universitaire, un groupe d'extension universitaire lié au travail populaire. En quoi consistait-il exactement ? Dans le sillage de la lutte contre la dictature militaire, de nombreuses initiatives ont vu le jour pour mettre en relation des universitaires (médecins, juristes, etc.) avec les mouvements populaires. L'une de ces initiatives a été la création de groupes universitaires d'assistance juridique destinés aux mouvements alors émergents. Il ne s'agit toutefois pas d'une simple assistance technique : parallèlement aux services de conseil juridique, un effort d'éducation politique est mené, fondé sur les méthodes de Paulo Freire, un éminent éducateur populaire lié à la gauche chrétienne brésilienne (qui a d'ailleurs été influencé par Mao Tsé-Toung), qui allait devenir une cible privilégiée des attaques de la droite liée à Jair Bolsonaro. Outre cette inspiration tirée de Paulo Freire, le SAJU s'appuyait principalement sur le modèle organisationnel des **mouvements populaires brésiliens**, en particulier le Mouvement des travailleurs ruraux Sans Terre (le MST), avec lequel il entretient des liens.

J'ai d'abord participé à la branche du SAJU dédiée aux travailleurs sous-traitants de l'université, en particulier aux femmes chargées des tâches de nettoyage. La terrible réalité de la sous-traitance (une forme de précarisation du travail) devenait évidente lorsque nous tentions d'organiser ces travailleurs pour défendre leurs droits : les plus engagées disparaissaient soudainement de l'université. Elles étaient envoyées ailleurs par l'entreprise chargée du nettoyage, soucieuse de briser toute forme d'organisation de ces travailleuses hyperexploitées. Par la suite, j'ai participé au front lié au **mouvement urbain**. Nous nous rendions sur les lieux d'occupations de bâtiments abandonnés menées par des mouvements pour le logement dans le centre de São Paulo afin d'organiser des activités culturelles (voire des cours d'alphabétisation pour adultes), de la formation politique et un accompagnement juridique. Nous sommes même allés jusqu'à participer à l'occupation de nouveaux immeubles, menée en secret à l'aube. Cette expérience enrichissante, combinée à ce que j'avais déjà assimilé de Mao, m'a enseigné l'importance du lien avec les masses, marqué par des réunions empreintes d'un grand sens de la collectivité et même d'internationalisme, en raison de la participation d'immigrés, notamment haïtiens.

Cependant, au fil de ce militantisme, j'ai commencé à ressentir le manque d'une vision politique plus globale. Même si notre action était liée au marxisme, qui constituait le fondement de notre culture et de nos formations, nous ne rattachions pas notre engagement aux mouvements pour le logement à une stratégie générale capable de transcender les limites géographiques et sectorielles inhérentes à tout mouvement spécifique. Ce manque de vision politique, ajouté à un certain **fétichisme horizontaliste** très courant dans la culture « militante », m'a poussé à me tourner vers des organisations partisans plus structurées. J'ai flirté avec plusieurs d'entre elles, car elles sont très présentes à l'université.

Le Parti socialiste des travailleurs unifiés (PSTU), représentant une variante du trotskisme, m'impressionnait par la discipline et le sérieux de ses militants, mais son opposition intransigeante aux gouvernements du PT, à Cuba et au Venezuela me semblait compliquée, voire opportuniste : je percevais qu'il s'agissait d'**une forme d'opposition conçue comme une fin en soi**, toujours axée sur la dénonciation, même en cas de victoires et de progrès. Par exemple : une loi accordant des droits du travail inédits aux employées de maison venait-elle d'être adoptée ? La tactique consistait à dénoncer le PT pour l'insuffisance de cette loi. Pire encore : ces dénonciations étaient souvent impossibles à distinguer du type d'opposition menée par la droite traditionnelle, qui associait ces gouvernements à la corruption, voire au socialisme réel.

À l'époque, la droite brésilienne commençait à exploiter le thème de la corruption de manière démagogique (comme cela avait déjà été le cas à l'époque de l'opposition aux gouvernements « populistes » des années 50-60, ce qui avait conduit au coup d'État militaire de 1964), une tendance qui allait atteindre son apogée avec l'opération Lava-Jato qui a conduit à l'arrestation de Lula, et malheureusement, de nombreuses organisations de gauche ont fini par mordre à l'hameçon. Cet « oppositionnisme » dépend en réalité entièrement de la cible qu'il vilipende : sans l'existence du PT et de Lula, bon nombre de ces organisations perdraient leur raison d'être.

Je me suis alors rapproché de la Consulta Popular, un parti léniniste lié au MST, mais je me suis rapidement heurté à la question suivante : qu'est-ce qui distinguait cette organisation du PT, le parti de Lula ? Dans la pratique, elle fonctionnait comme une aile « externe » de gauche, servant à influencer le PT (et ses candidats) vers des positions plus combattives. Lorsque j'ai compris que je pouvais **agir ainsi de l'intérieur**, puisqu'il existait au sein du PT des tendances qui s'inscrivaient elles aussi dans la tradition marxiste (et même dans les expériences révolutionnaires du XXe siècle), j'ai jugé préférable de m'organiser au sein de ce parti, au sein de la tendance *Articulation de Gauche*. Cette décision a suscité une certaine crise, car le Parti, en plus d'être extrêmement réformiste – présentant presque tous les vices typiques (crétinisme électoral, faiblesses idéologiques, dépendance vis-à-vis des appareils syndicaux et électoraux, organisation laxiste et libérale, etc.), à l'exception du pro-impérialisme (en raison des particularités de notre formation sociale) –, s'engageait dans une voie de plus en plus dégénérée.

Cependant, **trois facteurs** m'ont incité à mettre de côté ces problèmes :

- 1) Le fait que le PT soit extrêmement détesté par les secteurs réactionnaires du Brésil, ce qui inclut pratiquement l'ensemble de la grande presse. Ils se moquaient bien de l'existence d'autres groupes de gauche (qui pouvaient même être considérés avec sympathie, puisqu'ils critiquaient le PT), mais nourrissaient une haine viscérale envers le Parti, haine qui s'est intensifiée lors du coup d'État contre Dilma et de l'incarcération de Lula. Pour ma part, **j'adorais militer au sein d'une organisation haïe par les réactionnaires** ! « Être attaqué par l'ennemi est une bonne chose », comme le disait Mao. Et cette haine était étroitement liée au fait que le PT était la principale force du mouvement ouvrier et paysan, ainsi que le plus grand allié de Cuba et du Venezuela. En somme, le bon vieux anticommunisme.

- 2) La présence de nombreux communistes au sein du PT. Le Parti a été fondé par de nombreux anciens militants des partis communistes et de la lutte armée, qui ont contribué à élaborer les principales résolutions stratégiques et organisationnelles de la période la plus marxiste du PT (seconde moitié des années 1980, culminant avec la surprenante campagne de Lula en 1989, où il a failli l'emporter). Au sein de la formation où je militais, *l'Articulation de Gauche*, l'idée qui prévalait justement était de ramener le PT à la soi-disant « stratégie démocratique-populaire », cristallisée en 1987, qui consiste essentiellement en une voie chilienne vers le socialisme (mais avec une fin heureuse !) : une combinaison de lutte de masse, d'organisation partisane, de lutte culturelle et idéologique et de lutte électorale, dans le cadre d'un programme anti-monopoles, anti-grands propriétaires terriens et anti-impérialiste, afin de provoquer une rupture dans le pays. Dans un climat d'intensification de la lutte des classes, dû à l'offensive de la droite, la possibilité d'une **réorientation du Parti vers la gauche** ne semblait pas si farfelue.
- 3) Le caractère fortement petit-bourgeois de la gauche alternative au PT. Le principal d'entre eux, le Parti du socialisme et de la liberté (PSOL), était une scission parlementaire du PT dont l'activité principale consistait à conquérir les voix de la classe moyenne en vue des élections législatives. Son incohérence politique s'est révélée par la suite : aujourd'hui, il ne se présente plus comme une alternative et constitue la base du gouvernement Lula.

En tant que membre du PT (c'est-à-dire militant du PT), j'ai participé activement au **mouvement étudiant** à travers de nombreux collectifs. Au sein de la Faculté de droit, le Collectif *Contraponto* (qui existe encore aujourd'hui – en juillet, nous organiserons un cycle de formation basé sur les trois classiques du marxisme : Marx, Lénine et Mao), qui a remporté à maintes reprises la lutte pour le contrôle du centre académique. Au sein de l'Université de São Paulo dans son ensemble (c'est-à-dire toutes les filières confondues), nous avons créé le collectif *Balaio*, qui a également remporté la course à la présidence du conseil central des étudiants. J'ai été secrétaire des organisations étudiantes rattachées à l'Union nationale des étudiants (UNE, l'équivalent de l'UNEF en France). Enfin, j'ai été secrétaire national à la formation du Collectif *Disparada*, une organisation qui cherchait à transformer le PT non pas selon la logique d'une lutte interne inoffensive, mais à travers un mouvement de masse « **de l'extérieur vers l'intérieur** », avec un travail intense dans les quartiers périphériques et une présence dans diverses régions du Brésil. Grâce à ce collectif, nous avons fait élire une jeune conseillère municipale à São Paulo en 2022, ainsi qu'à Belém (capitale de l'État du Pará, dans le nord du pays) et dans d'autres grandes villes.

L'expérience des grandes manifestations de juin 2013, lorsqu'un véritable tsunami a déferlé dans les rues du pays, a également marqué ma vie politique. Et ce, pour **trois raisons** :

- 1) j'ai été directement confronté à une violence policière intense, avec notamment un recours massif aux gaz lacrymogènes, aux balles en caoutchouc et même à des chiens agressifs ;
- 2) j'ai eu le sentiment que le PT était devenu craintif et conservateur, trop attaché à ses positions institutionnelles pour tenter de tirer parti du mouvement à des fins progressistes ;
- 3) le constat que le mouvement avait été facilement coopté par des forces réactionnaires en raison de sa dépolitisation et de sa faiblesse organisationnelle, deux défauts transformés en prétendues vertus par un **fétichisme horizontaliste et ultra-démocratique** : contrairement à ceux qui célébraient son caractère anarchique et festif, je savais que cela ouvrait la voie au pire. En effet, j'ai vu des amis se faire tabasser par des nazis en plein milieu des manifestations ! Je n'éprouvais pas non plus la moindre sympathie pour la violence gratuite des « black blocks », qui me semblait relever d'un pur esthétisme visant à attirer inutilement la répression et la criminalisation.

Que puis-je dire de toute cette période durant laquelle l'activité politique a accaparé la quasi-totalité de mon existence ? La vieille **coexistence entre perspective révolutionnaire et nihilisme autodestructeur** a imprégné tout ce militantisme : l'intensité militante alternait souvent avec la dépression, dans une cyclothymie typique. Cette dépression, outre le climat politique épouvantable du pays (coup d'État, emprisonnement de Lula, montée en puissance d'une droite fasciste de masse, élection de Jair Bolsonaro), était peut-être liée au fait que, inconsciemment, je ne croyais pas à la possibilité de concilier mes convictions politiques, fondées sur le marxisme révolutionnaire et les grandes révolutions du XXe siècle, avec l'expérience du PT. En effet, la réalité du PT, malgré nos efforts, reposait sur un carriérisme sans principes, sur l'ascension sociale de ceux qui voient la politique comme un espace de croissance et de stabilité professionnelle, sur le « réalisme » des petits machiavéliques qui règnent dans la politique institutionnelle, sur le cynisme déloyal d'innombrables personnalités habiles à gravir les échelons en éliminant leurs concurrents. Je me suis rendu compte **trop tard**, après avoir essuyé de durs coups de la part d'anciens collègues convertis au statu quo du parti, que notre tentative de transformer le PT était illu-

soire. Lorsque ce Parti est revenu au pouvoir, toutes les vertus que la résistance face à la persécution lui avait conférées ont été effacées : il est devenu un gigantesque aimant pour les opportunistes, y compris plusieurs qui étaient auparavant farouchement opposés au Parti et avaient même défendu le coup d'État contre Dilma et l'emprisonnement de Lula.

Outre les déceptions liées à la politique électorale et institutionnelle, il a également été traumatisant de faire face à la **montée de pratiques fascisantes** associées à certains mouvements de gauche s'inspirant d'une version abaissée (et très américaine) de la lutte contre les oppressions (raciales, sexuelles, etc.). Au cours de la dernière décennie, ces thèmes ont commencé à être instrumentalisés de manière opportuniste à des fins individualistes (ils sont aujourd'hui même très présents dans le monde des affaires !), contaminant fortement la gauche brésilienne. Du jour au lendemain, il était devenu acceptable que des individus soient jugés sans pitié, sans droit de défense, sur la base d'une seule dénonciation, à condition que l'accusation émane d'une personne appartenant à une minorité. Même les vendettas motivées par la fin d'une relation amoureuse malheureuse devenaient des instruments d'exclusion et de persécution politique.

Comme je l'ai dit, mes lectures s'inspiraient du marxisme révolutionnaire. J'avais été très inspiré par Lénine, Mao et Althusser, par exemple. Or, tous ces auteurs sont extrêmement critiques à l'égard des illusions électorales de toute forme de « socialisme démocratique » ! Mon projet consistait à ramener le PT vers un socialisme encore ancré dans l'accumulation de forces électorales, quelque chose qui ressemblait davantage au SPD d'origine ou au PCI. Par conséquent, ces lectures (comme je l'ai dit, les documents de critique chinoise du révisionnisme de l'URSS ont été extrêmement importants pour moi) ne cadraient pas avec ma pratique réformiste, même si celle-ci s'ancrait dans des mouvements de masse. Il y avait là une conciliation difficile à mettre en œuvre, c'est le moins qu'on puisse dire.

Pour aggraver les choses, loin de s'orienter vers une modération, mes convictions se sont approfondies **au contact de nouvelles lectures**, comme celles d'Alain Badiou (une voie naturelle pour moi, compte tenu de mes influences). J'ai commencé à l'étudier avec beaucoup d'intérêt (en particulier sa phase militante la plus négligée, dans les années 1970) car j'y trouvais diverses critiques à l'égard de processus qui concernaient ma réalité : l'inertie conservatrice des institutions syndicales et des appareils, les mouvements sectoriels fragmentés et individualistes, l'opportunisme électoral inévitable d'un grand parti de gauche de masse, l'échec de l'« opposition de gauche » à faire autre chose que de se plaindre et de dire « vous verrez, quand ce sera mon tour, ce sera différent ». **Ma rencontre avec Badiou** m'a amené à participer brièvement aux derniers moments du Cycle d'études sur l'idée et l'idéologie (CEII), un collectif qui étudiait des auteurs tels que Badiou et Žižek. **Mon approche de la psychanalyse**, due à mes problèmes de santé et à mes intérêts théoriques, m'a également conduit à approfondir ma lecture de Freud et de Lacan.

Après la dissolution du collectif *Disparada*, juste après l'élection d'une conseillère municipale de notre groupe à São Paulo, une sordide trahison a conduit à la liquidation du groupe. Ainsi cette phase de ma vie liée à la gauche traditionnelle était définitivement close. Il ne me restait plus qu'à chercher de nouvelles voies.

### 3. BILAN DE CETTE EXPERIENCE ET NOUVELLES ETAPES

Avec la fin de mon militantisme au sein du PT, je me suis tourné vers **diverses activités intellectuelles**. J'ai participé à *Lavra Palavra*, un site web <sup>1</sup> (pour lequel j'ai traduit de nombreux textes, notamment de Badiou) et une maison d'édition (qui a publié les deux *Manifestes de la philosophie* de Badiou en un seul volume) organisée par des communistes, qui, pendant un certain temps, a joué un rôle dans la formation intellectuelle des jeunes communistes brésiliens.

J'ai également organisé **un cours de formation sur la pensée de Mao Tsé-Toung**. Avec d'autres camarades, nous continuons à étudier l'expérience chinoise, y compris la Révolution culturelle. Je me suis lancé dans des études universitaires de philosophie, ce qui m'a amené à participer à des colloques et à rencontrer d'autres personnes intéressées par Badiou à travers le Brésil. Je suis toujours proche du Collectif *Contraponto*, dont j'ai fait partie, fondé en 2013 et toujours présent aujourd'hui à la Faculté de droit de l'USP : j'y ai organisé un cycle de formation sur Marx, Lénine et Mao à l'intention de ses militants.

---

<sup>1</sup> <https://www.lavrapalavra.com/>

Je me suis ainsi rattaché à **un nouveau communisme renaissant au Brésil**, bien qu'il soit encore semé de déformations et de limites, comme je l'ai déjà rapporté dans d'autres numéros de *Longues Marches*. On observe en effet une croissance considérable de l'attrait exercé par les jeunes intellectuels communistes, en particulier auprès de la jeunesse. Le sentiment d'une « fin de cycle », non seulement par rapport au PT mais aussi à d'autres expériences latino-américaines (comme le Venezuela), devient inévitable, ce qui m'a conduit à rédiger les textes que je publie dans la revue, généralement axés sur un travail de bilan.

**Sur le plan organisationnel**, il existe, en dehors des partis électoraux de masse et des prétendues avant-gardes partisans qui imitent une variante politique du siècle dernier, certaines initiatives expérimentales intéressantes. C'est le cas de l'Espace commun des organisations (l'ECO), issu de l'ancien CEII (dont j'ai parlé plus haut). S'appuyant sur une grande ambition théorique (impliquant l'utilisation de la « théorie des catégories » mobilisée par Badiou dans sa « *phénoménologie objective* » afin d'interpréter la reconstruction du matérialisme historique entreprise par Kojin Karatani), l'ECO, présent à Rio de Janeiro et à São Paulo, mène une série de recherches et d'interventions aux côtés de mouvements populaires, allant des cuisines solidaires aux mouvements pour le logement et l'agroécologie (comme la *Teia dos Povos*). Il s'est également rapproché des mouvements de travailleurs de plateformes (comme les livreurs à moto des applications de livraison de repas) et des mouvements coopératifs. Il ne s'agit pas de parier que l'ECO sera l'embryon d'une organisation communiste d'un type nouveau capable d'exercer une grande influence politique, car il faut reconnaître le caractère tâtonnant et encore flou de toute initiative pionnière, mais il ne fait aucun doute qu'il est difficile de trouver une autre organisation qui allie une telle capacité intellectuelle à un militantisme aussi dévoué et ancré dans la recherche et le travail de masse. L'expansion de l'ECO est aujourd'hui une tâche stratégique cruciale, dans la mesure où elle favorise **un militantisme communiste** qui non seulement ne se contente pas d'imiter des modèles déjà saturés (sans pour autant renier ce riche héritage de victoires et de défaites), mais cherche également à agir en étroite proximité avec les processus populaires.

Ainsi, **pas à pas**, à travers des réunions fraternelles et créatives, nous pourrions échapper au terrible nihilisme qui menace d'engloutir notre époque historique. Ce désenchantement vis-à-vis de la gauche réellement existante (y compris dans ses variantes « oppositionnelles »), loin de conduire à l'apathie ou à la submersion par le désespoir, est la voie la plus lucide vers **la ténacité militante**.



## [ IMPERIALISMES ]

Les perspectives, de plus en plus inéluctables, d'une troisième Guerre mondiale opposant frontalement le nouvel impérialisme chinois au vieil impérialisme américain, et mobilisant leurs alliés respectifs (les impérialismes secondaires de la Russie et de l'Union européenne), nous incitent à ouvrir cette nouvelle rubrique sur les figures contemporaines de l'impérialisme.

## ALAIN RALLET : *L'IMPERIALISME, DU DEBUT DU XX<sup>ème</sup> A NOS JOURS*

L'impérialisme est une furieuse machine à voyager dans le temps.

Non que son invocation nous fasse nécessairement remonter à l'antique Empire romain ou aux innombrables tentatives étatiques d'annexion territoriale qui se sont succédées dans l'histoire, mais plus précisément à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début XX<sup>ème</sup>, période qui s'est soldée par la Première Guerre mondiale.

Car **les ressemblances** avec aujourd'hui sont troublantes. Entre autres :

- Le repartage du monde entre puissances dans l'attente de leur affrontement planétaire pour désigner la nouvelle puissance dominante,
- l'affairement guerrier qui s'ensuit et la préparation des opinions publiques,
- les multiples conflits militaires qui, aux quatre coins de la planète, allument les feux des alliances dessinant les futurs camps de la guerre <sup>1</sup>,
- l'exhibition sans fausse pudeur d'un capitalisme ramené à sa bestiale essentialité,
- l'irreprésentable concentration vertigineuse des richesses,
- le pillage sans fard revendiqué des matières premières,
- la fascination nihiliste pour les désastres salvateurs,
- l'extrême difficulté politique à tenir une position qui ne soit pas compromise dans l'affrontement qui vient.

Il y a certes bien des différences mais on ne peut se déprendre d'une impression de retour à une sorte **d'invariant paroxystique** du capitalisme.

Dans son ouvrage écrit et publié pendant la guerre de 14-18, Lénine qualifie l'impérialisme de « stade suprême du capitalisme ». Nous y serions donc toujours ou de nouveau dans ce stade suprême. L'impérialisme qui naît avec la bascule coloniale de la fin du XIX<sup>ème</sup> serait-il toujours le même ?

Mais qu'est-ce que l'impérialisme et qu'est-ce que l'impérialisme aujourd'hui ? Quelles en sont les formes, tant extérieures (les affrontements de puissances) qu'intérieures (les ressorts politico-sociaux internes) ? Qu'est-ce qui relève de l'invariance paroxystique, qu'est-ce qui relève d'une nouveauté contemporaine ?

L'article pose quelques jalons en se concentrant sur **les racines économiques de l'impérialisme**.

### SUR L'IMPERIALISME MODERNE

Dans sa définition la plus générale, l'impérialisme est la recherche par un État d'une domination économique adossée à une domination militaire sur d'autres pays.

---

<sup>1</sup> Les conflits actuels font écho aux guerres ayant précédé le déclenchement de l'affrontement de 14-18 : les guerres entre le Japon et la Chine (1895) ; l'Espagne et les États-Unis (1898) ; les Britanniques et les colons Boers en Afrique du Sud (1899-1902) ; la révolte des Boxers contre les puissances étrangères en Chine (1899-1901) ; la guerre russo-japonaise (1904) ; les guerres coloniales en Afrique... Elles ont attisé le réarmement militaire de ces puissances qui a conduit à l'embrasement de 1914.

Dans sa version « classique » (de l'Antiquité aux guerres napoléoniennes), l'impérialisme est lié à des intérêts économiques mais il a surtout pour but de conquérir des territoires afin d'accroître la puissance politique et militaire d'un État. C'est **la logique des empires**.

À la fin du 19<sup>ème</sup>, renversant cette logique, l'impérialisme « moderne » se caractérise par la recherche d'intérêts économiques au moyen de la puissance politico-militaire. Hobson, l'économiste britannique ayant inspiré l'ouvrage de Lénine, en donne cette définition : « *La racine économique de l'impérialisme est le désir des puissants intérêts industriels et financiers organisés d'assurer et de développer, aux frais du public et par la force publique, des marchés privés pour leurs marchandises et leurs capitaux excédentaires* »<sup>2</sup>

La prévalence des intérêts économiques dans la définition de l'impérialisme s'explique par sa connexion au capitalisme qui a mis la recherche du profit au premier plan des échanges extérieurs. De sorte que si l'impérialisme moderne comporte bien d'autres dimensions (politiques, militaires, idéologiques, culturelles), **sa racine**, pour reprendre le terme d'Hobson, **est d'ordre économique**. La saisie de l'impérialisme relève de cet ordre, encore aujourd'hui : main basse sur les ressources et les matières premières, investissements massifs à l'étranger, mondialisation des marchés, constitution d'oligopoles à taille mondiale, migrations internationales...

Cela ne signifie pas que l'impérialisme « moderne » n'a pas évolué. L'intensité et la hiérarchie de ses ressorts économiques se sont modifiées. Et surtout plusieurs puissances impérialistes se sont succédées pour dominer le monde (France, Angleterre, Etats-Unis) ouvrant aujourd'hui la candidature de la Chine à ce rôle.

Dans cet article, je ne chercherai pas à retracer la périodisation politique évidente de l'impérialisme selon la puissance hégémonique<sup>3</sup>. Mais plutôt à retracer **les moteurs économiques** de l'impérialisme, de saisir **leur évolution** jusqu'à la période contemporaine et d'en tirer **quelques conclusions** sur l'impérialisme aujourd'hui.

## CONTROVERSES SUR LA NATURE DE L'IMPERIALISME

Abordons l'impérialisme « moderne » par les controverses auxquelles il a donné lieu à la fin du 19<sup>ème</sup>, début 20<sup>ème</sup>, notamment dans la littérature marxiste qui s'en est fait une spécialité pour des raisons politiques.

### Trois raisons à cela

- La première est l'évidence d'être entré dans une autre période que celle du capitalisme concurrentiel du 19<sup>ème</sup>. Il fallait **nommer la nouvelle période**.
- La deuxième est la question politique centrale posée par les prémices de la Première Guerre mondiale. Faut-il **se tenir à l'écart** du conflit mondial ? Prendre parti dans l'affrontement des puissances impérialistes ? Prôner la réconciliation et la paix ? Tel fut l'enjeu politique immédiat des controverses doctrinales sur la nature de l'impérialisme.
- La troisième est liée à **l'approche classiste** de la politique chez les révolutionnaires marxistes de l'époque, à savoir le postulat d'une transitivité de l'économie et de la politique. Dans cette approche, l'orientation politique éprouve le besoin de se justifier par des controverses économiques théoriques s'appuyant sur les textes de Marx dont la publication à l'époque est récente<sup>4</sup>.

Un exemple de l'approche classiste qui court-circuite la relation économie/politique est le débat sur le développement du capitalisme en Russie, débat ayant précédé au tout début du XX<sup>ème</sup> celui sur l'impérialisme.

<sup>2</sup> J.A. Hobson, *Imperialism: A Study*, 1902

<sup>3</sup> 1870-1918 : de l'impérialisme colonial sous domination britannique à l'affrontement inter-impérialiste ; 1918-1940 : l'impérialisme en transition, du déclin de l'Europe à la montée en puissance des Etats-Unis ; 1945-1990 : l'impérialisme sous hégémonie américaine dans un monde divisé en deux camps ; 1990 -... : de la mondialisation néo-libérale au retour des rivalités inter-impérialistes.

<sup>4</sup> Le Livre II (section III) du *Capital* qui est au cœur des disputes théorico-politiques à consonance économique a été publié en 1885 par les soins d'Engels, soit une vingtaine d'années avant les polémiques sur l'impérialisme.

Lénine consacre tout un ouvrage <sup>5</sup> pour s'opposer aux populistes russes qui soutenaient l'impossibilité du développement du capitalisme en Russie faute d'un marché intérieur suffisant (pauvreté des masses rurales) et d'un marché extérieur capable de prendre le relais (trop faible poids de la Russie par rapport aux nations dominantes) <sup>6</sup>. Selon lui, le développement du capitalisme en Russie différencie déjà en classes les paysans et forme un prolétariat industriel seul capable de mener la révolution socialiste. Lénine mène sa démonstration en s'appuyant sur la théorie des marchés développée par Marx dans *Le Capital* (appelé *théorie de la réalisation de la valeur*) pour critiquer les erreurs politiques commises par les populistes.

On retrouve une telle connexion directe entre la théorie économique marxiste et la justification d'une orientation politique dans les débats sur l'impérialisme à l'occasion de la Première Guerre mondiale.

## DE LA POSITION POLITIQUE SUR LA GUERRE AUX CONTROVERSES THEORIQUES SUR L'IMPERIALISME

Du point de vue politique, **la ligne de démarcation** est claire entre :

- ceux qui se rallient (comme une grande partie de la social-démocratie allemande dès 1910-11) à la bourgeoisie de leur pays et par ce biais à l'affrontement inter-impérialiste qui vient, ou à son versant pacifiste (plaider pour l'entente pacifique des puissances). Le vote des crédits de guerre fut la pierre de touche de ce ralliement dans les différents pays.
- Ceux qui, comme Lénine et la gauche de la social-démocratie allemande (Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht), opposent la perspective révolutionnaire à l'affrontement inter-impérialiste même s'ils prennent des positions différentes quant à l'articulation entre guerre et révolution. Ils refusent d'être enfermés dans la logique de guerre (retrait de la Russie de la guerre : traité de Brest-Litovsk en mars 1918, propager le « défaitisme révolutionnaire ») et entendent exploiter l'affaiblissement conjoncturel de la bourgeoisie pour développer la révolution socialiste.

Chacun des camps avait sa propre vision de l'impérialisme.

### La thèse « révisionniste »

Du côté de la social-démocratie allemande, le ralliement commença avec les thèses « révisionnistes » de Bernstein (ex-marxiste) prônant la dilution du socialisme dans le parlementarisme bourgeois et défendant un « socialisme patriotique ».

Dès 1896, il commet un article soutenant la nécessité de la colonisation au nom d'un « *colonialisme socialiste* », expression dont les socialistes français des années 50 et 60 (Mollet, Mitterrand, Lacoste, Soustelle...) se feront les champions, jusqu'à leur implication dans les aventures de la Françafrique (Afrique de l'ouest, Rwanda). Tirant des ressources des colonies, l'impérialisme - selon Bernstein - accroît la richesse nationale et profite aux ouvriers.

### Le « super-impérialisme » de Kautsky

Les thèses de Bernstein ont été vigoureusement réfutées par Lénine et Rosa Luxembourg, mais aussi par Kautsky le théoricien marxiste allemand officiel de l'époque (ex-secrétaire d'Engels), ce qui a rendu la position de Bernstein minoritaire dans la social-démocratie allemande (SPD).

Toutefois la guerre venant et la pression exercée par le vote des crédits de guerre devenant de plus en plus forte, Kautsky tourna casaque, avançant que l'impérialisme ne débouchait pas nécessairement sur la guerre mais permettait d'envisager des accords substituant la coopération au conflit.

Pour cela, il s'appuya sur une théorie de l'impérialisme développée en 1910 par un économiste allemand Hilferding qui a également inspiré Lénine mais avec d'autres intentions politiques. Pour Hilferding, l'im-

<sup>5</sup> *Le développement du capitalisme en Russie*, 1899, in Œuvres de Lénine, Éditions Sociales, T. 3, pp 7-645.

<sup>6</sup> Les populistes prônent le passage à un socialisme paysan fondé sur la communauté traditionnelle (*mir*) sans passer par la case du capitalisme.

périalisme est un nouveau stade du capitalisme, celui de la concentration du capital, de la constitution de monopoles industriels et de grandes banques qui leur sont organiquement liées <sup>7</sup>.

Kautsky en tire deux conclusions et **deux positions successives**.

- **D'un côté**, l'impérialisme peut être considéré comme une sorte de maladie du capitalisme liée à une fraction monopoliste de la haute finance à laquelle le prolétariat doit s'opposer en faisant alliance avec la bourgeoisie ne vivant pas des superprofits de l'impérialisme. Grâce à cette alliance, il est possible de réduire le danger de guerre.
- **D'un autre côté**, la concentration du capital à l'échelle internationale conduira à une entente entre les capitalistes et abolira la concurrence entre les États capitalistes, garantissant la paix mondiale. C'est la thèse du « super-impérialisme » de Kautsky.

Rosa Luxembourg et Lénine ont combattu ces thèses qui prônaient le ralliement au parlementarisme et à l'Union Sacrée pour avancer que la révolution socialiste était mise à l'ordre du jour par la guerre inter-impérialiste. Le marxisme ayant fortement pénétré les milieux intellectuels en Allemagne et en Russie, les protagonistes de ce débat sur la nature de l'impérialisme au sein de la social-démocratie ont cherché à ancrer la légitimité de leur position dans l'œuvre économique de Marx, à l'époque récente.

Les partisans du ralliement à l'Union Sacrée avancèrent que les contradictions du capitalisme soulignées par Marx ne menaient pas nécessairement à son effondrement et à la révolution prolétarienne. Il y avait une voie réformiste possible au sein du capitalisme. A contrario, les partisans de la **transformation de la guerre impérialiste en révolution prolétarienne** montrèrent que le capitalisme était nativement voué à un effondrement (Rosa Luxembourg) ou à un stade suprême d'affrontement entre puissances capitalistes (Lénine), tous deux propices à une situation révolutionnaire.

## LE DEBAT SUR L'ACCUMULATION DU CAPITAL POUR QUALIFIER LA NATURE DE L'IMPERIALISME

Sous l'influence de Rosa Luxembourg (qui fut le fer de lance interne de la critique de la dérive de la social-démocratie allemande), le débat théorique s'accrocha à un passage (la section III) du Livre II du *Capital*.

- Marx s'y livre à un **exercice numérique de pédagogie** qui montre comment le capital s'accumule d'une période à l'autre au travers de la dépense par les capitalistes de la plus-value extorquée aux ouvriers dans la production. Au-delà de leur propre consommation, les capitalistes l'emploient à investir dans de nouvelles machines (capital *constant* *c*) et de nouveaux travailleurs (capital *variable* *v*). L'accumulation du capital se fait ainsi par le réinvestissement du profit qui est la finalité du capitalisme. Mais ce faisant le rapport *machines/travailleurs* (*c/v*) augmente car l'accumulation se fait en substituant des machines aux ouvriers pour accroître la productivité du travail et baisser les coûts de production, ce à quoi la concurrence oblige les capitalistes.
- Dans un **monde simplifié** composé uniquement d'ouvriers et de capitalistes, Marx dresse un schéma qui indique la décomposition en valeur des deux grands secteurs de la production (S1 qui produit les moyens de production, S2 qui produit les biens de consommation) pour montrer que la reproduction du système implique des rapports de proportionnalité entre les deux secteurs. Il faut en effet que le secteur S1 produise les moyens de production utilisés par les deux secteurs et que le secteur S2 fournisse les biens de consommations requis par la reproduction de la force de travail employée dans les deux secteurs. C'est la condition pour qu'un nouveau cycle de production soit possible.
- Lorsqu'il passe du cas de la reproduction simple du capital (sans accumulation : les capitalistes consomment la totalité de la plus-value qu'ils s'approprient) à celui de la reproduction élargie (ils accroissent le capital en investissant la plus-value dans de nouvelles machines et de nouveaux travailleurs), il fait évoluer son exemple numérique en incorporant de **nouveaux rapports de proportionnalité** puisque le secteur des moyens de production croît plus vite que celui des biens de consommation du fait de la substitution de machines aux travailleurs dans le cours de l'accumulation du capital.

<sup>7</sup> Hilferding appelle *capital financier* cette fusion organique du capital bancaire et des monopoles industriels.

Ce schéma qui n'était qu'un exercice de pédagogie et n'avait pas du tout pour but de montrer comment s'opérait concrètement l'accumulation du capital ni de fournir d'explication aux crises a donné lieu à une foire d'empoigne ayant comme enjeu de prédire la destinée du capitalisme. Avec **d'un côté** les réformistes qui utilisent les schémas de reproduction pour créditer Marx de la thèse d'un capitalisme pouvant se perpétuer à l'infini sans crise systémique, et **de l'autre**, les révolutionnaires qui y voient la démonstration d'un capitalisme promis à l'effondrement (Luxembourg) ou à son étape ultime (Lénine).

## L'IMPERIALISME COMME RECHERCHE DE DEBOUCHES EXTERIEURS

Personnage central de ce débat qui chemine parallèlement à celui politique sur l'impérialisme, **Rosa Luxembourg** en a allumé la mèche dans son livre *L'Accumulation du capital*<sup>8</sup> publié en 1913. Elle soutient que les schémas de Marx contiennent une erreur en situation d'accumulation.

Car l'augmentation du rapport  $c/v$  (substitution des machines au travail) conduit à un déficit de la demande en biens de consommation pour absorber une production augmentée par la productivité accrue du travail. Elle reconnaît qu'arithmétiquement, le déficit en biens de consommation pourrait être compensé par la progression plus rapide de la demande en machines mais cela conduirait à une absurdité, « *une sorte de manège de foire qui tourne à vide* »<sup>9</sup>, l'équilibre entre demande et production globales étant de plus en plus assuré par les capitalistes qui s'achètent des machines entre eux. En somme produire des machines pour produire des machines. Mais pour quoi faire ?<sup>10</sup>

Rosa Luxembourg en déduit que le capitalisme court à son effondrement s'il n'existe pas de secteurs non capitalistes internes (paysans, artisans, militaires...) capables d'absorber la production excédentaire du capitalisme ou à défaut des marchés extérieurs jouant ce rôle. **D'où l'importance de l'impérialisme** qui, sous la forme du colonialisme, conquiert des marchés extérieurs dans les pays colonisés à prédominance non capitaliste.

Mais l'extension du capitalisme à l'échelle mondiale priverait les capitalistes de ces sources de demande d'origine non capitaliste. **Prisonnier de lui-même, le capitalisme est voué à son effondrement.** Dans cette approche, l'impérialisme n'est pas une étape qualitative nouvelle. La recherche de marchés extérieurs est consubstantielle au capitalisme, la guerre interimpérialiste étant simplement le moment de la disparition des débouchés non capitalistes qui oblige les pays capitalistes à disputer les marchés extérieurs à d'autres pays capitalistes.

Ce n'est pas le lieu ici de critiquer la théorie de Rosa Luxembourg mais de retenir sa définition de l'impérialisme comme la **recherche vitale de marchés extérieurs** tant pour les ressources en matières premières que pour les exportations de produits manufacturés. Elle correspond bien au commerce colonial.

## L'IMPERIALISME COMME MOYEN DE RELEVER LE TAUX DE PROFIT PAR L'EXPORTATION DE CAPITAL

Pour saisir la nature de l'impérialisme, **Lénine** s'encombre moins de développements théoriques.

Le livre II du *Capital* lui sert essentiellement pour critiquer l'explication des crises par la sous-consommation et la nécessité de compenser celle-ci par le marché extérieur. Cette thèse relève pour lui d'un « *romantisme économique* » oublieux de ce que la production n'est pas constituée uniquement de biens

<sup>8</sup> Rosa Luxembourg, *L'accumulation du capital*, Maspero, 1969

<sup>9</sup> Rosa Luxembourg, tome III, p 142. Cette position fut défendue par le « marxiste légal » russe Tougan- Baranovski.

<sup>10</sup> À noter qu'en cas de marché non encore solvabilisé comme celui aujourd'hui de l'IA, il se met en place une sorte d'économie circulaire où des capitalistes (les fabricants de puces comme Nvidia et les fournisseurs de serveurs comme Microsoft) prennent des participations au capital des industriels du logiciel (les firmes IA comme OpenAI et Anthropic) pour que ces derniers puissent leur acheter leurs équipements et leurs services. Le débouché ainsi fourni à Nvidia et Microsoft leur permet d'accorder de nouveaux financements à OpenAI et Anthropic qui, à leur tour, leur commandent des équipements et des puces. **Et ainsi de suite.** Cela peut durer un certain temps mais génère une bulle artificielle appelée à éclater s'il n'y a pas suffisamment d'utilisateurs finaux achetant les services de l'IA.

de consommation mais aussi de biens de production. Pour Lénine, le marché extérieur est avant tout la projection infinie du capitalisme dans l'espace, « *contrairement à tous les anciens modes de production confinés aux limites de la commune, du fief, de la tribu, de la circonscription territoriale ou de l'État* »<sup>11</sup>.

Il reprend surtout d'autres auteurs comme Hobson et Hilferding et s'appuie sur des travaux empiriques, notamment ceux qui montrent la colonisation accélérée des années 1880-1910 et le partage presque accompli du monde entre les puissances impérialistes après **la Conférence de Berlin (1885-86)** ayant divisé l'Afrique en possessions coloniales. Il en déduit la nature acharnée des rivalités inter-impérialistes et la guerre comme moyen de repartage du monde, critiquant « *la fable bête de Kautsky sur l'ultra-impérialisme* ».

## L'impérialisme induit par la concentration du capital

Reprenant Hilferding, Lénine assigne l'impérialisme à une nouvelle étape, celle de :

- la concentration du capital sous la forme de monopoles industriels,
- l'union de ces monopoles avec le capital bancaire, constituant une oligarchie financière,
- la prédominance de l'exportation de capitaux sur l'exportation de marchandises,
- le partage achevé du monde et la rivalité entre puissances pour son repartage,
- la guerre comme produit du développement inégal du capitalisme<sup>12</sup>.

Il souligne également qu'on assiste à une **putréfaction** du capitalisme et à la **corruption** d'une aristocratie ouvrière alimentée par les surprofits de l'impérialisme et formant la base sociale du ralliement de la IIème Internationale à la guerre mondiale.

## La modernité de la vision léniniste

La vision léniniste de l'impérialisme est plus « moderne » que celle de Rosa Luxemburg. Elle tient davantage compte des caractéristiques contemporaines du capitalisme :

- Elle part de la concentration du capital et de la constitution de firmes géantes dominant l'économie.
- Elle met l'accent sur l'exportation de capitaux pour combattre la baisse tendancielle du taux de profit.
- Elle préfigure l'importance actuelle de la finance dans l'internationalisation du capital.
- Elle anticipe le rôle de la « corruption » des classes sociales internes aux pays capitalistes dans la formation d'un consensus impérialiste.
- Elle en fait une étape différente du stade concurrentiel libre-échangiste et en souligne les nouveautés.

Cette vision est également plus orthodoxe que l'analyse luxembourgistes : elle situe l'origine de l'impérialisme dans la production (la concentration du capital, la baisse du taux de profit) plutôt que dans la circulation (les marchés). Mais ces théories se rejoignent sur **la guerre et la révolution comme produits inévitables du capitalisme**. « L'effondrement » de Rosa Luxemburg ou le « stade suprême » de Lénine sont avant tout des caractérisations politiques de ce que la révolution est précipitée par la guerre inter-impérialiste.

Les débats du début du XX<sup>ème</sup> ont mis en évidence les facteurs économiques (la recherche de marchés extérieurs, l'exportation de capital) qui sont toujours d'actualité mais jouent différemment aujourd'hui.

---

<sup>11</sup> Lénine, *Pour caractériser le romantisme économique*, Éd Sociales, 1973 (publié en 1897).

<sup>12</sup> « *Il est inconcevable en régime capitaliste que le partage des zones d'influence, des intérêts, des économies repose sur autre chose que la force de ceux qui prennent part au partage... Or les forces respectives de ces participants au partage varient d'une façon inégale... L'Allemagne était, il y a un demi-siècle, une quantité négligeable... Est-il concevable de supposer que d'ici une dizaine ou une vingtaine d'années le rapport des forces entre les puissances impérialistes demeurera inchangé ? C'est inconcevable* », *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Ed de Pékin, p 144.

## QU'EST DEVENU L'IMPERIALISME AUX XX<sup>EME</sup> ET XXI<sup>EME</sup> SIECLES ?

Avant de revenir sur les transformations du rôle des marchés extérieurs et de l'exportation de capitaux dans l'impérialisme aujourd'hui, il faut mentionner l'existence d'une troisième source économique de l'impérialisme, tellement évidente qu'on n'éprouve pas toujours la nécessité de la rappeler : l'extorsion de richesses par la force.

L'extorsion va de la pure appropriation violente des richesses à la forme plus policée d'un « échange inégal ».

### Du rôle de la prédation

La prédation, c'est la possibilité d'accumuler de la richesse par la force pour financer l'accumulation du capital. Comme Marx le rappelle, « *la force est l'accouchement de toute vieille société au travail. La force est un agent économique* »<sup>13</sup>. Loin d'être liée seulement à la naissance du capitalisme, c'est **un invariant** de l'impérialisme.

#### L'accumulation primitive

Marx en avait souligné le rôle décisif dans la mise en place historique du capitalisme, ce qu'il a appelé *l'accumulation primitive* : sans formation préalable d'une richesse, pas de développement du capitalisme.

L'or de l'Amérique, la traite négrière et l'esclavage, la conquête militaire de colonies, la répression féroce des rébellions, les guerres mercantiles, le contrôle des routes maritimes par la force navale, les règles iniques du commerce colonial (interdiction de commercer avec d'autres pays que la métropole), etc. ont permis d'accumuler de la richesse par la force pour qu'elle s'emploie dans la mise en place du capitalisme.

Dans son chapitre sur l'accumulation primitive, Marx met ainsi l'accent sur **l'expropriation violente** de la paysannerie et des terres communales qui crée, au sein de la société capitaliste naissante, les conditions sociales d'une utilisation productive de la richesse accumulée par les rapines coloniales. Avec raison puisque l'Espagne et le Portugal n'ont jamais su créer ces conditions pour exploiter l'or et l'argent de l'Amérique alors que les Anglais ont su les créer sans avoir bénéficié de cette manne.

#### Le marché comme échange d'équivalents

Une fois ces conditions créées, l'analyse marxiste met l'accent sur la capacité du capitalisme à générer de manière endogène le capital nécessaire à son accumulation via l'extorsion de plus-value dans la production. Les échanges de marchandises, fussent-ils avec l'extérieur, ne créent pas de valeur supplémentaire car ils reposent sur **l'échange d'équivalents** (une même quantité de travail). L'insistance mise par Marx sur ce principe (il n'y a pas de vol dans l'échange et il n'y a création de valeur que dans la production) fait que le rôle de la prédation (échange de valeurs non équivalentes) dans l'impérialisme a été traitée par les auteurs marxistes comme une forme résiduelle - toutefois sans cesser de rappeler les violences prédatrices des États impérialistes.

### L'impérialisme comme échange inégal

La possibilité d'un **échange inégal** comme forme de l'impérialisme a été popularisée dans l'après-guerre mondiale (la Seconde). Sa formulation a accompagné la phase des luttes de libération nationale, introduisant la thèse d'un rapport d'exploitation entre pays capitalistes industrialisés et pays du Tiers-Monde.

Toute une littérature est née dans les années 1960 et 1970 autour du « pillage du Tiers-Monde »<sup>14</sup>. Au sein du « système-monde » les rapports de dépendance (de puissance économique) entre pays organi-

<sup>13</sup> *Le Capital*, La Pléiade, T1, Livre I, Ch XXVI, p 1213.

<sup>14</sup> Pierre Jalée, *Le pillage du Tiers-Monde*, Maspero, 1965

sent un transfert de valeur des pays pauvres vers les pays riches et génèrent le « développement du sous-développement »<sup>15</sup>.

Dans l'après-guerre, cette thématique a été stimulée par la mise en évidence statistique d'une détérioration des termes de l'échange (rapport entre les prix des produits exportés par les pays du Tiers-Monde vers les pays développés et les prix des produits exportés par les pays développés vers les pays du Tiers-Monde<sup>16</sup>).

### L'échange inégal selon Arrighi Emmanuel

Un auteur, Arrighi Emmanuel<sup>17</sup>, a théorisé l'échange inégal dans ces années-là. Il part d'une critique de la théorie des coûts comparatifs de Ricardo qui fonde les vertus du libre-échange<sup>18</sup>.

Alors que Ricardo se situait dans un cadre international où il y avait mobilité des marchandises et immobilité du travail et du capital, Emmanuel se place dans un cas où il y a immobilité du travail, mobilité des marchandises et mobilité du capital (l'Angleterre peut investir au Portugal mais il n'y a pas de migrations de la force de travail entre les deux pays).

L'immobilité du travail lui sert à justifier l'existence de **différences irréductibles de salaires** entre pays capitalistes développés et pays du Tiers-Monde (s'il y avait une parfaite mobilité du travail, les salaires s'égaliseraient). Par ailleurs, il y a formation d'une seule valeur mondiale pour chaque bien en raison de la **mondialisation des marchés**. Cela revient à dire qu'une heure de travail d'un ouvrier indien crée la même valeur qu'une heure de travail d'un ouvrier américain<sup>19</sup>. Les productivités du travail sont les mêmes car la mobilité du capital crée en Inde les conditions technologiques d'une productivité ouvrière égale à celle des Etats-Unis (même type d'équipements).

Mais les salaires sont différents, ce qui conduit à un **transfert de valeur** entre l'Inde et les Etats-Unis sous l'apparence d'un échange formellement égal. Dans les échanges commerciaux internes à un pays, ce transfert ne peut jouer puisque les salaires convergent du fait de la mobilité interne de la main d'œuvre.

### Les affrontements politiques liés à la thèse de l'impérialisme comme échange inégal

Le thème de **l'échange international inégal est politiquement sulfureux** car il revient à dire que l'échange réalise un transfert de valeur entre pays impérialistes et pays non développés.

Il est sulfureux pour deux raisons.

- D'une part, l'exploitation n'est plus l'apanage du rapport de production capital/travail puisque des pays en exploitent d'autres via l'échange. Il y a de quoi faire bondir un marxiste dogmatique de sa chaise.
- D'autre part, la classe ouvrière des pays impérialistes peut bénéficier du transfert de valeur des pays pauvres vers les pays riches, auquel cas elle prend part à un rapport d'exploitation. Dur à avaler pour le syndicalisme et le « parti de la classe ouvrière ».

---

<sup>15</sup> André Gunder Frank, *Le développement du sous-développement*, Maspero, 1969

<sup>16</sup> Le phénomène valait aussi pour les échanges entre les pays socialistes (URSS et pays européens de l'Est) et le Tiers-Monde.

<sup>17</sup> Arrighi Emmanuel, *L'échange inégal*, Maspero, 1969. Voir aussi Samir Amin, *Le développement inégal*, Ed. de Minuit, 1973

<sup>18</sup> Ricardo montre qu'un pays gagne à l'échange s'il se spécialise dans la production pour laquelle il est, comparativement avec un autre pays, **le plus avantage** (le drap pour l'Angleterre) ou **le moins désavantage** (le vin pour le Portugal). L'échange international n'est donc pas basé sur les **coûts absolus**, sinon la production du drap comme celle du vin serait localisée au Portugal. Ricardo montre qu'il y a un gain global à l'échange (= 100 par exemple) mais ne dit pas comment ce gain se répartit entre les deux pays. Cela dépend du prix auquel le bien est au final échangé. Le gain peut être de 100 pour l'Angleterre et rien pour le Portugal ou l'inverse. Ricardo montre donc surtout qu'un pays ne peut pas perdre à l'échange et qu'il y a en ce sens intérêt puisqu'il a la perspective d'un gain possible.

<sup>19</sup> S'il y a une seule valeur mondiale pour un bien, cela veut dire qu'il incorpore la même quantité de travail qu'il soit produit en Inde ou aux USA. Réciproquement une heure de travail crée autant de valeur en Inde qu'aux Etats-Unis.

C'est pourquoi l'affrontement sur l'existence d'un rapport d'exploitation entre pays impérialistes et le Tiers-monde a été très vif en Occident entre les Partis communistes et les Tiers-mondistes, africains et latino-américains notamment.

## Quand la Chine s'en mêle : « la zone des tempêtes »

Cette relation a aussi servi d'arrière-fond à la controverse sino-soviétique des années 1960.

L'URSS développait à l'époque le thème de la « coexistence pacifique » entre le camp capitaliste et le camp socialiste, minorant l'importance des mouvements de libération nationale tandis que la Chine mettait l'accent au contraire sur leur potentiel révolutionnaire et s'érigeait en leader de l'émancipation du Tiers-Monde (conférence de Bandoeng de 1955).

Dans sa Lettre en 25 points du 14 juin 1963 adressée au Parti Communiste russe, le Parti Communiste Chinois déclare que « *c'est dans les vastes régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine que convergent les différentes contradictions du monde contemporain et que la domination impérialiste est la plus faible. Elles constituent la zone des tempêtes de la révolution mondiale* ».

La caractérisation de l'impérialisme non seulement comme **oppression** mais aussi comme **exploitation** de ces vastes régions par les pays impérialistes est sous-jacente à leur constitution en « zone des tempêtes de la révolution mondiale ».

## La thèse d'un « nouvel impérialisme par expropriation »

De façon plus radicale que la théorie de l'échange inégal, le géographe marxiste américain David Harvey soutient que le processus d'accumulation par expropriation de richesses décrit par Marx ne se limite pas aux commencements du capitalisme. Il accompagne selon lui le capitalisme tout au long de son développement tout en soutenant qu'il caractérise actuellement un « nouvel impérialisme »<sup>20</sup>.

Il y aurait **deux types d'accumulation du capital**, l'un classique par le réinvestissement de la plus-value (reproduction élargie), l'autre par « expropriation ». L'impérialisme procédant par expropriation prend le relais de celui fondé sur la reproduction élargie quand ce dernier connaît une crise comme actuellement.

L'analyse d'Harvey est peu rigoureuse<sup>21</sup> mais on peut retenir qu'un capitalisme prédateur ne cesse d'œuvrer tout au long du capitalisme et qu'il y a une montée aux extrêmes de sa part, avec des formes militaires accentuées quand l'accumulation classique bute sur ses limites internes.

## L'IMPERIALISME ACTUEL : DEVELOPPEMENT DES MARCHES INTERNES ET FINANCIARISATION DE L'ECONOMIE

Rosa Luxemburg avait fait de l'existence de débouchés issus des mondes non capitalistes une nécessité pour le capitalisme, l'impérialisme étant le stade où ces mondes ayant été absorbés par le capitalisme, les pays capitalistes n'ont d'autre ressource que de s'entredévorer pour conquérir les marchés des autres. Ainsi attisées, les rivalités interimpérialistes précipitent la guerre et ouvrent une situation révolutionnaire.

Lénine ne nie pas le rôle de la conquête des marchés extérieurs dans l'impérialisme mais il en fait un effet de la production : l'accumulation de plus en plus concentrée du capital se traduit par une production de marchandises qui ne trouvent pas toutes à se vendre à un prix assurant un taux de profit suffisant aux capitalistes<sup>22</sup>. D'où l'expansion coloniale qui permet à la bourgeoisie des pays impérialistes d'exporter des capitaux dans les colonies pour y réaliser des surprofits énormes venant contrecarrer la

<sup>20</sup> David Harvey, *The New Imperialism*, Oxford University Press, 2003

<sup>21</sup> L'expression de Harvey en anglais est « *Accumulation by Dispossession* ». Dépossession : cela lui permet de faire rentrer dans cette catégorie tous les phénomènes de privatisation, i.e. de conversion d'un bien public en bien marchand privé. Il s'agit plus d'une extension du monde marchand que d'un accroissement de richesse de type accumulation primitive.

<sup>22</sup> Par ailleurs, chez Lénine, la conquête de marchés extérieurs vise autant à faire main basse sur ceux des concurrents impérialistes pour les affaiblir qu'à étendre la sphère marchande à de nouvelles zones.

baisse du taux de profit. L'exportation de capitaux caractérise l'époque de l'impérialisme alors que l'exportation de marchandises dominait celle du capitalisme concurrentiel.

Dans les deux cas, l'impérialisme trouve son origine économique dans un même phénomène : la substitution des machines à la force de travail (l'augmentation de  $c/v$ ) dans le processus d'accumulation du capital. Mais **deux conclusions différentes** en sont tirées quant à la conquête impérialiste de marchés extérieurs :

- **Rosa Luxemburg** met l'accent sur une insuffisance structurelle de la consommation au sein du capitalisme.
- **Lénine** met en avant la recherche de surprofits extérieurs par des monopoles frappés par la baisse de leur taux de profit.

### Deux remarques à ce sujet

- Ce n'est pas adhérer aux thèses sous-consommationnistes que de penser que la finalité sociale de la production capitaliste vise à répondre ultimement à des besoins de consommation. Même si la substitution des machines à la force de travail tend à augmenter la part des biens de production par rapport à celle des biens de consommation dans le produit national, **la consommation** reste un déterminant essentiel de l'accumulation du capital comme on va le voir dans l'impérialisme actuel.
- L'opposition de **l'exportation des marchandises** et de **l'exportation du capital** est un peu vaine car elles **s'entretiennent l'une l'autre**. Lénine a bien anticipé la prédominance de l'exportation de capital à l'époque de l'impérialisme mais celle-ci alimente l'exportation de marchandises. Les capitaux exportés par les métropoles dans les pays dominés ont pour but de créer des comptoirs coloniaux, des infrastructures, des filiales commerciales et des unités productives qui, dans le cadre de la spécialisation internationale du travail, alimente des flux de marchandises. Inversement l'exportation de marchandises implique des dépenses en capital de la part des monopoles dans les pays dominés.

### Que sont devenus les fondements économiques de l'impérialisme dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> et le début du XXI<sup>ème</sup> siècle ?

Deux transformations importantes sont intervenues au XX<sup>ème</sup> après la Seconde Guerre mondiale. L'une concerne les marchés, l'autre les capitaux.

### Le développement du marché intérieur comme ciment politique de l'impérialisme de l'après-Seconde Guerre mondiale

Les pays impérialistes ne se sont pas contentés de corrompre une aristocratie ouvrière comme l'observait Lénine. Ils ont considérablement développé leurs marchés intérieurs en redistribuant une partie des gains de productivité issus de l'accumulation du capital.

Alors que la discussion sur l'impérialisme portait au début du XX<sup>ème</sup> sur un monde composé exclusivement d'ouvriers et de capitalistes, les salaires des ouvriers étant maintenus au niveau d'une reproduction élémentaire de la force de travail :

- Les capitalistes ont été contraints de **redistribuer** une partie des gains de productivité aux salariés sous l'effet d'une forte croissance des besoins en main d'œuvre, des mouvements sociaux revendicatifs et de la pression politique exercée par l'existence d'États socialistes.
- Une importante **classe moyenne**, celle qui est au cœur du consensus impérialiste, s'est constituée sous l'effet de l'important développement
  - 1) des tâches tertiaires d'encadrement et de coordination entraînées par l'approfondissement de la division du travail,
  - 2) des secteurs de l'éducation et de la santé connexes à une reproduction élargie de la force de travail,
  - 3) de l'industrialisation du secteur des services.

- De nouveaux **débouchés intérieurs**<sup>23</sup> ont été développés autour des marchés :
  - militaires (guerre froide et guerres régionales, course des superpuissances à l'armement),
  - des biens de consommation (alimentaires, équipements de la maison, mobilité, loisirs et culture...),
  - des services (crédits, publicité, administration, services aux entreprises...).

### Base économique et mise en place politique de l'État-providence

Le taylorisme et le fordisme ont constitué la base économique de ces transformations dans la production dès les années 1930 aux Etats-Unis, après 1945 en Europe : **le taylorisme** avec la division du travail en tâches « scientifiquement » chronométrées dans l'industrie, **le fordisme** avec le travail à la chaîne reliant ces tâches. À l'image de l'industrie emblématique de cette période (l'automobile), la production de biens de consommation devient une production de masse.

Il a fallu pour cela mettre en place des dispositifs permettant d'absorber la production de masse par une « consommation de masse »<sup>24</sup>, s'appuyant sur :

- la progression des salaires réels (indexation sur la productivité),
- le développement de revenus ne dépendant pas directement de l'exercice d'un travail : les prestations sociales (ou salaire indirect),
- un nouveau type d'habitat (grands ensembles), creuset matériel de la consommation et de nouveaux circuits de vente (grande distribution),
- des institutions adéquates (négociations collectives, Sécurité Sociale, assurance chômage, HLM, urbanisme commercial...).

**L'État-providence** en fut l'incarnation idéologico-politique. Il constitua l'instrument d'une compétition avec le camp des États socialistes en amenant la confrontation sur le terrain de la consommation de marchandises.

### Le cœur du consensus interne autour de l'impérialisme

Le consensus impérialiste de cette époque n'est pas principalement basé sur la conquête de marchés extérieurs comme au début du siècle mais sur le développement de marchés intérieurs fonctionnant comme **promesse d'accès à une prospérité consumériste**. Cette configuration a nécessité un très fort appel à la main d'œuvre étrangère pour assurer la croissance de la production dans les années 1960. L'impérialisme s'attache à créer les leviers économiques et politiques de sa puissance interne.

Il y a bien entendu toujours des projections externes de l'impérialisme dans cette période : la gestion de la fin du colonialisme direct (décolonisation) au profit d'un néo-colonialisme, l'intemporelle main mise sur le pétrole et les matières premières, les guerres localisées. Mais elles ne jouent pas le rôle principal. Car elles sont sous le contrôle de l'hégémonie US et limitées par la partition du monde entre le camp capitaliste et le camp socialiste.

On est donc très loin de l'impérialisme début de siècle à la Rosa Luxembourg marqué par les conséquences guerrières de l'insuffisance de la demande interne. D'ailleurs 80% du commerce mondial est désormais un commerce entre pays capitalistes développés du fait du développement de leurs marchés intérieurs et non pas entre pays développés et non développés.

Qu'en est-il du côté des capitaux ?

---

<sup>23</sup> Dans *Le Capital monopoliste, un essai sur la société industrielle américaine*, Maspero, 1968, deux économistes marxistes américains, Paul Baran et Paul Sweezy, caractérisent le capitalisme des monopoles par la production d'un « **surplus** ». La croissance de la productivité entraîne un excédent des capacités de production par rapport à la stricte reproduction du système. Ce surplus est absorbé par la fuite en avant dans le développement de dépenses improductives qui vont des dépenses militaires à l'incitation à consommer (crédits, marketing, techniques de vente...).

<sup>24</sup> En économie, **la théorie de la régulation** décrit bien cette transformation du capitalisme. Voir Michel Aglietta (1976), *Régulation et crises du capitalisme, l'expérience des États-Unis*, Paris, Calmann-Lévy, troisième édition 1997

## De l'exportation de capital à la mondialisation de la production et à la globalisation financière

Les flux de capitaux à la recherche de profits ont initié les deux grandes transformations qui ont affecté l'impérialisme à partir des années 1970 et 1980 avec le passage de l'exportation de capital à :

- la mondialisation de la production,
- la financiarisation de l'économie et la globalisation financière.

### La mondialisation de la production

En quête de surprofits, l'exportation de capital les a cherchés initialement dans l'appropriation des matières premières et le contrôle des sources énergétiques des pays dominés, puis dans la conquête commerciale de leurs marchés.

À partir des années 1970, l'exportation de capital change d'objectif et d'ampleur : elle vise à délocaliser la production dans les pays à bas coûts salariaux et plus généralement à fractionner géographiquement les processus de production selon les ressources spécifiques offertes par les pays.

L'internationalisation du capital fait place à la mondialisation de la production.

L'organisation de la production s'établit à l'échelle mondiale sous l'égide de grandes firmes multinationales issues de la concentration croissante du capital<sup>25</sup>. On passe du stade d'une simple internationalisation des marchés à celui d'une **mondialisation fragmentée de la production**. Le commerce international s'accroît en conséquence et se transforme : une partie croissante des échanges est réalisée entre les sites dispersés de chaque firme multinationale.

Dans cette mondialisation fragmentée, la logistique internationale n'est plus un simple moyen de transport véhiculant des produits. Elle devient une activité intégrée aux chaînes de production garantissant la livraison à temps des produits nécessaires à la production ou approvisionnant les marchés de consommation. Aux vieilles compagnies d'import-export d'origine coloniale succèdent un capital logistique industrialisé (conteneurs) et connecté (la CMA CGM en France, le danois MAERSK, l'italo-suisse MSC, le chinois COSCO).

À partir des années 1980, la mondialisation productive s'étend à l'ensemble du monde avec l'entrée de la Chine dans la danse capitaliste marquée par le tournant Deng Xiaoping au plan politique et, en 2001, l'entrée dans l'OMC<sup>26</sup> au plan économique.

### Une mondialisation de la production sous contrôle américain

La phase de mondialisation de la production a une base économique mais elle ne fut possible qu'en raison de l'hégémonie US sur le monde occidental après 1945 puis sur l'ensemble du monde après l'effondrement des États socialistes en 1990. Elle seule en effet garantit la libre circulation des produits sur les routes maritimes ainsi que les règles monétaires et commerciales des échanges.

La mondialisation de la production coïncide ainsi avec une phase de l'impérialisme marquée par l'existence d'**une puissance hégémonique (les États-Unis)** assurant la stabilité du cadre des échanges mondiaux. Ce qu'on appelle aujourd'hui « multilatéralisme » est en fait l'organisation de l'économie mondiale par la mise en place d'institutions internationales contrôlées par les américains au lendemain de la Seconde Guerre mondiale<sup>27</sup>. La *Pax americana* est couronnée par la domination du dollar.

Parallèlement à la mondialisation de la production, ont lieu la financiarisation de l'économie et la globalisation financière.

---

<sup>25</sup> Les firmes multinationales (FMN) ont un registre international d'action mais la possession de leur capital est généralement ancrée nationalement. Ainsi les GAFAM aux États-Unis ou Total en France. Cette dualité reflète l'ambiguïté de leur statut à l'égard des États : à la fois jouant leur propre jeu et dépendantes des États. Sur la mondialisation et les FMN voir Charles-Albert Michalet, *Le Capitalisme mondial*, Paris, PUF, 1985, 2<sup>e</sup> édition

<sup>26</sup> OMC : Organisation Mondiale du Commerce qui définit les règles du commerce international.

<sup>27</sup> Le FMI (Fonds Monétaire International), la Banque Mondiale, le GATT ancêtre de l'OMC et au plan non économique l'OTAN, l'OMS, l'UNESCO...

## La financiarisation de l'économie et la globalisation financière

Pour Lénine suivant Hilferding, le capital financier désigne « *la fusion du capital bancaire et du capital industriel* », c'est-à-dire la capacité des banques à contrôler l'appareil industriel à partir de prises de participation en cascades dans des sociétés par actions.

Cette **séparation** de la propriété du capital et de son utilisation productive génère selon Lénine une oligarchie financière qui, tout en finançant le développement industriel, vit de la spéculation sur les titres (actions) qu'elle détient. La finance est un **amplificateur** de revenu pour une classe sociale de rentiers et pour les quatre pays qui concentrent 80% des émissions mondiales d'actions (Angleterre, France, Allemagne, États-Unis à l'époque).

### La financiarisation de l'économie

À partir de ces prémices s'est dessiné le visage de la finance à l'époque de l'impérialisme contemporain. La finance est un monde à deux étages<sup>28</sup>.

#### Au premier étage

Le premier est le **capital de prêt** qui finance les investissements des entreprises ou la consommation des individus. Le crédit bancaire a pris une importance centrale dès l'aube du capitalisme commercial puis industriel. Il s'est étendu de façon massive au financement de la consommation depuis les années 1950. Il a, en particulier aux États-Unis, compensé la stagnation des salaires réels pour soutenir la consommation de biens et le marché de l'immobilier dans la dernière période. L'endettement croissant est la norme, que ce soit celui des entreprises, des ménages ou des États.

Au niveau de ce premier étage, il y a un lien direct avec l'économie réelle. Pas de crédits, pas d'économie.

#### Au second étage

Le second étage est celui des **marchés financiers** proprement dits. Ils consistent à acheter et revendre les titres représentatifs des dettes et des créances émises au premier étage (les actions pour les entreprises, les obligations pour les États et même les crédits aux particuliers comme l'a montré l'exemple américain des *subprimes* <sup>29</sup>).

Sur la mezzanine du second étage, l'ingénierie financière a développé les produits dérivés, c'est-à-dire des titres sur les titres cotés sur les marchés du second étage (actions, obligations...) appelés *sous-jacents* car la valeur des produits dérivés dépend de l'évolution dans le temps des cours des actions, obligations...

### Croyances et crise

Ce faisant un **élément subjectif** est introduit dans l'évaluation des actifs financiers. L'évolution des cours des titres dépend des croyances des investisseurs : les actions montent parce que les investisseurs, croyant qu'elles vont monter, les achètent <sup>30</sup>. La spéculation est une **spéculation sur le temps**.

Au fur et à mesure que l'on monte dans les étages, la construction financière s'autonomise de l'économie réelle sous l'effet de croyances spéculatives. D'où les phénomènes de bulle financière quand le second étage s'enivre de croyances optimistes s'auto-intoxiquant. D'où aussi leur brusque éclatement, quand le ciel fracassé des croyances s'abat sur la misérable économie réelle comme dans la crise financière de 2008 et dans celle qui menace la valorisation actuelle de l'IA.

Le retournement opéré par la crise financière est brutal. Des valeurs montées au pinacle ne valent plus rien. Des institutions financières font faillite. La confiance ayant disparu, les banques ne veulent plus se prêter entre elles. L'argent ne circule plus, les entreprises étant au sec font faillite, les salariés-consom-

<sup>28</sup> Dans le langage des affaires, ces deux visages recourent la distinction entre « finance d'entreprise » et « finance de marché »

<sup>29</sup> Titres émis par les banques à partir des prêts hypothécaires accordés aux acheteurs de maisons (plus ou moins capables de rembourser ces prêts).

<sup>30</sup> Phénomène appelé « **prophétie autoréalisatrice** ». Si une foule massée devant la Tour Eiffel pense qu'elle va tomber, elle ne va probablement pas tomber. Si une foule de spéculateurs pense que le cours d'un titre financier va monter, il va monter du seul fait qu'ils le pensent.

mateurs sont licenciés, la consommation s'effondre, etc... Il faut alors que les États injectent massivement de la monnaie pour sauver les banques et l'économie comme en 2008.

### La globalisation financière

La financiarisation de l'économie a été de pair avec sa globalisation. Les marchés financiers ont en effet été déréglementés dans les années 1980 et 1990 (en France par les socialistes) pour accroître les perspectives de rendement.

Il n'y a plus d'obstacles géographiques à l'activité de trading (achat et revente de titres sur les marchés financiers) au plan mondial. Ni d'obstacles temporels avec le trading automatisé à haute fréquence. Le trading est même maintenant ouvert à quiconque sur des plateformes.

L'instabilité financière est renforcée car les comportements de spéculation se diffusent à l'échelle mondiale, d'un marché financier à l'autre, sans être bridés par des réglementations. Les croyances optimistes d'un moment (*this time is really different !*) se propagent sans frontières, faisant dériver à la hausse le prix des actifs financiers et créant un climat d'euphorie poussant les banques à accroître leurs crédits aux entreprises et aux ménages, puis c'est le krach sur les marchés financiers et la restriction qui s'ensuit des crédits bancaires, ce qui précipite une crise économique<sup>31</sup>.

## Un impérialisme erratique sous dopage financier

L'impérialisme actuel est ainsi marqué par la **domination des marchés financiers** sur l'activité bancaire et, par ce biais, sur l'économie productive. C'est un renversement de la perspective léniniste qui allait du capital industriel au capital bancaire puis à leur fusion financière.

Plusieurs conséquences en découlent.

- La mondialisation de la production est subordonnée à sa financiarisation. La rentabilité exigée du capital industriel est dictée par les financiers (fonds de pension, fonds spéculatifs...) qui détiennent le capital actionnarial. L'optimisation des revenus financiers l'emporte sur les stratégies productives.
- Les implantations industrielles du capital internationalisé sont traitées comme un portefeuille d'actifs financiers à la recherche d'un meilleur rendement global. Une unité de production localement rentable peut être fermée ou vendue si cela améliore le rendement global du portefeuille d'actions.
- Le rapport entre finance et industrie siphonne la plus-value extraite du rapport capital/travail en exerçant une pression à la baisse sur l'emploi salarié et les salaires réels. L'État-providence implose, les inégalités de revenu explosent.
- Contrairement à l'impérialisme antérieur qui étaient aux mains de grandes firmes planifiant leur production sur le moyen terme et de politiques étatiques volontaristes cadrant leur action, l'impérialisme actuel est de nature erratique. À un capitalisme industriel managérial s'efforçant de contrôler son environnement économique a succédé un capitalisme de l'intranquillité financière<sup>32</sup>.
- Particulièrement dans la phase actuelle où les rivalités inter-impérialistes défont l'ordre international stabilisateur institué par la puissance américaine après 1945.

## De la mondialisation sous hégémonie à une fragmentation politique chaotique

Comme un élastique qui se serait étendu au-delà de ce que sa constitution lui permet, la mondialisation est en train de se déchirer, revenant en boomerang dans les yeux blessés de ses acteurs.

L'immobilisation du monde par la Covid-19 a été le premier révélateur des dépendances productives que la mondialisation a créées<sup>33</sup>.

<sup>31</sup> Voir Michel Aglietta, « Les transformations du capitalisme contemporain », in Chavance B. et al. (dir.), *Capitalisme et Socialisme en perspective*, Paris, La Découverte, 1999.

<sup>32</sup> Hyman Minski, un économiste américain plus perspicace que nombre de ses collègues, a bien décrit ce capitalisme dans *Stabilizing an Unstable Economy*, 1986, trad. fr. (2015), *Stabiliser une économie instable*, Paris, Institut Veblen / Les Petits Matins, 2015.

<sup>33</sup> *Quoi donc ! Nous ne fabriquons même plus ce médicament basique qu'est l'aspirine ! Que dire alors des puces de*

Les rivalités interimpérialistes se sont aiguïées depuis avec les guerres d'Ukraine, de Gaza et la guerre américano-iranienne.

**Le déclin américain** que la présidence d'Obama avait déjà manifesté s'est révélé au grand jour avec celle de Trump. Trump a sonné le tocsin d'un repli de la puissance américaine sur son pré-carré historique (les Amériques)<sup>34</sup>.

Orpheline des Américains, **l'Europe est en errance**. La Russie joue sa propre carte de second couteau de l'impérialisme. La Chine avance ses pions : nouvelles routes de la soie, contrôle des infrastructures et routes maritimes, pénétration en profondeur des économies africaines (infrastructures, terres, marchés...), invasion des marchés européens, investissements massifs au Brésil, ombre portée sur l'économie des pays asiatiques... Elle est la puissance patiente montante.

Pour l'heure, la mondialisation se fragmente en zones économiques et politiques d'influence. La quête de « souveraineté » par ces zones est le nom de la décomposition de l'ancien ordre impérialiste.

Dans ce processus, l'impérialisme économique est **subordonné** aux rapports de force politico-militaires.

Plusieurs effets en résultent :

- le retour des politiques protectionnistes (les bons vieux droits de douane !) à l'échelle des sous-zones impériales ;
- les tendances probables à la partition conflictuelle de l'impérialisme : constitution de zones de libre-échange « souveraines » avec leur système de crédit et leur monnaie, division du cyberspace en plusieurs Internet « souverains » ;
- la subordination des monopoles mondiaux, auparavant réputés plus puissants que les États, à leurs États respectifs (l'allégeance des GAFAM à Trump, la reprise de contrôle par Xi Jinping de leur équivalent chinois les BATX<sup>35</sup>) ;
- la militarisation des routes maritimes dont l'ouverture n'est plus garantie par une puissance hégémonique<sup>36</sup> ;
- les effets incontrôlables de la toile d'araignée sans tête tissée par la finance globale et la connectivité numérique ;
- la multiplication des affrontements militaires à haut potentiel d'expansion ;
- la course « décomplexée » à l'armement.

Ce tableau de l'impérialisme du début du XXI<sup>ème</sup> siècle soulève **une question d'avenir** :

### **La Chine est-elle un pays impérialiste ?**

Elle a les caractéristiques d'un impérialisme émergent que l'article a relevées. Mais elle n'a pas encore de projection militaire extérieure. Ce n'est pas d'ailleurs sa tradition historique. Tous les impérialistes brevetés du monde attendent fiévreusement de voir si la Chine va passer par un affrontement militaire pour récupérer Taiwan.

Bien d'autres questions se posent. À commencer par caractériser ce qu'est aujourd'hui le capitalisme chinois, l'impérialisme n'étant qu'une dimension du capitalisme comme l'a rappelé cet article.

**À suivre** donc.



---

*l'IA !*

<sup>34</sup> Poussé par Israël et son ego, Trump a commis l'erreur stratégique (du point de vue des intérêts américains) de déclarer la guerre à l'Iran.

<sup>35</sup> Baidu - Alibaba - Tencent - Xiami

<sup>36</sup> Arnaud Orain, *Le monde confisqué. Essai sur le capitalisme de la finitude (XVIe-XXIe siècle)*, Flammarion, 2025



## [ GUERRES ]

David-Emmanuel Mends Sargo, camarade de longue haleine, entame ici une série de lectures clausewitziennes de la grande guerre qui vient.

Il a choisi pour cela de repartir de son analyse, il y a dix ans de cela, de la guerre du peuple kurde alors soutenue au Rojava. Bien sûr, la situation présente n'a plus grand-chose à voir mais restituer aujourd'hui cette analyse datée permet d'éclairer, par un exemple du XXI<sup>e</sup> siècle, les caractéristiques clausewitziennes d'une guerre défensive du peuple.

## DAVID-EMMANUEL MENDES SARGO : *LECTURES* *CLAUSEWITZIENNES (0) - CLAUSEWITZ EN ROJAVA*

*« La politique (du peuple) est offensive : il s'agit d'avancer du nouveau, du mot d'ordre en avant, tandis que la guerre (du peuple) est défensive, protégeant le territoire et la temporalité de ce nouveau. Juste à l'inverse de ceux qui croient que la politique est résistance (défensive définie par l'ennemi) en contrebalançant éventuellement ça par la pseudo-offensive. »*

Cécile Winter (24 mars 2016)

### ENVOI

De tous les points de l'horizon s'élève et se précise, depuis le début du siècle, la silhouette d'une guerre générale.

Il est juste de remarquer qu'au long du demi-siècle précédent, les empires n'étaient garants, en fait de « paix perpétuelle », que d'une paix armée ; il est bon aussi de se souvenir qu'au cours de cette même période, des peuples entiers ont pu se libérer avec des moyens, certes rudimentaires, mais assurément et nécessairement violents. Au vrai, la guerre ne nous a jamais quittés : mais de froide qu'elle était et réservée aux zones de pauvres, elle se chauffe désormais, infuse dans la tête des riches, et se diffuse par tout le globe.

On parle d'**Apocalypse**, on disserte sur des moyens inouïs pour des fins sur- ou posthumaines ; on affabule sur l'Ange qui détient la clef de l'abîme et qui virevolte déjà en orbite basse ; les devins (appelés influenceurs) scrutent les augures, jaspinent sur les ruines à venir ; un clown-président-*badass* fait installer dans les jardins de la Maison-Blanche, en plus d'une salle de bal à son goût féroce, une arène d'arts martiaux mixtes (MMA) qui devrait durer mille ans. Autant dire que les affaires prennent un tour farouche, quoiqu'avec beaucoup de chiqué, mais farouche quand même. Et dangereux.

La sagesse réclame moins de bruit et moins de fureur, plus de mesure et surtout plus de lenteur. Nous nous proposons ici de recourir aux anciens parce qu'ils nous apportent le calme et la raison. Parce qu'ils *délimitent* le sujet.

On dira d'abord avec le *Tao-Të-King* de Lao Tseu (env. 600 av. J.C.), que les « *armes sont des outils de mauvais augure, et qu'elles ne sont pas de la ressource du Sage* ». Que « *là où campent les armées, il pousse des épines et des chardons. Qu'à la suite de grandes guerres, viennent des années de disette.* » Mais on conviendra, enfin, que l'homme avisé sait qu'un conflit pourrait survenir à tout moment et qu'il ne saurait déroger à l'appel des armes.

Surtout, l'on traitera de l'hydre de la guerre à partir de **la seule perspective moderne** qui permettrait d'en délimiter la figure : pour mes camarades et moi, la *perspective communiste* — recouverte, il est vrai, par la danse de saint-Guy du capitalisme triomphant, la danse de ce « ventre encore fécond », d'où pourrait sortir « la bête immonde », c'est-à-dire rien moins, il faut en convenir, que le fascisme, les brutalités et les destructions.

Or cette perspective communiste a déjà, au sujet de la guerre, une tradition : elle commence avec *Clausewitz* (le nom et l'œuvre) que nous introduisons ici par une conférence donnée, il y a un peu plus de dix ans, à propos de la guerre du Rojava. On y verra esquissés les thèmes qu'on abordera ensuite plus à fond dans nos *lectures clausewitziennes* :

- qu'est-ce donc que la guerre ? – oui, on peut regarder le monstre en face sans en être ébloui ;
- quelle logique la gouverne ? – non, ce n'est point une machine à mystères ;
- et surtout : pourquoi les plus faibles peuvent triompher sur les puissants ? – parce que *la forme défensive est la plus forte...*

Autrement dit, et nous le savons depuis longtemps : l'impérialisme est un tigre, soit, mais un tigre de papier.

À suivre.

## CLAUSEWITZ EN ROJAVA

(juillet 2016<sup>1</sup>)

On me propose de faire quelques réflexions sur la guerre et sur un auteur, Carl von Clausewitz (1780-1831), qui est, je le rappelle, un auteur prussien contemporain de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, et qui est en Occident comme une sorte de référence classique, constante et obligée, sur les questions de la guerre.

Plutôt que de partir du texte de Clausewitz sous une forme trop doctorale ou académique, je commencerai par un certain nombre de remarques plutôt méditatives sur les questions de la violence armée et de la guerre aujourd'hui et, à partir d'elles, je traiterai des thèmes qui viennent proprement du traité « *De la guerre* » (*Vom Kriege*)<sup>2</sup>.

### 1. D'un appel contemporain à la guerre

Après les tueries de janvier et novembre 2015 à Paris, puis tout récemment, comme vous le savez, celles d'il y a quelques jours à Bruxelles, je voudrais prendre mon point de départ dans ce qui se donne aujourd'hui comme le discours politico-médiatique moyen de la guerre ou de la violence, ici-même en Europe occidentale, et particulièrement en France.

Il semble qu'il y a deux points marquants, l'un conjoncturel (suite aux attentats de l'année dernière – mais inscrit depuis l'attentat du *World Trade Center* à New York, en septembre 2001), et l'autre plus profond, plus structurel, qui réside, je m'en expliquerai, dans ce que j'appellerai *l'extension de la métaphore stratégique*.

S'agissant du **premier point** : il est frappant que nous soyons, sous la forme d'une constatation, réduits et convoqués à une sorte d'appel à la guerre, d'ailleurs plus performatif qu'effectif ; un appel qui nous demande seulement de considérer l'horreur de la violence – et, en effet, les attentats de l'année 2015 sont véritablement monstrueux ; un appel qui nous demande de considérer l'horreur, d'en témoigner, mais en même temps **d'en ignorer les causes**. On a même l'impression que le débat sur les causes est l'objet d'une forme d'interdiction : ainsi, un premier ministre, il n'y a pas si longtemps, a déclaré que chercher à comprendre les causes, ce relèverait d'une « culture de l'excuse », d'un assentiment homogène à la barbarie qui nous est infligée. De manière générale, au travers de cet appel, s'énonce cette idée que la violence est de l'ordre de *l'impensable* : il y a un impensable « Afrique », par exemple, le Centrafrique, toutes situations tissées de déterminations religieuses et ethniques d'une complexité telle, et d'une telle opacité, que s'y joue la figure d'un destin obscur, figure devant laquelle la pensée devrait reculer ; il y a un impensable « Moyen-Orient », Syrie, Daech, etc. Toutes situations qui paraîtraient indéchiffrables, sous la loi de l'horreur.

<sup>1</sup> Conférence-radio à la « semaine des arts », Université Paris 8, 25 mars 2016. Texte établi à partir de l'enregistrement, avec quelques modifications mineures.

<sup>2</sup> Qu'on citera ici dans la traduction de Denise Naville - Carl von Clausewitz, *De la guerre*, éditions de Minuit, Paris 1970. Texte original : *Vom Kriege Hinterlassenes Werk des Generals Carl von Clausewitz*, 19ème éd., Pr. Dr. Werner Hahlweg, Ferd. Dummlers Verlag, Bonn 1991. Notés respectivement DG et VK pour les indications de page.

Au fond, ce qu'on appelle « l'état d'urgence » ne se matérialise pas seulement par l'ensemble des dispositions juridiques, techniques et policières que nous connaissons, mais aussi par la déclaration d'**une urgence à ne rien penser sous prétexte de sécurité**. En quoi se vérifie que la sécurité ressemble bien plutôt à ce que Spinoza appelait la volonté de Dieu, et qu'il qualifiait d'« *asile des ignorants* »<sup>3</sup>. Mais si l'on voulait penser les choses, au lieu d'être simplement sous le coup des choses, on devrait alors s'interroger sur les nouvelles pratiques impériales qui déstabilisent les anciens États — pensons au Moyen-Orient et à la Syrie ou l'Irak, aux États eux-mêmes issus de découpages coloniaux. Il faudrait, là-contre, essayer de se représenter les voies nouvelles que pourraient tracer les peuples, et ainsi, politiser la question. Or, cet appel à la guerre, qui est en même temps **un appel à être en guerre sans penser la guerre**, à se mettre sous le coup des effets de la guerre sans remonter à ses raisons ou à ses causes, comporte une dimension apolitique ou anti-politique au sens où il moralise tout débat : la distinction entre civilisation et barbarie — l'appel à « la guerre des civilisations » —, tout cela reste de l'ordre d'un débat moral ou éthique assourdissant, au détriment du regard sur les causes et les précédents politiques et historiques. Voilà donc le premier élément du discours : un appel à la guerre qui est simultanément un appel pressant à renoncer à la pensée de ses causes. Appelons donc tout ça « état d'urgence ».

Comme un malheur n'arrive pas seul, l'homme à qui s'adresse cet appel est bien l'homme moderne occidental, celui que Max Weber traite de « *spécialiste sans vision et voluptueux sans cœur — ce néant [qui] s'imagine avoir gravi un degré de l'humanité jamais atteint jusque-là* »<sup>4</sup> ; soit, disons, 40% de la population mondiale — ce que le philosophe Alain Badiou a appelé « la classe moyenne »<sup>5</sup>, laquelle se partage 14% des ressources, et on lira tout ça dans l'un de ses textes récemment paru dont le titre est, à ce qu'il semble, un vers de Racine : « *Notre mal vient de plus loin* »<sup>6</sup>. Cet homme moderne est susceptible de ce que j'ai appelé, dans les pays occidentaux, au centre du capitalisme mondialisé, l'extension de la métaphore stratégique. Je m'explique.

Je trouve très frappant qu'on lui demande, qu'on nous demande, chaque jour, d'avoir **une stratégie** — ce qui vient du grec *stratos agein*, et qui veut dire tout de même : conduire les armées. Il n'est pas sans conséquences dans la vie concrète d'avoir des activités guidées (métaphoriquement s'entend) par une « stratégie » : c'est-à-dire d'être supposé conduire des armées. Nous sommes requis, quotidiennement, de mettre en œuvre une stratégie pour tous les actes de la vie : stratégie d'achat, de crédit, de carrière, de représentation, d'image — sans parler des stratégies de cure médicale, affective, du couple, de la sexualité<sup>7</sup>, de la parentalité, une stratégie « psy », etc. Enfin, dans la personne du petit bourgeois, que nous sommes presque tous ici, bénéficiaires en second des surproduits de l'exploitation impériale du monde, nous sommes supposés, à tout moment, faire le « bon choix » stratégique. Ce que cette métaphore exprime n'est à mon avis rien d'autre que l'effet prégnant de la loi de l'économie capitaliste des biens sur toutes les formes de la vie, économique, domestique, mentale — et tout ce dispositif renvoie à un simulacre permanent, et même harassant, de stratégie : soit le simulacre de la guerre en temps de paix.

Au total, voilà **ce double malheur** : être confronté à la guerre sous la seule loi des effets — avec impossibilité, et même interdiction, d'avoir à sérieusement connaître des causes —, loi qui suppose ou implique le régime subjectif de la sidération ou de la fascination ; vivre la paix sous une loi de l'économie qui impose un simulacre permanent et abrutissant de la guerre.

## 2. De Clausewitz

La lecture de Clausewitz pourrait un tant soit peu parer à ces avanies, si l'on veut bien méditer deux directives ou **deux formules** que nous propose l'auteur.

Il y a **d'abord** celle qui est la plus fameuse et qu'en général on cite abondamment quand on n'a jamais lu Clausewitz — un peu comme on évoque l'affaire des moulins à vent de Don Quichotte, sans avoir

<sup>3</sup> Spinoza, *Éthique*, 1ère partie, Appendice.

<sup>4</sup> Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Chap. II, 2.

<sup>5</sup> Alain Badiou, *Notre mal vient de plus loin, penser les tueries du 13 novembre*, Fayard, 2016

<sup>6</sup> Phèdre, Acte I, scène 3 : « *Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée / Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée, / Mon repos, mon bonheur semblait être affermi, / Athènes me montra mon superbe ennemi.* »

<sup>7</sup> La métaphore stratégique classique se restreint surtout à la séduction amoureuse : en France, les romans de Madame de Lafayette ou de Choderlos de Laclos, le théâtre de Marivaux. Au Japon, le *Dit du Genji*.

jamais lu Cervantès —, selon laquelle *la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens* (Liv. I, Chap. I, 24 — DG 67, VK 210).

En effet pour penser les causes, il ne faut pas seulement s'arrêter à la dimension terrible de la guerre, à ses effets sidérants, le céder à la fascination, au *fascinum*<sup>8</sup> — ce qui veut dire en latin, au mauvais regard, ce regard qui empêche la compréhension : il faut bien plutôt **se résoudre à penser politiquement**, au rebours ou à distance des déterminations morales par lesquelles on considère la guerre comme une démesure qui menace « nos valeurs » ou « notre mode de vie » — et d'ailleurs, quand on utilise ce syntagme « nos valeurs », je demande qu'on nous en procure la liste : il se pourrait bien que sa force d'évidence ne nous atteigne pas ou que ses éléments ne concernent pas tout le monde. Un débat sur une pareille liste serait sans doute l'esquisse d'une pensée politique.

Par une **seconde formule**, Clausewitz pose tout à fait initialement, en manière de définition, que *la guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté*<sup>9</sup> : il s'agirait alors de penser la violence de manière non métaphorique, c'est-à-dire purement et simplement comme *moyen*. Penser politiquement, et, à partir de là, penser la violence rigoureusement comme moyen, telles seraient les directives clausewitzziennes de base pour nous préserver de ce que j'ai décrit pour être le double malheur du petit-bourgeois occidental.

Mais, pour aller plus avant dans la pensée de Clausewitz, sans avoir toutefois à se dissimuler de manière académique sous l'autorité d'un texte, il faut savoir que ce que nous dit Clausewitz essentiellement — et bien plus essentiellement sans doute que les deux formules que je viens de citer, sur le primat de la politique et sur la violence comme moyen — a trait au problème de **la forme défensive de la guerre** : il a été le penseur ou le théoricien — et théoricien actif s'il en fut, puisqu'il a entre autres participé à la campagne de 1812, côté russe, et qu'il a activement participé aux déboires infligés aux armées napoléoniennes<sup>10</sup> — de **la supériorité de la défensive**. C'est là, probablement, l'une de ses thèses majeures.

Je n'ai pas le temps ici de donner tous les attendus de cette thèse, mais elle est susceptible d'**une démonstration**, dont je ne ferai ici qu'une sorte d'abrégé. Soit une relation antagonique quelconque entre deux partis quelconques ; on peut penser que le parti le plus faible est bien celui qui est contraint à adopter, dans le temps et dans l'espace, une posture défensive — ce que Clausewitz appelle par ailleurs : détenir le *mobile négatif*. Le parti le plus faible, en effet, a intérêt à se dérober à la consommation de l'acte de guerre dans sa globalité, sous peine d'avoir le dessous dans la confrontation. Telle est la position défensive, tandis que le parti opposé, celui qui est réputé le plus fort, est, lui, dans la position offensive, c'est-à-dire qu'il a intérêt sans plus attendre à la consommation globale de l'acte (*mobile positif*). Il n'y a ainsi dans la guerre que ces deux modalités (l'offensive et la défensive), et elles sont réparties de manière inverse entre les antagonistes (l'un et l'autre ne peuvent en même temps avoir le même mobile).

La forme abrégée de la démonstration sera la suivante : si le plus faible parvient à se conserver dans la relation antagonique sous une forme défensive, cela veut dire que cette forme, bien entendue et bien maîtrisée, est elle-même nécessairement une modalité de temps et d'espace qui est **un multiplicateur de forces**. Il faut que cette simple disposition dans le temps et dans l'espace puisse le maintenir dans l'antagonisme, en dépit de la dissymétrie quantitative des forces (on parle volontiers aujourd'hui de guerres « asymétriques », c'est même devenu un lieu commun) ; autrement dit : que sa « qualité » soit quantitativement la plus forte. Ce que je dis ici, de manière condensée, donne lieu à des développements bien plus considérables sous la plume de Clausewitz.<sup>11</sup>

Il reste que cette démonstration, si on veut bien lui reconnaître une qualité hypothético-déductive, se fonde, comme toujours chez Clausewitz, sur **des observations**.<sup>12</sup> À partir d'elles, nous pouvons dresser

<sup>8</sup> Le mauvais regard, en latin, par métonymie phallique de la fascine, du faisceau, emblème moderne du fascisme comme procession phallophore.

<sup>9</sup> Liv. I, Chap. I, 2 — DG 51, VK 191sq

<sup>10</sup> Entre autres choses, en négociant la Convention de Tauroggen, du 30 décembre 1812, par laquelle l'armée prussienne se retourna contre Napoléon.

<sup>11</sup> En particulier, Clausewitz peut ainsi expliquer le *suspens de l'acte*, savoir le moment où, bien que la relation d'hostilité soit intacte, l'attaquant, globalement plus fort, ne saurait passer à l'acte localement, là-même où le défenseur bénéficie, par sa position dans le temps et dans l'espace, d'un multiplicateur des forces. (Cf. Liv. I, Chap. I, 17 — DG 62s, VK 205sq.)

<sup>12</sup> « *La théorie doit être une observation [eine Betrachtung] et non pas une doctrine [keine Lehre]* » (Liv. II, Chap. II —

un tableau des caractéristiques structurales et tendanciennes de la forme défensive. Je choisirai les quatre caractéristiques que je trouve principales, et ce, à partir d'exemples connus.

- 1) *Premièrement*, la défensive est faite de temps, elle est **prolongée**<sup>13</sup> : elle induit le plus souvent une guerre longue. Le grand exemple contemporain de la guerre longue — exemple qui a été pour moi, et pour tant d'autres, si formateur, indépendamment de la lecture de Clausewitz — est la guerre d'indépendance du Viêt-Nam. Si l'on ne tient compte que de la dernière séquence, 1945-1975, voilà trente années de guerre défensive du côté du plus faible.<sup>14</sup> La forme défensive a cette caractéristique universelle d'étendre le temps de la guerre. En sorte que la question de la pensée et de la pratique du *temps de la guerre* est au moins aussi décisive, sinon plus, que la pensée et la pratique de l'espace.
- 2) *Seconde caractéristique*, cette fois-ci relative à l'espace : c'est une **guerre du pays** ; savoir que le territoire est à la fois le front et la ligne de communication, au contraire d'une guerre offensive ou agressive, dont la caractéristique est que le front se situe à très grande distance de la base d'opérations et que les lignes de communication qui les relient ont tendance à s'allonger. Le modèle historique de la guerre de territoire dans la forme défensive qui présente le maximum d'intériorité aux lignes de communication réside dans la guérilla (*der Kleinkrieg*) dont Clausewitz a été du reste le grand observateur dans l'occasion de la résistance ibérique à l'invasion napoléonienne.
- 3) *Troisième caractéristique*, dûment pointée par l'auteur : c'est une **guerre du peuple** ; le peuple en est autant la base que la principale ressource. La profondeur politico-stratégique d'une guerre défensive réside le plus souvent dans sa capacité à être une guerre du peuple<sup>15</sup>. Pour être tout à fait véridique et vous montrer comme il dure, le goût du vin de sa jeunesse, ces trois premiers points, la guerre prolongée, la guérilla et la guerre du peuple, sont les dimensions particulièrement traitées par Mao Zedong dans ces *Écrits militaires*, qui ont par leur pénétration et leur brillant, une valeur universelle : écrits pour la Chine, et sans doute dans les termes de la « pensée chinoise », on y trouvera une tonalité profondément clausewitzienne.
- 4) La *quatrième caractéristique* tient à une **spécificité de la défensive**, dûment remarquée par Clausewitz — il est à mon sens le seul « classique » mondial à la considérer : le défenseur, écrit-il, a le privilège, en pensée et en action, de l'acte de guerre. Je cite : « *La guerre est plus le fait du défenseur que celui du conquérant car c'est l'invasion qui provoque d'abord la défense et, avec elle, la guerre. Le conquérant est toujours ami de la paix (ainsi que Bonaparte l'affirmait continuellement), il aimerait bien se transporter chez nous en toute quiétude. Et, pour l'en empêcher, c'est à nous de vouloir la guerre, et c'est à nous par conséquent de la préparer.* » (Liv. VI, chap. V — DG 416, VK 634).

La « méchanceté » de l'acte de guerre défensif est ici avérée : c'est un acte prémédité. Je cite encore : « *Si nous réfléchissons philosophiquement à la manière dont naît la guerre, alors le concept propre de la guerre n'apparaît pas avec l'attaque, car celle-ci n'a pas tant le combat que la prise de possession pour fin absolue ; il apparaît au contraire d'abord avec la défense, car celle-ci a le combat pour fin immédiate puisque parer et combattre ne sont évidemment qu'une seule et même chose. La parade est seulement dirigée contre l'assaut et le présuppose donc nécessairement, tandis que l'assaut ne vise pas seulement la parade mais quelque chose d'autre, à savoir la prise de possession, et donc ne présuppose pas nécessairement celle-là. Il est donc dans la nature de la chose que celui qui, le premier, met en action l'élément de la guerre, dont le point de vue est le premier à concevoir la*

---

DG 134, VK 290). Cette distinction, souvent méconnue par les traductions ou le commentaire, est d'une grande importance aux yeux de Clausewitz. Elle n'est pas si naïve au point de vue philosophique (même si le rapport de Clausewitz à la philosophie est ambivalent) : c'est bien l'acception principale du terme grec « *théoria* », et cela renvoie en outre à sa manière d'user d'une distribution des termes kantien de la *Critique de la faculté de juger*. Son œuvre comme sa réputation d'écrivain militaire (déjà grande de son vivant) s'enracinent dans les observations souvent actives (voir plus haut, note 10), directes ou indirectes, de toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, depuis la bataille de Valmy en 1792, à laquelle il prit part comme porte-enseigne ou aspirant (*Fähnrich*), à l'âge de 12 ans.

<sup>13</sup> J'emploie à dessein un titre et un terme de Mao Zedong, *De la guerre prolongée* (1938), *Écrits militaires*, Éditions de Pékin, 1964.

<sup>14</sup> Avec quelques rares épisodes d'offensive, dont les plus fameux sont : Diên Biên Phu (novembre 1953 – mai 1954) ou l'offensive du « Têt » (janvier 1968).

<sup>15</sup> Il se pourrait bien, dans ce cas, que les rapports de la politique et de la guerre d'une part, et de l'offensive et de la défensive d'autre part, soient en raison inverse. Cf. ci-dessus en épigraphe, Cécile Winter.

*relation des deux partis, et à donner sa tournure première à la guerre, soit en vérité le défenseur. »*  
(Liv. VI, chap. 7 – DG 424, VK 644sq.)

Autrement dit, non seulement la défensive est un « *bouclier formé de coups* »<sup>16</sup>, mais elle est l'auteur du premier coup, elle est l'instigatrice, pour ainsi dire, du *mauvais coup* – tandis que l'attaquant, lui, se voudrait un parangon de la paix : rien dans les discours des empires passés et présents ne semble démentir cette configuration réelle du rapport des antagonistes. On pourrait énumérer d'autres caractéristiques propres à la forme défensive, on se contentera de ces quatre-là, qui me paraissent décisives.

### 3. Du Rojava

S'il fallait maintenant donner un exemple immédiat, d'actualité, de ce qu'est une guerre défensive qui aurait, pour aujourd'hui, valeur de modèle, on citera la grande guerre défensive du Rojava (Nord Syrie) depuis juillet 2012, ainsi que la fameuse bataille défensive de Kobané (automne 2014 - printemps 2015 – dite « seconde bataille de Kobané »). Ainsi les caractéristiques correspondent.

- 1) **La guerre prolongée.** Ce qu'on appelle aujourd'hui le « Rojava » en kurmanji (l'Ouest – à entendre comme l'Ouest du Kurdistan) n'existerait pas sans un cheminement historique au long cours, celui d'un parti, le PKK (Parti des Travailleurs du Kurdistan), sans l'expérience accumulée de près de quarante années de guérilla – et c'est bien à cela, il faut le noter, que l'on doit, sous le nom de Rojava, qu'il y ait en Syrie une perspective réellement égalitaire, démocratique et laïque, qui soit autre chose que le débat triangulaire entre l'Occident, Assad et les djihadistes.
- 2) **La guerre du pays.** La capacité du Rojava à tenir un espace parfaitement indépendant des déterminations dominantes en Syrie, où la lutte démocratique contre le parti Baas s'est majoritairement transformée en lutte à imaginaire ethnico-religieux, entre sunnites et alaouites, et où ce qui a pu s'appeler « armée syrienne libre » a perdu l'essentiel de son indépendance par rapport au djihadisme ; enfin, sous le nom « kurde » et les désignations YPG (Unités de protection du peuple) et YPJ (Unités de protection des femmes), la capacité des différentes identités et cultures de Rojava à contenir et à contrebattre Assad et les djihadistes sur le terrain : des quartiers, des villes entières, campagnes et champs pétrolifères, libérés de la mainmise de l'État baasiste comme des mafias fascistes islamistes.
- 3) **La guerre du peuple.** L'unité de toutes les composantes du peuple (ou des peuples eux-mêmes) kurde, arabe, assyrien, arménien, turkmène, tchéchène, yézidi, etc., au régime d'une proposition ou d'une hypothèse politique directrice, qui a une force d'exemplarité politique évidente pour tout le Moyen-Orient : le *confédéralisme démocratique*, le seul point de vue à valeur d'ensemble pour la région (et peut-être pas seulement), qui puisse surmonter le destin de la guerre des « identités ». Autre caractéristique de la caractéristique, si j'ose dire, critère bien connu de la lutte populaire contre la domination depuis au moins la Commune de Paris, c'est que non seulement les femmes y participent, mais qu'en plus elles y interviennent dans une modalité autonome sous la forme d'une organisation armée qui leur est propre, les YPJ. Voici comment la guerre, dans sa forme défensive, loin d'être sous le signe du destin inexorable, devient, au travers des forces armées du peuple, un moyen général de s'émanciper, une université du peuple, une réflexivité du peuple sur lui-même, sur ses ressources, sa société, ses rapports avec les autres peuples ; sur son histoire et son avenir.
- 4) Je conclurai sur la *quatrième caractéristique* en prenant un exemple connexe à celui du Rojava, le « Bakur » (le Nord en kurmanji, c'est-à-dire la partie majoritaire du Kurdistan qui se trouve en Turquie), où le parti AKP d'Erdogan, pour des raisons intérieures turco-turques, entre islamisme et kémalisme mafieux, a cru pouvoir, depuis l'été 2015, mener une guerre antikurde, avec état de siège prolongé, couvre-feux dans les grandes villes comme Diyarbakir (Amed), Cizre, Van, et tant d'autres, sous prétexte de mener une lutte contre les « terroristes » du PKK. Or, c'est en mettant en œuvre un **principe d'auto-défense** (du reste, l'un des principes de base du confédéralisme démocratique), que les gens de ces villes, et non seulement des militants du PKK, creusent des tranchées anti-véhicules, montent des barricades, résistent aux blindés légers de la police.

Par habitude, et, je l'avoue, le plus souvent par paresse, je suis un lecteur du *Monde*, et je lis dans ce journal que le PKK aurait décidé une insurrection : c'est faux, et c'est vrai. C'est faux, parce que cette guerre est entièrement à l'initiative de l'AKP-Erdogan et de ce qu'on appelle « l'État profond » turc

---

<sup>16</sup> « *La forme défensive de la conduite de la guerre n'est donc pas un simple bouclier, mais un bouclier formé de coups habiles.* » (Liv. VI, chap. I-1 – DG 399, VK 614)

(dont la profondeur est à la fois militaire et mafieuse — Daech y trouve à l’envi ressources et débouchés), et surtout parce que Erdogan a, de notoriété publique, un agenda politique extérieur sur la Syrie et intérieur, sur une transformation constitutionnelle du pouvoir à son profit. C’est vrai cependant — cette double valeur d’imputation échappe sans doute au journalisme démocratiquement correct <sup>17</sup> —, car celui qui se défend commet en effet l’acte de guerre. C’est un grand classique ! Quand vous vous défendez, on vous demande presque invariablement : « mais pourquoi êtes-vous si agressif ? ». Et vous l’êtes, en un certain sens, puisque vous interrompez le régime de la « paix » qu’on voudrait vous imposer. La défense, qui est donc un acte si caractérisé de violence et de guerre, peut n’être pas immédiatement victorieuse et peine à montrer immédiatement sa justice. Elle s’en remet à la tâche ardue d’une guerre prolongée.

Mais, comme le dit la résistance kurde, le printemps viendra — et **le printemps frappe déjà à la porte.**

• • •

---

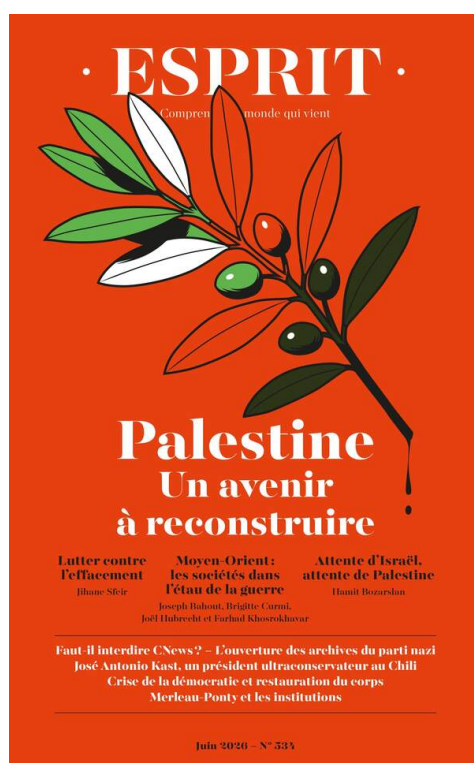
<sup>17</sup> Le journalisme contemporain « sérieux » et la recherche universitaire « objective » convergent tous deux, sous le signifiant de « réalité », dans un travers très classique de l’imagination : « *Cette maîtresse d’erreur et de fausseté, et d’autant plus fourbe qu’elle ne l’est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l’était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux* » (Pascal, *Pensées*, Frag. 82).



[ INTERVENTION ]

## LOUIS BRANDT : *UNE INTERVENTION SUR PALESTINE- ISRAËL*

L'ANNONCE D'UNE RENCONTRE



La librairie *Libre ère* (Paris, Ménilmontant)<sup>1</sup> ayant annoncé la présentation du dossier « *Palestine, un avenir à reconstruire* » de la revue *Esprit*<sup>2</sup> et la rencontre, dans ce cadre, d'un membre du mouvement israélo-palestinien *Standing Together*, il m'a semblé intéressant d'y intervenir avec notre tract publié dans le numéro 2 de la Revue<sup>3</sup>.

La consultation des autres membres du Cercle sur ce projet s'est avérée plutôt négative : personne ne voyait grand intérêt à dialoguer directement avec *Esprit* sur cette question – son opposition à la problématique « *Palestiniens, Israéliens, un seul pays avec un seul État* » et son engagement renouvelé en faveur de la vieille formule trompe-l'œil des deux États ne dressaient aucune perspective stimulante.

Néanmoins, j'ai insisté sur le fait que cette rencontre était située dans **le quartier de Ménilmontant** où, depuis les événements du 7 octobre 2023 et l'intervention génocidaire de l'État d'Israël à Gaza, un nombre important de rassemblements et de manifestations ont eu lieu. De plus, connaissant cette librairie et son libraire depuis mes premiers pas, je savais que cette librairie portait un caractère engagé dans sa sélection d'ouvrages et de publications militantes et était le lieu fréquent d'intéressantes rencontres à l'occasion de la présentation de livres portant sur des questions sociales et/ou politiques.

<sup>1</sup> <https://libreere.fr/>

<sup>2</sup> <https://esprit.presse.fr/tous-les-numeros/palestine-un-avenir-a-reconstruire/951>

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Standing\\_together](https://fr.wikipedia.org/wiki/Standing_together)

J'ai donc finalement choisi d'y intervenir pour défendre les points avancés dans notre tract *Palestiniens-Israéliens, un seul pays avec un seul État*<sup>4</sup>, dans la perspective non pas de convaincre les auteurs de la revue *Esprit* mais d'intéresser les personnes présentes à ce que nous considérons comme la seule voie possible pour s'extraire de la confusion actuelle.

La lecture du dossier de la revue *Esprit* et de ses différents articles m'a désagréablement surpris car ne s'y trouvait aucune référence à la voie d'*Un État démocratique pour tous* (si l'on excepte quelques lignes abstraites sur les perspectives d'un État binational faisant impasse complète sur la question du sionisme). Aucune occurrence donc à la *One Democratic State Campaign* mais ces mots, dans l'introduction, qui me sont revenus à la seconde lecture : « *L'extermination des Gazaouis n'a pas été vue au sens que Véronique Nahoum-Grappe donne à la perception empêchée d'un événement qui a été refoulé* ».

Je me suis mis travailler à partir de ce terme « *refoulé* » (employé pour expliquer la sidération face aux événements du 7 octobre 2023 et du génocide en cours à Gaza) en m'appuyant sur les trois articles de la revue *Longues Marches Le sionisme en question*<sup>5</sup> en vue de rédiger une question mettant en lumière les contradictions de ce terme et l'impasse du point de vue développé dans la revue *Esprit*.

Voici ce la formulation à laquelle j'ai ainsi abouti :

*Dans votre introduction, vous écrivez « l'extermination des Gazaouis n'a pas été vue » et vous parlez de « perception empêchée », d'« événement refoulé ».*

*Vous rappelez également que la revue Esprit a toujours défendu l'appel à la reconnaissance mutuelle et citez ces mots de Jean-Marie Domenach, en 1974 : « Israël ne doit pas être écrasé, mais Israël ne se sauvera pas en écrasant les autres ».*

*Mais ce « refoulé » dont vous parlez, n'est-il pas au fond celui de la Nakba ? N'est-ce pas l'absence de reconnaissance de cet événement fondateur aussi bien pour les Israéliens que pour les Palestiniens qui rend précisément impossible de comprendre le 7 octobre, le génocide à Gaza et les déplacements forcés de populations autrement que comme une succession de crises déconnectées de leurs histoires ?*

*La Nakba ne devrait-elle pas être pensée non seulement comme un événement fondateur de l'histoire palestinienne, mais comme un fait constitutif de l'histoire israélienne elle-même ? Et ne faudrait-il pas reconnaître qu'elle inaugure un processus colonial d'expropriation qui, loin de s'être achevé en 1948, se poursuit plus que jamais aujourd'hui en Cisjordanie et à Gaza ?*

*Dès lors, la difficulté à nommer ce processus colonial pour ce qu'il est - le sionisme - n'est-elle pas ce qui continue d'empêcher de « voir » ce qui se déroule sous nos yeux ?*

## LA RENCONTRE

Muni de cette rédaction, j'arrive à la librairie accompagné d'un camarade et d'un de ses amis.

Bien qu'arrivant calme et souriant, je sens aussitôt dans les regards que les organisateurs ont bien compris que nous ne sommes pas venus par simple curiosité. Nous nous asseyons, j'ai mon carnet avec quinze pages de notes sur les genoux et le tract *Longues Marches* à la main. Il fait chaud, la présentation commence et je me rends compte que nous ne serons pas plus d'une dizaine, les personnes présentes étant principalement des « amis » de la revue *Esprit*.

Sont présents

- l'animateur de la rencontre, journaliste et critique littéraire,
- un membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*
- et un membre israélien du mouvement israélo-palestinien *Standing Together*.

La discussion avance et je comprends que la place accordée aux échanges avec le « public » sera étroite.

<sup>4</sup> <https://longues-marches.fr/cercle-communiste/#tracts>

<sup>5</sup> <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/1-F-Steiner.pdf>  
<https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/2-F-Steiner.pdf>  
<https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/3-F-Steiner.pdf>

Les échanges portent sur le droit international, sur la situation régionale au Moyen-Orient, sur la responsabilité totale du gouvernement Netanyahu dans le génocide en cours à Gaza et la continuation de la colonisation en Cisjordanie ainsi que la responsabilité de l'Égypte concernant la fermeture de ces frontières.

Le membre de *Standing Together* tente d'expliquer que l'État d'Israël ne peut pas être exactement qualifié de colonial, que c'est une situation complexe.

J'interviens alors, prenant la parole pour affirmer que **ce n'est pas si compliqué qu'on le prétend** et que si effectivement ce n'est pas un colonialisme d'exploitation, c'est bien un colonialisme existentiel de peuplement dont le sionisme doit rendre compte.

L'animateur de la rencontre, mal à l'aise, me renvoie au temps d'échanges qui est prévu plus tard.

Le membre de *Standing Together* reprend en expliquant que la situation israélo-palestinienne ne peut être traitée que de deux manières : ceux qui veulent la paix et ceux qui veulent la guerre.

Je reconnais, intérieurement, qu'ainsi vue, les choses en effet sont d'une complexité édifiante !

À la fin des interventions, le membre du comité de rédaction de la revue *Esprit* qui devait initialement faire une lecture de poésie propose de me donner la parole et de reporter sa lecture en clôture de la rencontre.

Je dis alors que j'aurais souhaité revenir sur un certain nombre de points concernant ce qui a été dit mais, qu'à la lecture du dossier de la revue *Esprit*, j'ai rédigé une question qui se décline en plusieurs points et que je propose de lire – voir plus haut.

Ma question fait son effet en raison de son caractère construit mais sa compréhension reste confuse en raison des réactions du membre du comité de rédaction et de l'animateur qui renvoient la Nakba à un événement interne à l'histoire palestinienne. Je reviens alors à la charge en expliquant que ma question tend non seulement à orienter la compréhension de **la Nakba** comme événement intriquant les histoires israélienne et palestinienne mais également à **la comprendre** comme processus colonial **ininterrompu**.

Un monsieur présent m'interrompt, prétextant la démocratique égalité du temps de parole, pour parler d'un tout autre sujet.

Le membre de *Standing Together* reprend alors la parole pour avancer que le sionisme a connu des orientations différentes et a beaucoup évolué dans le temps si bien que l'orientation actuelle ne rend pas compte de ce que le sionisme a été durant la première moitié de l'histoire de l'État d'Israël.

N'y tenant plus, reprenant la parole, armé de mes quinze pages de notes, je m'impose malgré les frustrations de ceux qui estiment qu'il faut laisser parler ceux qui n'ont rien à dire. Je lis le discours de Moshe Dayan, chef d'état-major israélien en 1957, et la célèbre phrase de Golda Meir, en précisant bien son camp politique, en sorte de démontrer que la négation du peuple palestinien n'est pas une affaire de droite ou de gauche mais que le sionisme est **un processus colonial** qui doit être compris **dans sa continuité**.

Les organisateurs reprennent alors définitivement la parole, se défendant de partager mes constats, et sous-entendant ainsi l'inintérêt de mes propos

L'animateur rappelle alors que l'objet de cette rencontre était l'avenir de la Palestine et sa future reconstruction alors que nous n'avons parlé que de constats du passé. Je tente alors d'argumenter l'impasse de la solution à deux États et les points tenus dans le tract *Longues Marches* mais il est alors déclaré que le temps imparti à la rencontre est écoulé.

Toutefois, l'animateur de la rencontre m'invite, après la lecture de la poésie, à discuter autour d'un verre.

Je reviens alors échanger avec lui, le libraire et la co-organisatrice. Ce moment me permet de développer **l'imposture de la solution à deux États**, subordonnant l'autorité potentielle d'un État palestinien et morcelant son territoire.

Je leur présente la revue *Longues Marches*, le principe du Cercle, son caractère tri-générationnel et notre tract *Palestiniens-Israéliens, un seul pays avec un seul État*.

L'animateur concède qu'il ne partage pas le point de vue de la revue *Esprit* et que ce n'est pas du domaine de cette revue de traiter cette situation.

Il prend alors le tract et mon contact mais je ne crois pas qu'il puisse être d'une quelconque ressource dans la mise en œuvre des grandes orientations formulées dans le tract.

Cependant, la co-organisatrice, restée tout du long silencieuse, vient vers moi avec une feuille et un stylo pour me demander le nom de la revue et le détail de ses articles sur le sionisme.

Je lui indique tout cela, lui donne le tract que j'avais gardé en main durant la rencontre et lui raconte l'historique de ces points et des camarades qui les ont défendus depuis 2012.

## BILAN

### Mon intervention

- Le bilan de cette intervention est d'abord pour moi celui d'un « **devenir militant** » : pour la première fois, je suis intervenu non simplement pour émettre une critique mais pour défendre une orientation politique. J'ai pris l'initiative de défendre un sujet que je ne connaissais pas bien et pour lequel me manquait cruellement l'expérience des militants *Longues Marches*.
- Mais, pour la préparation de cette intervention, il m'a fallu consacrer beaucoup de temps à la lecture des articles des revues *Longues Marches* et *Esprit*, et, dans ce cadre, les articles sur *le sionisme en question* ont constitué une ressource inouïe pour me permettre d'aborder les contradictions de la situation israélo-palestinienne.
- Dans mon intervention orale, j'ai le sentiment de n'avoir pas été assez clair, concis et incisif - je n'avais pas pris assez le temps de comprendre l'organisation de la rencontre pour pouvoir intervenir de façon plus sereine aux moments les plus opportuns.

### Perspectives

En ce qui concerne les perspectives de cette intervention, j'ai prévu de revenir discuter avec le libraire pour envisager une présentation dans sa librairie d'un « dossier » sur la situation israélo-palestinienne, dossier élaboré par le Cercle et la Revue *Longues Marches*. Ce « dossier » serait conçu comme un « outil de travail » pouvant participer à la formation de **Cercles** « *Palestine-Israël, un seul pays* », étudiant l'histoire israélo-palestinienne et la tenue des affirmations avancées dans le tract, dans le but d'intervenir dans des rassemblements, manifestations et rencontres pour la Palestine.

Je crois que la formation d'un tel Cercle « *Palestine-Israël, un seul pays* » peut intéresser nombre de personnes au-delà de ceux qui s'intéressent à reconstituer une orientation communiste de type nouveau – perspective qui peut légitimement effrayer par son immensité.

En avril dernier, dans un reportage sur la situation au Liban suite aux cent frappes ayant touché le pays en seulement dix minutes, un journaliste déclarait au milieu des décombres : « *le monde continue de regarder sans agir* » et s'interrogeait sur ce qu'il restait de l'humanité.

Si nous défendons bien qu'il y a une Humanité et que ses capacités nous constituent comme militants communistes, alors nous nous devons d'**incarner ces capacités** tout particulièrement là où elles font, aujourd'hui, cruellement défaut.

Ainsi, pour reprendre notre tract, (re)mettons à l'ordre du jour politique la formation de Cercles « *Palestine-Israël, un seul pays* » !



## [ RENCONTRES ]

## FABIO PICCIOLI : *ENSEIGNER A DE JEUNES URBAINS LE TRAVAIL "AVEC" LA TERRE*

[ Longues marches ] *Peux-tu rapidement présenter ton parcours ?*

Je suis enseignant.

Pour ce faire, je m'appuie sur des connaissances que j'ai acquises relativement tardivement.

Je pensais d'abord m'orienter professionnellement vers la cuisine puis j'ai bifurqué vers les jardins, passant ainsi en quelque sorte d'un Lenôtre (Gaston, cuisinier du XX<sup>e</sup>) à l'autre (André, jardinier du XVII<sup>e</sup>).

J'ai commencé par six années d'enseignement agricole (BEP spécialité *aménagement des paysages*) puis j'ai passé cinq années à l'École nationale du paysage de Versailles <sup>1</sup>.

Au sortir de tout cela, en 1995, je n'étais guère tenté par la perspective d'une agence privée (orientation que j'avais expérimentée pendant mes stages) et j'ai saisi l'occasion d'un poste disponible pour m'engager dans la voie de l'enseignement.

Il faut dire que pour moi, *paysagiste* désigne moins un travail spécialisé qu'un **mode de pensée**, qu'une manière de filtrer toute chose selon un point de vue paysager. Autrement dit, c'est pour moi **une posture** plutôt qu'un métier.

*Quelle expérience directe as-tu du travail avec les sols ?*

J'ai beaucoup jardiné, apprenant ainsi à modifier **le milieu vivant avec lequel je travaillais**, à l'adapter à la fois socialement et écologiquement, c'est-à-dire à l'environnement humain et naturel.

Par exemple, si on trace une allée, aussi petite soit-elle, dans un jardin, on devra décider si elle est prévue pour une personne ou pour plusieurs, si elle sera en terre ou en pierre (ce qui dépendra aussi de qui doit y passer), etc.

**Le point de vue du paysage** constitue pour moi un regard global et critique sur le fonctionnement de la société.

Par exemple, je critique la consommation d'une célèbre pâte à tartiner parce que ce produit utilise d'un côté de l'huile de palme qui va détruire en Indonésie le milieu naturel des Orang-outans et d'un autre des noisettes cueillies en Turquie dans des conditions inacceptables, mais aussi parce que cette pâte est industriellement produite dans des usines italiennes qui imposent la religion catholique à leurs ouvriers, et finalement parce que ce produit plein de sucre est nuisible à la santé.

Mais je critique cette consommation en l'associant toujours à **des propositions alternatives** en matière de nourriture et de choix alimentaires *a priori* plus respectueuses du vivant.

*Ce faisant, tu orientes ton action sociale sous l'angle de la consommation : influencer sur ce qui est produit en agissant sur la demande. Mais te soucies-tu également de **la production**, ce à quoi ton enseignement paraît conduire puisqu'il s'y agit de former des gens à produire cette nourriture ?*

Ma conception du citoyen accorde une importance particulière aux **initiatives consommatrices**, car ce sont elles qui me semblent les plus directement et massivement activables – **il est beaucoup plus difficile d'agir sur et par la production**, ne serait-ce que parce que le petit producteur de produits de qualité va se retrouver en concurrence dominée avec de grands producteurs sur lesquels il ne peut agir.

---

<sup>1</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole\\_nationale\\_sup%C3%A9rieure\\_de\\_paysage\\_de\\_Versailles](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_nationale_sup%C3%A9rieure_de_paysage_de_Versailles)

*Peux-tu nous détailler ton enseignement ?*

Depuis 25 ans, j'enseigne l'aménagement paysager c'est-à-dire la culture de l'art des jardins (aussi bien en Occident, en Orient, en Asie qu'en Amériques).

Depuis 4 ans, j'enseigne également la Gestion des Milieux Naturels et de la Faune (GMNF) en Bac Pro agricole et la Gestion et Protection de la Nature (GPN). Il s'agit de former à des pratiques agricoles et jardinières respectueuses de la flore et de la faune, pratiques qui concernent par exemple la pose de pièges à lapins, le rapport aux amphibiens, la plantation de haies en milieu agricole, etc.

*Pour toi qu'est-ce exactement qu'un « paysage » ?*

Pour moi, **un paysage, c'est une scénographie**. Une forêt, par exemple, n'est que tout à fait exceptionnellement une simple donnée naturelle. Elle est scénarisée en vue de l'accueil d'un public et d'une activité.

L'école de peinture de Barbizon<sup>2</sup> a ainsi contribué à constituer le paysage en objet social au point que désormais, tout pour ainsi dire est paysage.

Le paysage travaille l'**objet vivant** (quand l'architecture travaille l'inerte) et elle le fait dans son rapport au vide (qui peut être par exemple celui de la rue) : l'arbre vivant en bordure de rue va ainsi venir occuper son vide central, l'ombrer, le peupler et, au total, le qualifier. Et cette qualité qu'il lui apporte est évolutive, étant elle-même marquée par le fait que toute matière vivante travaille avec l'accident.

*Comment cette conception nourrit-elle ton enseignement ?*

Mon enseignement prend racine dans l'**histoire des jardins**, laquelle est intrinsèquement liée à l'histoire des pratiques agricoles. Et il y a ici des rapports entre les pratiques extrêmes : par exemple entre les pratiques des arboriculteurs industriels concernant la taille des arbres et les pratiques des jardiniers dans la taille des roses. Ainsi jardinage et agriculture sont corrélés.

Mais bien sûr, entre les deux, le jeu de l'esthétique et donc du regard n'est pas le même. Par exemple, me concernant, j'ai du mal à abandonner le geste du labour dont je connais les méfaits pour la terre agricole mais dont je perçois les vertus pour l'admirateur que je suis des paysages toscans, inimaginables sans l'usage intensif et régulateur du labour. Un paysage ainsi labouré et uniformisé est proprement **sublime, avec ce que ce mot implique d'excès, de terrible et de traumatisant** : face à une telle Nature, passée au tsunami d'un labour harassant, je suis divisé entre l'admiration esthétique du paysagiste et la déploration de qui travaille avec (et non pas contre) un milieu vivant.

*Tu enseignes dans un lycée professionnel de banlieue parisienne et donc à de jeunes urbains qui en général n'ont pas de culture rurale. Comment opères-tu auprès d'eux ?*

Les jeunes en question arrivent dans mon lycée par défaut : ils ne veulent pas se retrouver dans un bureau et préfèrent vivre « dehors ». L'enjeu, à partir de là, est de les intéresser au travail avec une matière vivante.

Je commence en leur faisant connaître **ce qui est commun** entre les mondes urbains et ruraux. Pour cela je pars de l'alimentation et leur montre qu'on peut être actif en matière d'alimentation, en la sélectionnant, instruit par les dimensions environnementales.

Ensuite je les intéresse au **vivant** proprement dit, en particulier à son caractère aléatoire. Cela passe par un travail du regard, qui peut s'exercer également sur le dessin et même l'écriture.

Il s'agit ensuite de les intéresser à la pratique du **travail avec le vivant**. Pour cela, je leur montre des trucs qui apparaissent « magiques » : on plante un grain noir et bientôt du vert en émerge ! L'opérateur est ici l'émerveillement : ainsi, un jeune urbain s'étonnera que tel compost, peu ragoutant et à l'odeur répulsive, pourra en un an muter en tout autre chose. Il se demandera alors devant le compost qu'il rassemble : « *Ah bon, ceci, ça va devenir cela ?* »

Bien sûr le travail avec le vivant est long, il a sa durée propre, incompressible. Mais le travail d'enseignement, qui est lui-même long, se greffe ainsi d'autant plus naturellement sur le long travail avec le vivant.

<sup>2</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole\\_de\\_Barbizon](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_de_Barbizon)

Et tout ceci devient très gratifiant pour le jeune : quand tu as fait pousser « ta » tomate, tu te sens un peu le maître du monde !

*Tu parcours ainsi un cycle complet, partant de l'alimentation pour aller au vivant, puis au travail avec lui en sorte de revenir finalement à l'alimentation.*

Oui, et cela marche bien avec **des jeunes qui ont précisément envie de sortir**, de profiter de la liberté que leur procure le terrain extérieur.

Le résultat est qu'ils vont tous au bout de leurs études, que ce soit en BEP(A), en Bac Pro agricole ou en BTS(A), ce qui est rare et très gratifiant pour l'enseignant !

*En un sens, tu sèmes toujours des graines, aussi bien dans le sol que dans leur tête et tu joues du temps pour que le miracle du vivant se produise ! Mais cette permanence de la logique du vivant ne rencontre-telle pas une évolution, propre cette fois à la logique de l'Histoire ? Comment ton enseignement est-il concerné par cette opposition ?*

Il est vrai que ces matières du vivant ont beaucoup changé depuis que je les ai apprises à la fin des années 1980. Il y a eu depuis la vague écologiste, et l'agriculture s'est concomitamment ouverte à l'exigence paysagiste.

Par exemple, un terrain agricole de 10 hectares, s'il est d'un seul tenant, va perdre du sol sous l'effet de la pluie et du vent. D'où la pratique d'agroforesterie consistant à planter des haies. Mais cette pratique intrique alors des **considérations agricoles et paysagères** : elle est de nature à la fois fonctionnelle et esthétique car elle travaille la vue et l'horizon.

Tout de même pour la rotation des cultures : les plans d'assolement entraînent des conséquences esthétiques car un champ de maïs va monter à 3 mètres et entraver la vue quand un champ de navets restera au ras du sol et ne bouchera pas l'horizon.

Ainsi il y a **un rapport entre l'unité de production et l'unité esthétique**.

*Ta manière d'enseigner comment marcher sur deux jambes (l'agriculture et le paysage) ne reconstitue-t-elle pas la figure sociale et subjective du paysan, contre celle du simple agriculteur, voire de l'exploitant agricole ?*

On peut en effet le voir ainsi.

Et ce qui m'intéresse dans ce processus, qui se dispose sous le signe général du travail avec le vivant, c'est justement d'intriquer le travail avec les animaux et végétaux et le travail avec les humains que je forme.

Comme l'image proposée de la graine semée dans une tête ou dans un sol, l'analogie entre ces **deux modalités de travail avec le vivant** m'importe beaucoup.





## [ PAYSANS ]

L'enquête auprès de Jean fait suite à deux enquêtes auprès de paysans publiées dans les numéros 4 et 5 de la Revue.

Elle a eu lieu sous forme téléphonique le 23 avril 2026, suivie d'une visite à la ferme le 17 juin 2026 dans la région de la Soule au Pays basque.

Remerciements à Jean et Carle, son associé, pour nous avoir ouvert les portes de leurs connaissances et de leurs convictions, ainsi qu'à Marie, leur salariée.

## ENQUETE AUPRES DE JEAN, PAYSAN ET MILITANT AU PAYS BASQUE

### LE PARCOURS DE JEAN

Jean, né en 1994, a été étudiant à Agro-Paris-Tech. Il en est parti au bout de dix-huit mois parce qu'il n'y avait pas assez de cours d'agriculture (seulement quelques heures en un an et demi !) – la quasi-totalité de l'enseignement portait sur le management, les sciences économiques, la gestion administrative, etc. en vue de former de futurs « gestionnaires » pour ministères ou grandes entreprises <sup>1</sup>.

Il a donc choisi en 2018 de passer un Brevet professionnel agricole (BPREA). Ensuite il a travaillé en pépinière comme salarié agricole pendant deux ans puis « en couveuse » c'est-à-dire en stage de formation. C'est alors qu'il y a rencontré son futur associé Carle.

Carle est un jeune ingénieur du bâtiment qui s'est reconverti.

Tous les deux ont choisi cette nouvelle orientation pour **se rapprocher de la terre**, forts de la conviction qu'il faut que les jeunes entrent dans l'agriculture, faute de quoi elle ne pourra plus nourrir la population <sup>2</sup>.

**Le choix du Pays basque** est à la fois pour des raisons en partie familiale, pour la qualité de vie en milieu rural et pour la tradition populaire « de gauche » du pays <sup>3</sup>.

Ils s'y sont installés en 2022, dans la province de la Soule, la plus à l'Est du Pays basque, près du Béarn, au pied des Pyrénées. La ferme est dans la vallée mais on voit au loin des pics de 2 000 et 2 500 m. Reculé, le territoire comporte surtout de petits et moyens acteurs agricoles pour une population de 15 000 habitants.

Les habitants se montrent très accueillants avec les jeunes qui viennent pour s'installer et apporter quelque chose au pays, même s'ils n'en sont pas originaires. La contribution effective au développement du pays prime l'origine identitaire.

Ils apprennent le Basque et les enfants de Carle sont scolarisés dans une *Iskatola* <sup>4</sup> où tout l'enseignement est fait en Basque.

---

<sup>1</sup> Ceci dit, cet enseignement gestionnaire lui sert aujourd'hui à planifier les activités : le logiciel Excel s'avère indispensable pour ce faire.

<sup>2</sup> Il n'y a plus que 400 000 exploitants agricoles en France. Leur nombre est en diminution rapide. Faute d'un nombre suffisant de nouveaux paysans entrant dans l'agriculture, la production alimentaire ne peut être maintenue qu'avec de très grandes exploitations, intensives en capital, exploitant une main d'œuvre agricole fournie par des prestataires et consommant à haute dose des intrants dégradant l'environnement.

<sup>3</sup> Jean se situe « très à gauche » de l'éventail politique. Il est militant de la Confédération paysanne.

<sup>4</sup> École privée associative

## LE CHOIX DU SECTEUR DU MARAICHAGE

Leur projet a été mûrement réfléchi pour rendre compatible leurs convictions et la soutenabilité durable du projet. Ils ont fait le choix de s'orienter vers le secteur du maraîchage.

Il y a trois types d'acteurs dans cette branche :

- le **fournisseur** de semences,
- le **pépiniériste** qui élève des plants à partir des semences qu'il se procure,
- le **maraîcher** qui achète les plants au pépiniériste et les cultive pour fournir en légumes le marché final (grande distribution, restaurants, cantines scolaires, marchés locaux...).

Le domaine des semences est, comme on le verra plus loin, sous le contrôle coercitif des grands industriels de la semence.

Restent les activités de pépiniériste et de maraîcher.

Ce sont des métiers différents. C'est pourquoi rares sont les entreprises qui intègrent les deux. Les maraîchers ne s'embêtent pas à élever des plants tandis que les pépiniéristes n'ont pas vocation à porter leurs plans jusqu'aux marchés de légumes. Les serres ne sont pas les mêmes.

Ils ont toutefois en commun un investissement initial limité pour les jeunes qui désirent s'installer dans l'agriculture (surface foncière réduite, capital machines restreint)<sup>5</sup>.

L'investissement dans l'infrastructure du pépiniériste bio (serres) est toutefois supérieur : 250 000 € contre 25 000 € pour le maraîchage. Le travail d'élevage des plants est aussi plus technique. Il demande en particulier un soin quotidien vigilant des plants (comme pour l'élevage, à la différence de la production de céréales). Il est aussi un peu plus rémunérateur.

En considérant l'ensemble de ces paramètres, Carle et Jean ont décidé de cibler l'activité de pépiniériste.



*La partie potager.  
Au fond, les Pyrénées.*

---

<sup>5</sup> Se souvenir qu'Étienne, maraîcher en Ile-de-France, nous disait que le maraîchage était quasiment la seule activité agricole accessible à un néo-paysan. Cf. *Revue Longues Marches*, n°5, pp. 31-43  
<https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/5-F-Etienne.pdf>

## L'INSTALLATION COMME PEPINIERISTES

Ils se sont associés dans le cadre d'un GAEC (Groupement agricole d'exploitation en commun <sup>6</sup>) qui produit des plants bio pour les particuliers et les professionnels.

Ils partent de la graine pour produire des pousses en semis qu'ils repotent ensuite. Le GAEC élève environ 350 espèces et variétés différentes. 90% des plants produits sont des légumes pour le maraîchage. À cela s'ajoutent des fleurs annuelles de jardins et des plantes aromatiques.

Ils élèvent les plants sur **un hectare**, avec une petite partie jardin potager <sup>7</sup> et plantes aromatiques. Leur serre est de 1 400 m<sup>2</sup>. Ils l'ont dessinée à partir de structures prédéfinies. Ils ont deux « chapelles » : l'une pour les pros où ils travaillent sur des tables, l'une pour les particuliers où ils travaillent au sol.



La « chapelle » des particuliers

La serre pour les pros est chauffée. Le système, pensé et installé par eux, est ingénieux. L'eau de pluie est récoltée, elle est chauffée en coulant dans des serpentins placés dans la partie la plus ensoleillée de la serre puis stockée sous les tables dans de grandes poches à eau. L'hiver, l'eau d'arrosage est plus chaude que l'atmosphère.

## UNE ACTIVITE FORTEMENT SAISONNIERE

L'activité démarre avec les commandes des maraîchers dès l'automne pour avoir leurs plants sur toute l'année suivante, en particulier au printemps au plus fort de la saison de plantation.

Les semences sont achetées en fonction de ces commandes. Carle et Jean les achètent auprès de nombreux semenciers, cependant classés en deux catégories :

- Le premier regroupe des **variétés couvertes par un droit de propriété intellectuelle** (un Certificat d'Obtention Végétale, le COV, cf. plus loin). Il interdit la reproduction d'une variété sans l'obtention de l'accord du semencier avec paiement d'une redevance. Pour ces semences l'achat se fait directement auprès des « obtenteurs » de ces variétés.

<sup>6</sup> <https://gaec-ancia.fr/>

<sup>7</sup> La culture de légumes est limitée à la recherche ou en réponse à des demandes occasionnelles (par exemple la demande en produits bio locaux d'un hôpital de la région pour satisfaire une contrainte réglementaire).

- Le second regroupe des **variétés « libres de droits »** (aussi appelées *populations, anciennes, paysannes, ...*) Il faut les acheter mais il est possible de cultiver les plants et de reproduire librement les semences qui en sont issues, sans payer le sélectionneur de la variété ni même l'en avertir : soit qu'il n'a pas souhaité la protéger par un COV, soit parce que celui-ci est arrivé à expiration (après 25 à 30 ans selon les espèces). Ces variétés sont destinées aux amateurs.

Le choix des semences dépend des types de variétés demandées par les clients professionnels et les particuliers, de leur qualité, de leur adaptation au contexte et climat local... et évidemment du prix. Il leur arrive aussi d'orienter les maraîchers vers certains plants ou de leur proposer de substituer un plant à un autre pour des raisons de qualité gustative, de pousse ou d'économie.

Nous avons pu assister au choix des semences pour l'automne.

Carle et Jean établissent ensuite une programmation précise de la production des plants commandés. Dans le cas des maraîchers, **le marché précède la production**. À l'inverse, pour les particuliers, le marché suit la production : leurs achats se font à partir des plants exposés dans la serre. La planification n'a pas à être aussi précise mais elle doit anticiper des modes.



*Du semis au plant de salade*

À partir du 15 juin, commence le creux de l'été en termes de production. **Pendant l'été**, seule continue la production à cadences rapides de plants de salades à partir de mottes de terreau<sup>8</sup>.

**En septembre**, commence un nouveau cycle pour les plantes d'automne et d'hiver. Les commandes des maraîchers s'effectuent en juin, Carle et Jean achètent des semences pour compléter leur stock. La mise en production démarre en septembre. Le cycle se termine fin novembre-début décembre. Janvier est un mois tranquille.

L'activité est ainsi marquée par une succession de coups de bourre et de temps plus calmes, le tout réglé par une planification très précise des commandes et de la production. La ferme est ouverte cinquante semaines par an (sauf le temps de Noël et du Nouvel An).

---

<sup>8</sup> En été il faut quinze jours pour qu'une graine de salade devienne un plant contre trois mois pour le piment

## ASPECTS ECONOMIQUES

Carle et Jean sont propriétaires du terrain et de l'ensemble de l'installation.

- Ils ont financé l'**investissement initial** de 250 000 € avec deux apports personnels (de 45 000 € chacun), des subventions publiques à l'installation (environ 100 000 €) et le reste en prêt bancaire.
- **Chiffre d'affaires et marchés.**
  - Le GAEC a un chiffre d'affaires annuel de 100 000 € divisé en deux parts égales entre les maraîchers professionnels et les particuliers.
  - Motivés par le désir d'avoir des plants bio de qualité, les particuliers ont été attirés par une campagne initiale de communication puis par le bouche-à-oreille avec une distance moyenne de trente minutes en voiture.
  - Une douzaine de gros maraîchers répartis dans un rayon de 30 à 40 kms autour de la ferme absorbent les 4/5<sup>èmes</sup> du marché professionnel.
- **Rentabilité.** L'activité est viable financièrement. Ils sont à leur quatrième année, la dernière du système d'accompagnement. Après cela ils seront totalement indépendants.
- **Travail.** L'association à deux permet de s'organiser pour se répartir le travail et se ménager des temps de vacances ainsi qu'un jour de repos par semaine. Le rythme de travail est élevé (70 h/semaine) pendant les périodes de pic (d'avril à juin) contre 40 h en moyenne le reste de l'année. Les associés ont embauché Marie comme salariée à quasi-temps plein. La ferme tourne ainsi avec trois équivalents temps plein. Des saisonniers complètent au moment des pics.
- **Rémunération.** Carle et Jean estiment se rémunérer à 8 € de l'heure net (en incluant les subventions<sup>9</sup>) tandis que les maraîchers ne dépassent pas 5 € de l'heure. Ils parviennent à se dégager un SMIC mensuel<sup>10</sup>.

## N'ACCUMULEZ PAS, N'ACCUMULEZ PAS ! TELLE EST LA LOI ET LES PROPHETES !

L'objectif de Carle et Jean est de **rester « petits »**.

Ils n'ont pas investi dans un capital avec l'intention de le faire fructifier et de l'accumuler. Or dans un environnement capitaliste, lorsqu'on entreprend avec succès, **c'est tout un art de rester petit**. Il faut vraiment être animé d'une volonté politique.

La pépinière pourrait s'agrandir compte-tenu de la demande (elle pourrait tripler), mais leur choix est de rester petit, selon le principe de la Confédération paysanne : « *dix petites fermes valent mieux qu'une grosse* », et ce à la fois pour l'environnement et pour la qualité de vie de ceux qui y travaillent. Leur ferme fait émerger un potentiel sur le territoire qu'ils souhaitent rendre effectif en favorisant l'implantation d'autres agriculteurs – ils ont d'ailleurs une stagiaire qui vise à réaliser prochainement sa propre installation.

Ils sont partie prenante de la construction d'**un écosystème territorial** (maraîchers, particuliers, petits semenciers bio locaux, autres petits pépiniéristes) qui assure sa propre reproduction dans cette région de la Soule. Il n'y a pas de rapport de concurrence entre eux mais plutôt de coopération.

Le ciment coopératif de l'écosystème les protège des prédateurs qui ne voient en eux qu'une concurrence sans réel danger, limitée au bio et aux variétés spécifiques.

<sup>9</sup> Subvention de l'État sous forme de crédit d'impôt limité à 4 500 € pour les agriculteurs bio.

<sup>10</sup> Soit 1 500 € net. Pour obtenir ce revenu à raison de 8 €/h, leur volume mensuel de travail (187 h) est sensiblement plus élevé que celui d'un salarié au SMIC (150 h) payé 10 €/h. C'est sans compter la vertu incalculable d'un travail effectué dans la passion, le sens du collectif et l'indépendance.

- **Les gros semenciers** bataillent surtout auprès des Parlements pour imposer la loi d'airain de la propriété intellectuelle, de sorte que les pépiniéristes soient obligés de leur racheter des semences tous les ans. C'est ce qui leur importe.
- **Les grands pépiniéristes** (Hortival, Briant, ...) et leurs revendeurs (Jardiland, Gamm Vert, ...) servent les particuliers avec des plants qui peinent souvent à s'adapter aux conditions extérieures locales, pour des tarifs proches. Mais ils sont aussi capables de servir les maraîchers avec une offre de qualité, et fournissent une part importante des maraîchers du coin.
- **Le GAEC** s'en différencie par des variétés particulières, une qualité éprouvée des plants, l'image d'un attachement territorial et des relations interpersonnelles. Les clients ne viennent pas au magasin mais à la ferme. Les demandes ne manquent pas.



## LES SEMENCES SOUS L'EMPRISE DES BREVETS

La fourniture de semences est entre les mains d'un oligopole. Quatre entreprises semencières s'accaparent aujourd'hui plus de la moitié de la production mondiale : Bayer, Syngenta, Corteva et BASF.

En brevetant les semences, les grands groupes s'arrogent le contrôle de la chaîne alimentaire.

Les semences déterminent en amont de la chaîne :

- la gamme de variétés disponibles
- les modes d'utilisation de la plante et donc les marchés adressés<sup>11</sup>
- la qualité des plants et des légumes produits,
- le rendement, la productivité, le coût de la main d'œuvre et les intrants nécessaires à leur production
- et in fine... le prix des légumes.

**Le droit de propriété intellectuelle** (brevet aux Etats-Unis, COV [Certificats d'Obtention Végétale] en Europe) est le moyen d'interdire aux agriculteurs la production de semences (dites de ferme ou paysannes) issues d'une partie de leur récolte et qu'ils utiliseraient à la période suivante, sauf exceptions limitées<sup>12</sup>.

Il y a une double justification au COV : économique et sécuritaire.

<sup>11</sup> Initialement la graine de colza était cultivée pour produire un lubrifiant pour les machines. La sélection de nouvelles variétés a permis de servir les marchés d'alimentation du bétail et d'huile alimentaire pour la consommation humaine.

<sup>12</sup> Expérimentation pour la recherche, besoins des jardiniers amateurs pour leur propre consommation, semences de ferme si limitées à la production de légumes par le maraîcher (et donc non commercialisées) par lui.

- Il permet au semencier de rémunérer les investissements faits pour développer une nouvelle variété en protégeant ses revenus pendant 25 ou 30 ans.
- Il est censé éviter les tromperies et dangers potentiels d'une utilisation non contrôlée des semences de ferme.



Repiquage de choux

C'est en fait un droit de propriété qui a pour objet d'assurer une rente de monopole au semencier pendant vingt ou trente ans.

Les paysans sont condamnés à racheter chaque année des semences aux géants de la semence qui, par la même occasion, leur vendent un package global : semences, engrais, pesticides et tracteur (avec cette ironie que les pesticides sont les médicaments pour les maladies que leurs semences et engrais peuvent introduire).

Il réduit en outre la biodiversité car s'il favorise la création de variétés par l'industrie semencière, il ferme la porte aux variétés locales et aux variétés anciennes qui ne figurent pas dans les catalogues officiels où les pépiniéristes sont sommés d'acheter leurs semences. Aux USA (et bientôt dans l'UE ?) **une police génétique** vient contrôler les serres pour s'assurer que les plants utilisés correspondent aux normes techniques et que les taxes liées aux brevets sont bien réglées aux grands groupes !

Outre les exceptions légales, il y a de fait quelques petits accommodements marginaux avec la réglementation sur lesquels les censeurs étatiques et capitalistes ferment les yeux. Cela permet au système de se reproduire en donnant un peu de mou à de petits acteurs fermement tenus en laisse par le droit de propriété.

•

Abordons maintenant un terrain plus subjectif et plus politique, qui est aussi celui de notre interprétation.

## JEAN : LES SENS MULTIFORMES D'UN ENGAGEMENT

Comme nous l'avons déjà dit, Jean est un *paysan militant*.

Au travers de nos échanges, nous avons cru discerner **trois étagements subjectifs** de son engagement comme paysan militant :

- un combat existentiel,
- le sens d'une construction collective,
- une appétence internationaliste.

## Un combat existentiel

Il s'amorce avec sa décision de rompre la voie qui lui était promise pour s'établir (comme on disait dans les années 70) comme néo-paysan dans une région éloignée.

Ce n'est pas pour y trouver un salut personnel ou par pure négativité mais parce qu'il voit dans le travail de la terre, c'est-à-dire le fait de **s'assumer comme paysan par le travail**, le moyen d'acquérir une légitimité à parler politique sur le monde paysan et sur son utilité sociale (nourrir la population).

Cela lui vient de ce qu'il s'est confronté - dans sa fréquentation antérieure du « monde activiste », que ce soit celui des mouvements alternatifs dits radicaux ou celui d'organisations enfoncées dans l'institutionnel (les ONG) - à un défaut de vérité. Suspendus dans le vide de la rébellion ou de la compromission institutionnelle, cela les rendait prisonniers du monde qu'ils croyaient combattre, phagocytés par lui.

Parler du monde paysan implique d'en être en y occupant une position particulière, d'intériorité projetée en quelque sorte. De là vient la capacité d'affronter avec pertinence et offensive les ennemis.

## Le sens d'une construction collective

Son installation comme néo-paysan ne correspond pas à une volonté de réalisation personnelle. La volonté politique de « rester petit » a fermé la voie de l'accumulation pour se projeter dans une construction collective sur un territoire.

Il s'agit de tisser autour du **triptyque semences/plants/plantes** un ensemble de relations entre semenciers locaux, pépiniéristes bio, maraîchers et particuliers créant un espace socio-économique soustrait à l'emprise des acteurs dominants fondée sur le droit tyrannique de propriété. C'est ce qu'on peut lire dans notre description du travail effectué par Carle et Jean.

Il s'agit de montrer en pratique qu'un autre monde viable est possible. Avant de le penser à une échelle internationale, il importe de le construire dans le cadre d'un territoire<sup>13</sup>.

## Une appétence internationaliste

Bien qu'il s'enracine à petite échelle dans le travail d'une terre située aux confins du Pays basque, Jean est un internationaliste impénitent.

Il a parcouru le monde et en est le militant familier. De même qu'il s'est inscrit dans la légitimité micro du travail paysan pour pouvoir en parler, de même la dimension internationale lui apparaît comme l'échelle intrinsèquement nécessaire à son combat. C'est en alliant les deux qu'il trouve sa singularité.

Jean, qui est membre de la Confédération paysanne, est un militant de la **Via Campesina**. Créée en 1993 pour lutter contre la pénétration des politiques néolibérales dans les campagnes, la Via Campesina est une Fédération d'organisations paysannes nationales (182 organisations locales et nationales dans 92 pays d'Afrique, d'Asie, d'Europe et des Amériques) et représente 200 millions de petits producteurs alimentaires dans le monde. Son bureau est tournant (tous les cinq ou six ans). Actuellement le Bureau est assuré par la Confédération paysanne. Jean en est membre et se rend à Bruxelles trois fois par an.

La Via Campesina a développé le thème de la **souveraineté alimentaire** entendu comme la capacité donnée aux peuples de définir eux-mêmes des politiques agricoles permettant de nourrir leur population. La souveraineté alimentaire n'est pas l'auto-suffisance et la fin du commerce alimentaire international. Certaines terres, comme le Sahel, ne pourront pas y parvenir. La souveraineté alimentaire est la

<sup>13</sup> Dans notre langage, celui d'une politique communiste pour notre temps dont il faut inventer le contenu effectif, l'expérience de Carle et Jean touche aussi bien à la transformation des rapports de travail (*Travailler*) qu'à celle des manières sociales d'habiter un pays (*Habiter*) et celle d'instaurer de nouveaux rapports entre les peuples ainsi qu'entre les peuples et la terre (*Peupler*). Il y a aussi dans la projection territoriale de leur expérience des intrications fortes entre *Travailler/Habiter/Peupler*.

possibilité de décider sur l'ensemble de la chaîne alimentaire : quelles semences je plante ? comment je les cultive ? comment je les distribue ?

Le combat à mener selon Jean est donc contre l'impérialisme des grands groupes tenus eux-mêmes par la finance internationale. Le capitalisme aujourd'hui s'accapare les semences, les terres <sup>14</sup> et bien sûr la distribution des produits <sup>15</sup>. Il ne s'agit pas de se contenter de critiquer l'orientation capitaliste dans l'agriculture mais de **proposer une alternative** et de **la mettre en œuvre**.

Elle appuie pour cela les luttes menées par les organisations nationales et mènent des campagnes internationales destinées à influencer les organisations internationales <sup>16</sup>. Elle a ainsi obtenu en 2018 que l'ONU vote solennellement une **déclaration universelle des droits du paysan**. Cette déclaration a pu ensuite servir lors des procès intentés en France contre l'installation de méga-bassines.

### La campagne de Via Campesina sur les semences paysannes

Dans ce cadre, Via Campesina mène une campagne mondiale sur les semences paysannes qui ne doivent pas être appropriables, leur multiplication, leur diversification et leur conservation étant mises au service de l'humanité par **les peuples paysans**.



Tout en promouvant des pratiques locales de partage des semences, la campagne contre leur privatisation a amené Via Campesina à tenter d'influencer la réglementation internationale.

Lors de notre visite à la ferme, Jean reçut à ce sujet une mauvaise nouvelle téléphonique de Bruxelles : le Parlement européen venait de voter un règlement européen libérant de toute réglementation les OGM produits par les nouvelles techniques génétiques <sup>17</sup>.

<sup>14</sup> Sur l'accaparement des terres et les phénomènes de concentration et de diminution du nombre de paysans, voir le n°2 de notre revue : « Anatomie de la question paysanne aujourd'hui ». <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/2-F-Rallet.pdf>

<sup>15</sup> Sur la question du pouvoir des distributeurs, voir les nombreux articles qui en font état. Nul n'est censé ignorer aujourd'hui que ce sont les distributeurs qui fixent les prix et les marges des producteurs.

<sup>16</sup> L'OMC est une de ses cibles majeures.

<sup>17</sup> Alors qu'au début des années 2000, la dissémination des OGM avait fait l'objet d'une réglementation stricte (étiquetage, traçabilité) suite à une importante mobilisation...

Mais selon Jean, « *l'enjeu ne sont pas les nouveaux OGM, c'est d'étendre à cette occasion le principe du brevetage du vivant* ». **Les nouveaux OGM** sont en effet brevetés. Si leur dissémination n'est plus traçable à cause de la déréglementation, toute similitude constatée entre les OGM brevetés et des plantes issues de semences conventionnelles, du fait d'une contamination accidentelle ou d'une antériorité au brevet, pourra être mise au compte d'une contrefaçon de brevet. Les paysans ou les semenciers pourront alors être poursuivis de manière abusive.

Jean : « *C'est déjà ce qui se fait aux Etats-Unis : des contrôleurs viennent dans les champs, font des prélèvements. S'ils se rendent compte que la plante possède les caractéristiques d'une plante qu'ils ont brevetée, alors ils vérifient si le paysan s'est acquitté des droits de les cultiver. Peu importe que les plants aient été ensemencés grâce au vent ou aux insectes.* »

Le règlement vise donc à étendre le champ d'application des brevets sous couvert de la non-traçabilité des nouveaux OGM brevetés.

Via Campesina avait introduit une série d'amendements auprès du Parlement européen, non pour contester la brevetabilité, ce que le rapport de forces actuel ne permet pas d'envisager, mais pour protéger les paysans d'une extension abusive des brevets aux semences conventionnelles. Le Parlement européen en a décidé autrement en suivant le lobby des gros semenciers.

Le combat continue mais il devient difficile de combattre par des campagnes d'influence le rouleau compresseur du mouvement des « enclosures intellectuelles » venu des Etats-Unis. Sur le terrain lobby contre lobby, le plus fort l'emporte. On touche là aux limites d'une dialectique qui n'articulerait que des expériences locales à des campagnes mondiales.

## Les trois dialectiques subjectives de Jean

Jean pense son engagement selon une triple dialectique qu'il énonce lui-même comme l'articulation :

- d'un dedans et d'un dehors,
- du local et du global,
- du travail manuel et du travail intellectuel.

### Dedans et dehors

Jean dit :

« *J'ai longtemps côtoyé des militants qui se situaient **en dehors** du système pour le combattre (Extinction Rébellion, Soulèvements de la Terre...). Nous discutons de ce point d'être **à l'extérieur ou l'intérieur** du système.* »

« *On ne peut pas se contenter d'être en sécession. Pour combattre le système, il faut aussi quelque part en être.* »

« *D'où le choix de m'installer comme paysan ; mais cela n'a un sens que si je l'envisage aussi du dehors, du point de vue de la critique du système, de la nécessité d'en sortir et d'imaginer pour cela de nouvelles voies. Car il faut en passer par là : tracer de nouvelles voies, par exemple un autre statut pour les semences paysannes, pour vraiment combattre le système.* »

### Local et global

Local veut dire **s'implanter localement** et faire la démonstration locale qu'autre chose est possible et que ça marche. Puis porter cette expérience et ses résultats au niveau national et international.

« *Cela légitime la parole devant les politiques. Je peux ainsi leur dire que ce n'est pas moi qui ai besoin d'eux, mais eux qui ont besoin de moi. Et devant une assemblée de députés européens, je sens bien la différence d'écoute entre moi qui vais parler de mon expérience locale et les représentants des ONG – quel que soit le message qu'elles portent. Je ne suis pas dans le discours. Les gens se disent : **ce qui marche ici peut marcher ailleurs.*** »

Le local (avec le choix d'un territoire qui a une très forte culture de l'autonomie) n'est pas un repli ; c'est déjà **un travail en réseau**. Carle et Jean ne visent pas à s'étendre mais aident à ce que leur expérience puisse **se multiplier** en aidant d'autres pépiniéristes à s'implanter.

**La multiplication** est aussi un aspect très concret de leur travail : les graines multiplient les plants, le bouturage est une autre méthode et Marie travaillait cet après-midi à la multiplication du romarin.

Mais « *Il faut aussi intervenir à l'échelle globale parce que le problème est global, parce que la finance est mondiale.* » L'enracinement local n'aurait pas grand sens sans l'intervention au niveau global avec Via Campesina car le combat sur les semences est multi-échelle (**local** à la ferme, **territorial** avec d'autres acteurs dans la région de la Soule, **européen** et **mondial**).

### Travail manuel et travail intellectuel

S'établir comme paysan, **c'est travailler la terre.**

D'autant que dans une petite exploitation, chacun est amené à faire différents types de tâches. Il faut faire attention à ce que la croissance de l'exploitation ne conduise pas à une division du travail qui sépare le travail manuel du travail intellectuel. Il s'agit de penser la taille du GAEC de manière à garder les mains dans la terre.

Mais « *garder les mains dans la terre* » va au-delà du rapport de production interne à une exploitation. Il s'agit aussi de militer pour le renouvellement des générations de paysans et l'aide à l'implantation. Selon Jean, la souveraineté alimentaire n'est pas possible en France avec 0,5 % de paysans. Il aime répéter : « **il va falloir remettre les mains dans la terre** ». Il faut établir un nouveau rapport à la production agricole.

### Conclusion

L'expérience du GAEC est intéressante par bien des côtés. En premier lieu, par l'engagement de ses deux promoteurs qui permet à cette expérience de dépasser nombre d'initiatives locales sympathiques fonctionnant essentiellement comme un terrain de jeux inoffensif concédé par le capitalisme à ses marges contestataires.

Il y a une volonté d'en découdre sur des questions essentielles : imposer une propriété commune contre le droit de propriété privée, contrôler la chaîne alimentaire couvrant un besoin essentiel de l'humanité, développer la biodiversité sacrifiée par le capitalisme, promouvoir auprès des jeunes le travail de la terre, faire du maintien des paysans la condition d'une émancipation de l'humanité, ériger la coopération territoriale en manière d'habiter un pays, trouver les moyens pratiques sinueux du chemin à suivre (dedans et dehors, là et ailleurs...).

Il y a la volonté de ne pas se situer dans le repli local et le retour à une agriculture traditionnelle mais de frayer une voie nouvelle pour **une agriculture moderne émancipée du capitalisme.**

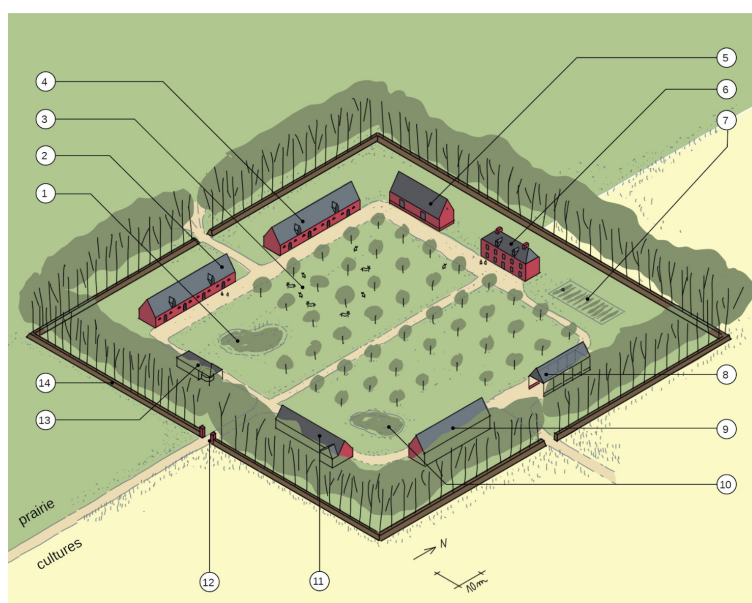




## [ CAMPAGNES ]

## GUILLAUME NICOLAS : *PENSER ARCHITECTURALEMENT LES ANTAGONISMES POLITIQUES EN AGRICULTURE*

La grande enquête que j'ai menée sur la façon dont les agriculteurs transforment leurs corps de ferme touche à sa fin. Après avoir rencontré une quarantaine d'agriculteurs normands et autant d'institutions, l'heure est venue d'en tirer le bilan et de clore ainsi la série d'articles publiés sur ce thème dans *Longues Marches*<sup>1</sup>. Le titre final de cette thèse de doctorat qui sera soutenue le 12 octobre 2026 à l'école d'architecture de Normandie affirme sans détour que ***l'agriculture est un champ de bataille et l'architecture en est le témoin***. Le champ de bataille dont il est question est celui qui partage aujourd'hui l'agriculture entre deux orientations antagoniques : la voie industrialisée et la voie paysanne<sup>2</sup>.



- |  |                                       |
|--|---------------------------------------|
| 1. mare (proche étable et four à pain) | 8. charretterie                       |
| 2. étable                              | 9. écurie                             |
| 3. pré-verger                          | 10. mare (proche écurie et cellier)   |
| 4. seconde étable                      | 11. cellier (fabrique du cidre)       |
| 5. grange                              | 12. barrière de l'entrée principale   |
| 6. maison                              | 13. four à pain                       |
| 7. potager                             | 14. « fossé » cauchois (talus planté) |

**Fig. 1 : clos-masure typifié**

La synthèse des résultats de cette enquête peut se lire à travers différents profils qui associent, chacun, des choix agricoles à des aménagements architecturaux et paysagers. La description écrite des profils est accompagnée à chaque fois d'un dessin offrant une vue d'ensemble qui se réfère à la même situation initiale (fig. 1), volontairement typifiée, d'un clos-masure isolé dans la plaine et de forme carrée<sup>3</sup>. Gardons à l'esprit qu'il s'agit là de vues de l'esprit auxquelles aucune situation réelle ne peut exactement se rattacher. À commencer par le fait que les clos-masures d'origine s'avèrent souvent être des figures beaucoup moins lisibles que ce que la littérature qui y est consacrée laisse imaginer : les cas isolés

<sup>1</sup> *Longues marches*, n°1 : « *Trois raisons communistes d'étudier l'architecture vernaculaire* » ; n°2 : « *L'architecture vernaculaire - le cas des clos-masures* » ; n°3 : « *Penser le nouage de l'habitat et du travail en agriculture* », n°5 : « *Une autre agriculture est possible* » ; n°6 : « *L'avenir des architectures vernaculaires agricoles, au-delà de l'exploitation* ». Pour tous ces articles, voir <https://longues-marches.fr/qui-sommes-nous/guillaume-nicolas/>

<sup>2</sup> Voir l'article dans le n°5 de la revue pour un exposé détaillé des deux voies industrialisées et paysannes.

<sup>3</sup> Voir l'article dans le n°2 de la revue pour un exposé de la configuration architecturale et paysagère des clos-masures.

dans la plaine ne sont pas majoritaires et la forme de la parcelle, les types de construction et leurs matériaux – torchis, briques de Saint-Jean ou industrielles, etc. – ainsi que l'état de conservation des talus plantés sont bien plus hétérogènes qu'une telle vue pourrait le laisser penser.

Quant aux choix agricoles, aucun cas rencontré ne correspond exactement à l'ensemble des caractéristiques décrites, les exploitants étant tous pris dans des situations complexes et contradictoires. Pour autant, ces profils qui prennent l'apparence de types-idéaux offrent une lecture structurante des tendances agricoles et des configurations architecturales rencontrées. L'établissement de ces profils permet dans la deuxième partie de l'article de s'interroger sur les conditions de cohabitation entre les voies industrialisée et paysanne.

## PROFIL N° 1 : SUIVRE LE MOUVEMENT TOUT EN S'AUTOLIMITANT

Le premier profil est le fruit des transformations *subies* par les clos-masures suite aux grandes évolutions de l'agriculture : les lois de modernisation de 1960 et 62, l'instauration des quotas laitiers en 1984, la libéralisation de l'économie mondiale et la réforme de la PAC en 1992, la fin des quotas en 2015, la signature du Mercosur et l'envolée du coût de l'énergie en lien aux conflits géopolitiques en 2026. Les agriculteurs de cette tendance tentent de s'adapter tant bien que mal aux contraintes économiques et réglementaires, tout en cherchant à prolonger la pratique agricole historique du pays de Caux, la polyculture-élevage. Ils sont parfois encore en entreprise individuelle, souvent en GAEC. Ils ont un peu augmenté leur surface agricole utile, en reprenant la ferme d'un oncle parti à la retraite sans descendance, mais tentent de ne pas céder à la fuite en avant et, dans une certaine mesure, autolimitent leur agrandissement. Ce scénario concerne donc plutôt les orientations politiques paysannes et incertaines.

Sur le plan paysager, les hangars modernes sont présents, mais restent peu nombreux, à la mesure de cette croissance maîtrisée. Ils restent à l'intérieur du clos-masure et laissent libre une grande partie de la cour (fig. 2).

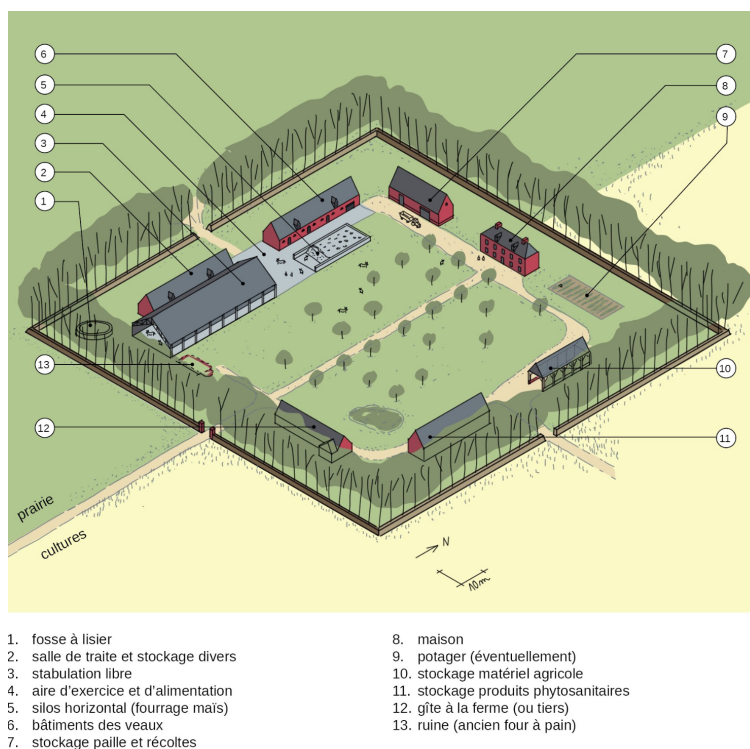


Fig. 2 : Profil n° 1, suivre le mouvement tout en s'autolimitant

La mise aux normes du tournant des années 2000 est lisible, notamment à travers les grandes stabulations, les fosses à lisier et quelques plateformes bétonnées, mais l'intérieur reste pâturé et les quelques arbres qui subsistent du verger historique procurent encore de l'ombrage aux bêtes. D'autres espèces

fruitières viennent compléter les pommiers, devenus surabondants depuis que le cidre n'est plus la boisson quotidienne. Du fait des faibles surfaces bâties, la mare peut servir, au besoin, de réserve incendie. Les bâtiments historiques ont été en partie adaptés pour accueillir notamment les salles de traites. Certaines de leurs ouvertures ont été agrandies pour loger les machines les plus petites. D'autres édifices sont abandonnés et servent de stockage résiduel, surtout s'ils sont disposés loin des autres bâtiments où se déroulent les activités productives. Les agriculteurs les plus attachés au patrimoine tentent de les maintenir avec le peu de moyens qu'ils ont. La tôle remplace alors souvent en couverture la tuile ou l'ardoise qui avaient elles-mêmes, en leur temps, pris la place du chaume.

## PROFIL N° 2 : EMBRASSER LA VOIE INDUSTRIALISÉE

Les agriculteurs du deuxième profil prennent activement les devants face aux difficultés économiques et s'engagent dans une voie résolument productiviste. Ce cas concerne donc une partie des orientations politiques incertaines et industrialisées. Influencés par les aides à l'hectare et les différents conseillers, ces exploitants cherchent activement à augmenter leur surface agricole et leur cheptel et adoptent des statuts d'entreprise de type EARL ou SCEA.

Cet agrandissement agricole s'accompagne inéluctablement d'une croissance du parc de hangars qui progressivement envahissent la cour (fig. 3). Les bâtiments traditionnels ne font pas le poids et sont démolis pour laisser la place aux nouveaux, à moins que l'un d'entre eux soit conservé pour stocker les produits phytosanitaires ou transformé en bureaux. Étant cernée de près par ces constructions standardisées et par les aller-retours incessants des machines, la maison se retranche derrière une haie intérieure qui sépare autant que possible les sphères domestique et professionnelle et ménage un petit jardin d'agrément. L'agriculteur ne prend plus le temps de tenir un potager et s'approvisionne préférentiellement au supermarché voisin.

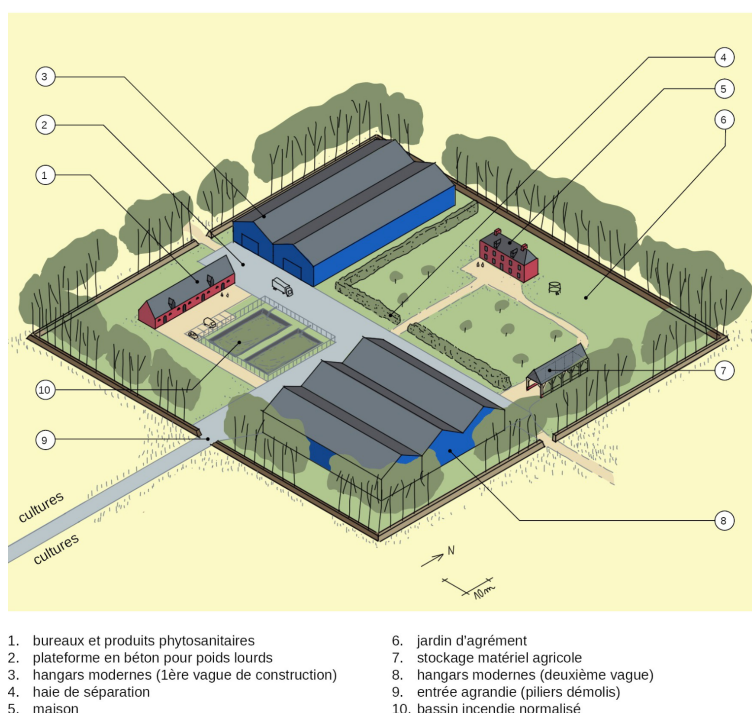
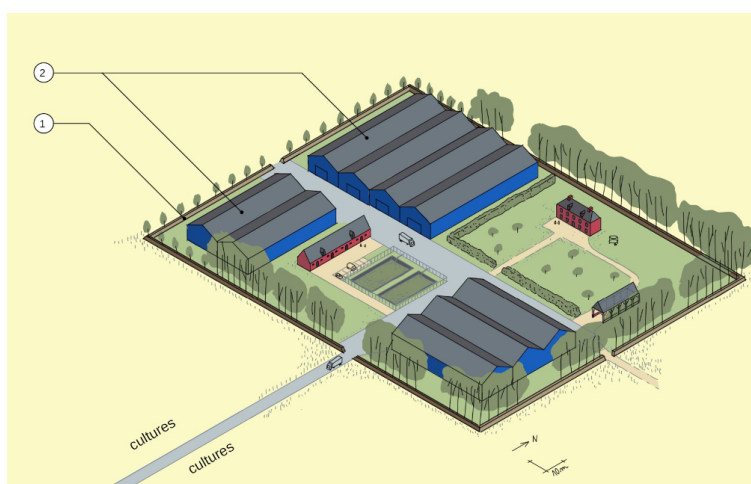


Fig. 3 : Profil n° 2, embrasser la voie industrialisée

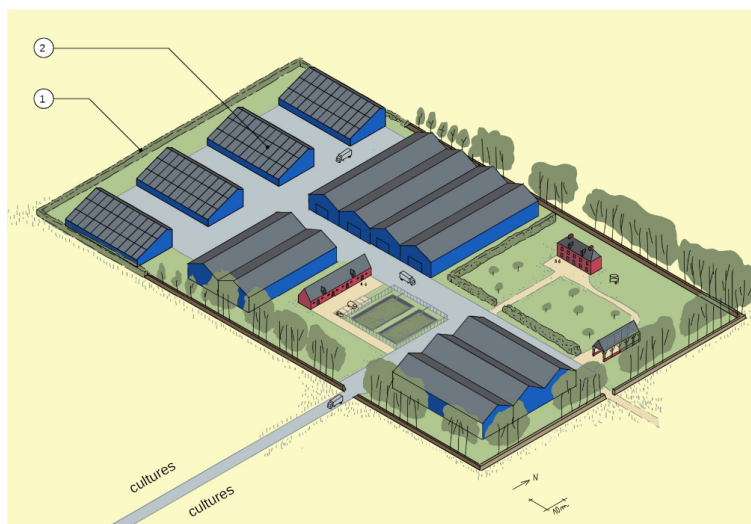
Le peu d'espace libre qui reste dans la cour voit son sol artificialisé par des plateformes en béton armé ce qui facilite les manœuvres des engins et réduit la production de boue en hiver et de poussière en été. Le bassin incendie normalisé et monofonctionnel remplace la mare et assure la conformité aux exigences réglementaires. L'étroitesse de la barrière historique n'est plus adaptée aux largeurs des engins et à leur rayon de braquage. Ses piliers maçonnés sont déposés et le talus est localement rasé pour agrandir le passage. Comme le lait est très mal rémunéré, l'élevage qui persiste encore éventuellement

est dédié à la production de viande. Le cheptel destiné à l'engraissement (taurillons) peut alors passer une grande partie de son temps en bâtiment. Les arbres du talus n'ont plus grand-chose à protéger si bien que, face aux difficultés techniques, les sujets morts ne sont pas remplacés et la gencive cauchoise s'édente progressivement. Dans la plaine, les prairies sont retournées et labourées pour maximiser la production de céréales et de cultures industrielles phares du pays de Caux : lin, pommes de terre et betteraves sucrières.

Inévitablement, à un moment de ce processus de croissance continue, la cour s'avère trop petite pour accueillir la prochaine vague de constructions de hangars. Ceux-ci franchissent tôt ou tard le talus historique. Attaché à son identité normande et à l'*idée-du-clos-masure*<sup>4</sup> qui tient opportunément à distance les curieux, l'agriculteur érige un nouveau talus sur lequel sont plantés des arbres pour dissimuler les constructions depuis la plaine (fig. 4, en haut). Cela satisfait moins l'œil, le temps que les arbustes poussent, que l'esprit : la tradition est sauvée, le logo de l'entreprise peut continuer d'arborer la ceinture végétale et le maire de la commune signe le permis de construire sans remords, voire avec la fierté qu'une exploitation s'épanouisse sur son territoire.



1. création de talus planté pour agrandir le clos-masure
2. hangars modernes (troisième vague de construction)



1. création de haie basse plantée à plat
2. hangars photovoltaïques (quatrième vague de construction)

**Fig. 4 :** Profil n° 2, la croissance continue conduit à la dislocation progressive du clos-masure par abandon du talus, remplacé par une haie basse plantée à plat (en haut : troisième vague de construction ; en bas : quatrième vague)

<sup>4</sup> Telle que je l'ai nommée, l'idée-de-clos-masure consiste à considérer que le talus planté d'arbres est suffisant à définir ce qu'est un clos-masure. En édulant les autres caractéristiques, notamment l'espace de la cour, cette vision du clos-masure ne s'intéresse qu'à sa perception extérieure : des arbres cachant ce qui se passe à l'intérieur.

Mais le rythme des affaires n'est pas celui de la croissance des végétaux, si bien que le talus cauchois précédemment édifié et planté doit être arasé quelques années plus tard pour laisser place à une nième vague de construction de hangars. L'agriculteur n'a plus ni le temps, ni la motivation, de remonter un nouveau talus (fig. 4, en bas), d'autant que les arbres porteraient de l'ombre sur les panneaux photovoltaïques en toiture – le prestataire qui lui a offert les hangars et se rémunère sur l'énergie produite est formel sur ce point. Les constructions et leur bardage bleu sont désormais bien visibles dans la plaine, mais, après tout, le chef d'exploitation est maître chez lui et, maintenant qu'il a réussi, personne ne viendra lui imposer quoi que ce soit. L'ultime étape consiste alors dans la dislocation complète du clos-masure dont il ne reste plus que quelques vestiges épars : ici un linéaire de talus, là un vieux bâti en ruine, plus loin une mare qui, par la force des choses, s'est reconstituée sur un point bas et recueille les eaux de lavage et les fuites d'huiles des engins agricoles.

Cette longue séquence qui part de l'idée-de-clos-masure pour aboutir à sa destruction met au jour qu'il existe deux types de défiguration : celle qui crée une balafre mais laisse perceptible la figure d'origine, et celle qui ne rend celle-ci plus du tout visible et qui, pour un clos-masure, consiste à en désagréger tellement le contour qu'on n'arrive plus à savoir s'il y en avait bien un à l'origine. Dans le rare cas d'un agriculteur repent de la croissance, on pourra en rester à la première défiguration, mais les logiques industrielles poussent tendanciellement vers la seconde. Preuve en est, la moitié des dix exploitations correspondant à ce profil a connu une nouvelle vague de construction entre le moment de mes visites en 2022-2023 et la rédaction de ces lignes en 2026.

À titre de comparaison, sur les quatorze exploitations orientées selon la voie paysanne, seule deux ont monté un nouveau hangar dans ce même intervalle de temps.

## PROFIL N° 3 : LA TERTIARISATION COMME REUSSITE DANS LA VOIE INDUSTRIALISEE

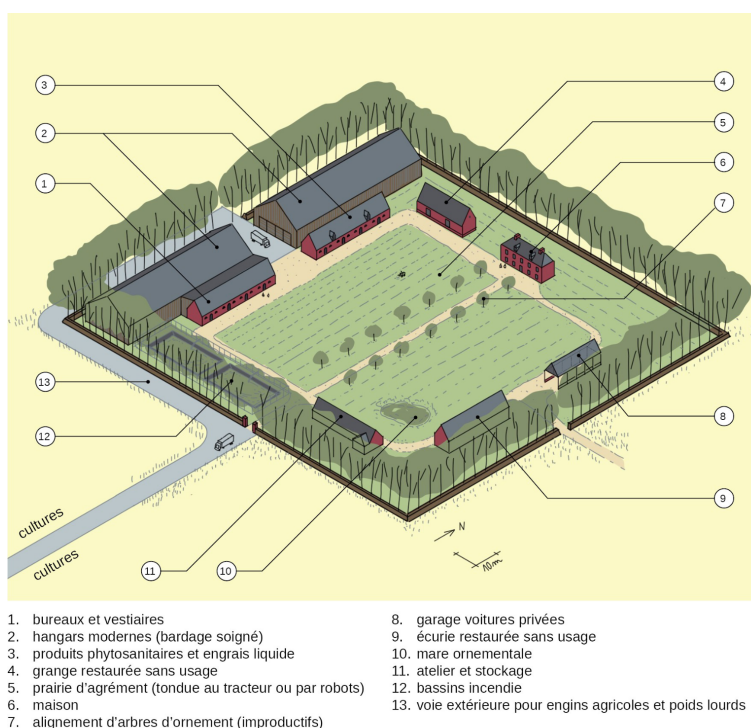


Fig. 5 : Profil n° 3, la tertiarisation comme réussite dans la voie industrialisée

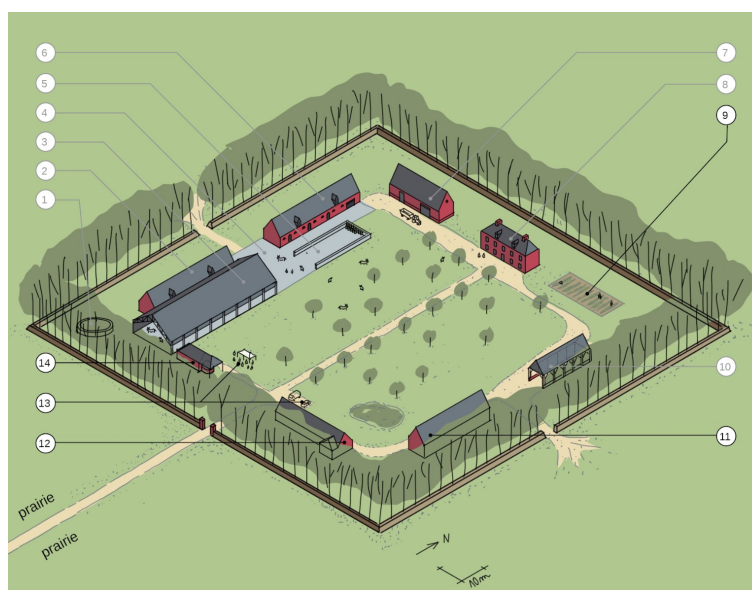
Sur le plan agricole, le troisième profil est en continuité du précédent. Il en constitue la prolongation en termes de réussite entrepreneuriale et concerne les orientations politiques franchement industrialisées. Fort de ses agrandissements successifs en réseau, l'agriculteur se trouve désormais à la tête de plusieurs centaines d'hectares, gérés par de multiples entreprises, EARL et SCEA, voire des holdings de portage et des SARL de travaux agricoles. Toutes ces structures ont pour siège le même clos-masure

familial. Si l'agriculteur est sensible à l'identité cauchoise et à la transmission de ses racines, le corps de ferme bénéficie de travaux d'entretien et de restauration financés par les plus-values réalisées. L'aspect extérieur des bâtiments anciens est alors soigné, sans nécessairement qu'un usage, agricole ou non, ne lui soit assigné. Les inévitables hangars peuvent être très grands et faire eux-mêmes l'objet d'attentions esthétiques dans leur implantation et leur bardage (fig. 5).

Pour atteindre ce niveau de réussite entrepreneuriale, l'élevage laitier a nécessairement été abandonné. Seuls quelques bovins destinés à la production de viande peuvent perdurer pour prolonger la tradition et faire honneur aux médailles de concours agricoles gagnées par les ancêtres ; à moins que plus aucune bête ne foule l'herbage de la cour, lequel sera dès lors tondu par un employé ou des robots. L'immense jardin d'agrément que représente le clos-masure est alors planté de quelques arbres ornementaux mettant en valeur les perspectives vers l'écurie ou le pigeonnier devenu bureau de la firme. Dans son esprit, ce clos-masure bascule du secteur agricole à celui des affaires commerciales et, ce faisant, se tertiarise.

Au-delà de la seule idée-du-clos-masure, c'est l'espace de la cour qui est également préservé. Celle-ci impressionne tant le voisinage que les partenaires commerciaux et accueille avec faste les visiteurs lors des Journées européennes du patrimoine. La contrepartie de cette image d'Épinal réside dans l'abandon des autres clos-masures récupérés par l'exploitation au moment de ses agrandissements à distance. Pour un clos sauvé et restauré, combien sont laissés à eux-mêmes en proie à l'inéluctable dépérissement lié à l'absence d'usage et donc d'entretien ? Le secret bien gardé des affaires ne le dit pas exactement.

## PROFIL N° 4 : CONSTRUIRE L'ALTERNATIVE NEO-PAYSANNE



- |   |   |
|---|---|
| 1. fosse à lisier                               | 8. maison   |
| 2. salle de traite et stockage divers           | 9. potager (éventuellement collectif)                 |
| 3. stabulation libre                            | 10. stockage matériel agricole                        |
| 4. aire d'exercice et d'alimentation            | 11. magasin de vente à la ferme                       |
| 5. silos horizontal (fourrage herbe enrubannée) | 12. atelier de transformation lait                    |
| 6. bâtiments des veaux                          | 13. accueil du public                                 |
| 7. stockage paille et récoltes                  | 14. boulangerie fonctionnelle dans ancien four à pain |

**Fig. 6** : Profil n° 4, construire l'alternative néo-paysanne  
(légendés en gris : les points communs avec le profil n° 1)

Le dernier profil se situe en opposition aux deux précédents. L'agriculteur considère le modèle industrialisé comme une impasse et vise à construire activement l'alternative par une orientation politique franchement paysanne. Afin de survivre économiquement, il cherche à s'affranchir de l'agro-industrie en transformant et commercialisant au maximum sa production afin de conserver la valeur ajoutée. L'équilibre entre culture et élevage est au cœur de sa stratégie agronomique, mais aussi de ses appétences. Une ferme sans animal constitue pour lui une aberration écologique et culturelle. Sur le plan du travail, il tente de développer une voie collective en accueillant d'autres ateliers sur sa ferme. Politique-

ment, il s'interdit de s'agrandir pour laisser la possibilité à d'autres paysans de s'installer et considère que la société civile, à commencer par ses voisins, a un droit de regard sur l'agriculture et ses activités.

Ces orientations se traduisent au niveau architectural par une réutilisation des bâtiments *existants* – traditionnels ou modernes – adaptés à la transformation artisanale, même si le confort de travail n'est pas optimum (fig. 6). À l'instar du premier profil, quelques hangars modernes peuplent la cour. Ils peuvent être le fait de la génération précédente et, dans tous les cas, restent peu nombreux afin de maîtriser l'endettement de l'exploitation. Les composantes paysagères – talus planté, mare, verger – assurent plusieurs fonctions, tant productives qu'écologiques et esthétiques. Quant au potager, il retrouve toute sa raison d'être pour nourrir les nombreuses bouches qui y travaillent. Non seulement l'espace de la cour est préservé comme dans le profil précédent, mais celle-ci accueille une diversité de publics. Au-delà des clients des marchés de producteurs qui s'y déroulent régulièrement y pénètrent des participants à des événements à la portée plus politique : des démonstrations de techniques *low-tech*, des représentations théâtrales pour parler des enjeux agricoles ou des soirées de soutien aux causes environnementales et migratoires. À l'instar du couple suivi par la sociologue G. Pruvost, « *ils n'ont rien à cacher, tout à transmettre.* »<sup>5</sup> La cour est ainsi un lieu de sociabilité publique et relie la multifonctionnalité de l'agriculture à celle du territoire rural. À la différence du profil précédent qui, du fait de son principe concurrentiel, ne peut concerner que quelques *happy few*, le projet d'agriculture paysanne qui sous-tend ce profil vise la multiplication de ces corps de ferme sur le territoire.

## LA FIDELITE A L'ESPRIT DES CLOS-MASURES

Les deux derniers profils sont clairement minoritaires en nombre et offrent chacun une perspective différente pour prolonger l'histoire des clos-masures dans le paysage cauchois. Mathieu Yon, philosophe reconverti en maraîcher dans la Drôme, nous aide à penser la question de la fidélité à la tradition de chacune de ces trajectoires :

« *Les traditions ont besoin de traîtres pour se transmettre. Lorsque les traditions ne parviennent plus à engendrer des traîtres, c'est qu'elles ont perdu leur capacité à se renouveler et à se réinventer. Car bien souvent, le traître ne trahit que les apparences, et vient pointer du doigt les non-dits et les mensonges de la tradition. La vocation du traître est de faire sauter les barrières des convenances et du convenable, pour obliger la tradition à formuler sa vérité, et la sortir de la répétition lénifiante qui l'empêche de s'interroger et s'actualiser.* »<sup>6</sup>

**Le profil n° 3 de la tertiarisation** cherche à conserver les apparences et à maintenir la forme architecturale, par conviction identitaire et grâce à des moyens financiers que très peu d'agriculteurs arrivent à mobiliser. Il participe à véhiculer l'image d'Épinal d'une architecture vernaculaire dont il saisit bien lui-même l'anachronisme dans son quotidien rythmé par le suivi des évolutions des cours du blé et du lin. Le seul avenir possible pour ses bâtiments anciens est de les conserver le plus longtemps possible comme des reliques familiales et régionales et, au passage, d'augmenter la valeur patrimoniale de l'exploitation.

**Le profil n° 4 alternatif** s'attache plutôt à réinventer la vie paysanne qui a fait naître ici les clos-masures, ailleurs les fermes comtoises ou les longères bretonnes. Il n'est bien sûr pas insensible à la forme et à l'identité du lieu, mais le projet politique compte tout autant. L'architecture et le paysage de la cour restent vivants et liés à l'activité agricole, quitte à ne pas respecter à la lettre les canons historiques.

Si **le premier** est fidèle à l'âge d'or des clos-masures du XIX<sup>e</sup> siècle, **le second** est peut-être plus proche de leur esprit véritable. Celui-ci associe la continuité de la structure générale – talus planté, dispersion du bâti, pâturage intérieur – à une évolution historique de ses composantes bâties. En y faisant pénétrer le public, il trahit certes l'autarcie originelle de la cour, mais ce faisant, réactualise une vie collective qui, pour être à l'échelle du clos-masure, dépasse aujourd'hui nécessairement le noyau familial. *In fine*, le principe essentiel de ces fermes réside peut-être moins dans la perpétuation de leurs composantes architecturales que dans le maintien de la vitalité des territoires ruraux qui les ont fait sortir de terre, avec l'économie de moyen qui les caractérise.

<sup>5</sup> Geneviève PRUVOST, *La subsistance au quotidien : conter ce qui compte*, La Découverte, 2024, p. 15.

<sup>6</sup> Mathieu YON, *Notre lien quotidien : le besoin d'une spiritualité de la terre*, Nouvelle cité, 2023, p. 100.

## DE LA COMPATIBILITE DES MODELES

À grands traits, l'architecture s'avère donc être à l'image de l'agriculture :

- la ruine qui menace l'agriculteur « du milieu »<sup>7</sup> et son clos-masure en voie de délitement (profil n°1) ;
- la destruction créatrice pour celui qui embrasse résolument la voie industrialisée (profil n°2) ;
- la façade-vitrine pour le siège du patrimonialiste qui s'en tire par le haut et, en contrepartie, l'abandon pour le reste de ses sites (profil n°3) ;
- la revitalisation de la cour-masure pour l'agriculteur alternatif (profil n°4).

L'établissement de ces profils fait émerger une dernière question : les deux voies industrialisée et paysanne sont-elles en mesure de cohabiter sans qu'il faille opposer les modèles, comme le défendent les ministres de l'agriculture successifs<sup>8</sup> et la FNSEA<sup>9</sup> ? Chaque agriculteur serait alors en mesure de faire librement son choix en fonction de ses convictions personnelles. Ou, au contraire, ces deux modèles sont-ils incompatibles, voire « *aux antipodes l'un de l'autre et ne sont en aucun cas complémentaires* »<sup>10</sup>, à l'instar de ce que critique la Confédération paysanne pour qui la PAC « *favorise un modèle au détriment d'un autre* »<sup>11</sup> ?

*« L'idée couramment énoncée selon laquelle "tous les systèmes ont leur place" »<sup>12</sup> relèverait alors d'une hypocrisie que dénoncent les sociologues Pierre Bitoun et Yves Dupont : « la stratégie de la FNSEA visant à organiser la cohabitation entre deux types d'agriculture – industrielle et paysanne pour aller à l'essentiel – se poursuit (...). Ce qui fait que rien, ne changeant sur le fond, l'agriculture industrielle continue à vampiriser l'agriculture familiale et paysanne dont on ne cesse, par ailleurs, de chanter les vertus et le rôle essentiel qu'elle est censée jouer dans la promotion du "développement durable". »<sup>13</sup>*

## L'HYPOTHESE MARAICHERE

Le cas des clos-masure offre une bonne opportunité pour enquêter sur ce point. En effet, au cours des entretiens et des visites, une possibilité de complémentarité est apparue entre, d'une part, les exploitations qui croissent à distance et se retrouvent embarrassées des corps de fermes qu'elles ont récupérés durant leur processus d'agrandissement et, d'autre part, de jeunes maraîchers et maraîchères qui n'ont pas besoin de beaucoup de surfaces agricoles et pourraient se contenter des deux à trois hectares à l'intérieur d'un clos-masure moyen. Ces derniers pourraient même y trouver un avantage sur le plan agronomique, puisque leurs cultures bénéficieraient du microclimat qui règne dans la cour et les mares pourraient retrouver un rôle productif et participer à l'irrigation des plants (fig. 7).

<sup>7</sup> « Les exploitations agricoles du milieu sont en difficulté, trop grandes pour développer une stratégie de différenciation et de diversification locale, et trop petites pour être compétitives avec l'agriculture de ferme. » Dans Salomé KUNKAR et al., *Huit profils de projet d'agriculture : de l'entrepreneuriat collectif de filière à l'entrepreneuriat individuel ou multi-sociétés*, Centre d'études et de prospective, Ministère de l'agriculture, 2025, p. 10.

<sup>8</sup> Leitmotiv des ministres depuis le commencement de cette enquête : de Julien Denormandie (« *il faut arrêter d'opposer nos agricultures* » dans *La Gazette Nord-Pas-de-Calais*, 10/05/2021) à Annie Genevard (« *je refuse d'opposer les modes d'agriculture* », dans *L'Est républicain*, le 26/02/2026), en passant par Marc Fesneau (qui « *refuse d'opposer "petites" et "grandes" exploitations* » sur *France Bleu Nord* le 11/09/2023).

<sup>9</sup> Par exemple : « *L'avenir de l'agriculture française doit prendre en compte toutes les formes d'agriculture, sans les opposer.* » Chambre d'agriculture de Haute-Marne, post sur *LinkedIn*, 11/03/2026.

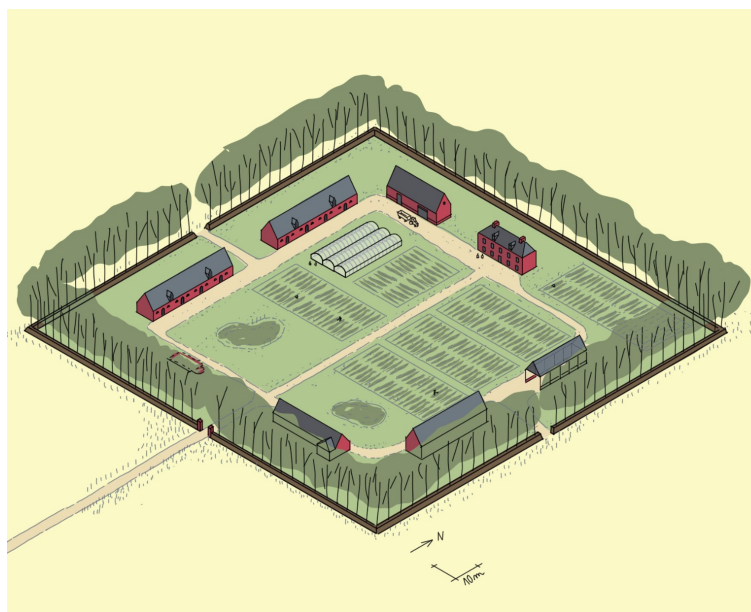
<sup>10</sup> ACTION CONTRE LA FAIM FRANCE, CCFD - TERRE SOLIDAIRE et OXFAM FRANCE, *Une recette à la française : une pincée d'agroécologie pour une louche d'agro-industrie*, 2021, p. 16.

<sup>11</sup> Confédération paysanne, « *Petites fermes : dites-nous de quoi vous avez besoin, on vous expliquera comment vous en passer* », communiqué du 05/03/2021, <https://www.confederationpaysanne.fr/actu.php?id=11199>, consulté le 17/03/2026.

<sup>12</sup> Jules HERMELIN, « *Un monde agricole multiple* », *Campagnes solidaires*, août 2024, n° 407.

<sup>13</sup> Pierre BITOUN et Yves DUPONT, *Le sacrifice des paysans : une catastrophe sociale et anthropologique*, Éditions l'Échappée, 2016, p. 7-8.

Lorsque j'ai réalisé cela, j'ai cru tenir un bon débouché – appelons-le *l'hypothèse maraîchère* – permettant d'offrir un avenir agricole à ces clos-masures en voie d'abandon. Les nouveaux projets alimentaires territoriaux (PAT) établis à l'échelle du département ou des collectivités territoriales<sup>14</sup> sont friands de productions maraîchères et pourraient trouver là une multitude de lieux d'installation. De leur côté, les gros agriculteurs qui vendent aux coopératives ou sur le marché mondial n'y verraient pas de concurrence et se trouveraient même soulagés de ne pas avoir à gérer ces clos-masures. Ils pourraient au passage asseoir localement leur réputation en se présentant comme des parrains à l'installation de jeunes agriculteurs.



**Fig. 7** : L'hypothèse maraîchère, des planches de cultures et des serres dans la cour, la plaine étant cultivée par un agriculteur qui s'est agrandi à distance.

Pour tester cette hypothèse, trois des quarante agriculteurs rencontrés ont été sélectionnés pour leur pratique du maraîchage, dont deux dans des clos-masures. Ceux-ci m'ont confirmé la pertinence agronomique de la cour, même si certaines racines, comme les carottes, se plaisent dans la plaine, car le vent chasse les insectes. Au-delà de cette exception, la plupart des légumes s'épanouissent bien à l'intérieur, abrités des bourrasques par la haie du talus. Les serres bâchées de plastique trouvent également tout intérêt à ne pas être soumises directement aux tempêtes qui balayent régulièrement la plaine, même s'il faut composer avec l'ombre projetée des arbres qui réduit les rendements. Par ailleurs, ce type de production s'accommode bien des petits bâtiments anciens qui servent de lieux de stockage, de transformation (conserverie) ou de vente. La situation n'est toutefois pas non plus absolument idéale et recèle quelques difficultés techniques. Le sol de la cour comporte notamment les traces des activités anthropiques passées – fondations d'anciens bâtiments et remblais divers – qu'il faut évacuer la première année. Mais une fois l'installation réalisée, la configuration de la cour se prête globalement bien à cette activité.

Si sur le plan technique l'installation de jeunes maraîchers dans les clos-masures abandonnés s'avère donc compatible avec la croissance en réseau des grosses exploitations, les entretiens menés avec la SAFER<sup>15</sup>, la Chambre d'agriculture et des accompagnateurs de projet<sup>16</sup>, ainsi qu'auprès des agriculteurs concernés, montrent que l'obstacle à la cohabitation des modèles se situe plutôt au niveau économique, voire psychologique et, *in fine*, idéologique. Deux types d'arguments ont ainsi été opposés à l'hypothèse de la multiplication des clos maraîchers, l'un concernant l'écoulement de la production et l'autre l'accès au foncier.

<sup>14</sup> Sept PAT sont recensés en 2026 sur le pays de Caux, en plus de celui départemental : métropoles du Havre et de Rouen, communauté d'agglomération de Caux Seine Agglo, communautés de communes d'Yvetot, de Terroir de Caux et Caux Austreberthe, PNR des Boucles de la Seine Normande.

<sup>15</sup> Société d'aménagement foncier et d'établissement rural.

<sup>16</sup> Terres de lien, CIVAM, la Métropole du Havre et son espace-test, la Ceinture verte.

## Premier obstacle

Le premier obstacle avancé réside dans l'**inadéquation supposée**<sup>17</sup> entre, d'une part, l'offre supplémentaire de légumes que représenterait la conversion en clos maraîcher des corps de fermes abandonnés et, d'autre part, la demande des consommateurs. L'hégémonie des grandes et moyennes surfaces, approvisionnées principalement en circuits longs, a façonné les attentes en termes de variété et de disponibilité permanente des produits. La population ne serait ainsi plus disposée à ne manger que des légumes de saison, notamment en hiver où la diversité est assez réduite. Au-delà de ces questions de qualité et de réflexes culturels, tous ces maraîchers ne pourraient pas écouler la quantité de leurs marchandises. C'est sûrement vrai en l'état actuel où ces débouchés constituent des marchés de niche : vente à la ferme, marchés de plein air, AMAP, etc. Cependant, diverses études récentes montrent qu'il y aurait en réalité suffisamment de bouches à nourrir. En effet, les légumes constituent par exemple le premier volume d'alimentation de la Métropole de Rouen, devant les céréales et les produits laitiers<sup>18</sup>. Par ailleurs, la proportion de surfaces dédiées à la production de légumes devrait être plus que doublée si l'on souhaitait rendre la Normandie autosuffisante<sup>19</sup>.

Malgré ce constat, s'engager dans cette direction serait, selon un fervent défenseur de la voie industrialisée, liberticide ici – « lancez-vous en politique et interdisez aux gens d'aller à Auchan ! » – et irresponsable ailleurs, puisque cela concurrencerait le modèle de l'agro-industrie qui est essentiellement exportateur et est supposé nourrir le monde – « comment on fait pour nourrir tout ça ? (sic) Et si on ne nourrit pas, c'est l'immigration qui arrive ! » À cela, le modèle paysan porté à l'international par la *Via Campesina* oppose que c'est justement l'inondation des marchés locaux par des produits exportés qui tue la souveraineté alimentaire du Sud global<sup>20</sup>. L'argument n'est donc pas technique, mais économique et même (géo)politique.

## Second obstacle

Le second obstacle à l'hypothèse maraîchère se situe au niveau de l'**accès au foncier**. Les entretiens<sup>21</sup> révèlent que les difficultés s'avèrent être d'ordre économique autant qu'institutionnel. En effet, le pays de Caux compte parmi les régions agricoles de France où le prix des terres est le plus élevé<sup>22</sup>. Depuis 1960, la loi d'orientation a institué que les opérations de vente de surfaces agricoles doivent être réalisées par la SAFER. D'après son conseiller foncier en charge du pays de Caux, les clos-masures sont en général cédés avec un minimum de terres. Le marché est très concurrentiel et les candidats sont très nombreux, jusqu'à une centaine pour une même opération pouvant couvrir jusqu'à deux cents hectares.

L'achat d'un clos-masure et de ses terres représente donc un investissement quasiment impossible à réaliser pour de jeunes maraîchers, même s'il s'accompagne d'une surface agricole réduite. Et si le corps de ferme a été acheté par une grande exploitation intéressée par ses terres, l'acquéreur l'aura obtenu à un montant tel qu'il ne le cédera qu'à prix d'or. Un jeune cherchant à s'installer aura les plus grandes peines à financer cet achat et il y a alors de grandes chances que le clos-masure tombe dans le marché des résidences secondaires fortement stimulé par la proximité des métropoles seinomarines

---

<sup>17</sup> Les arguments qui suivent sont notamment ceux avancés par un agriculteur clairement industrialisé lors d'un entretien où l'hypothèse maraîchère a été longuement discutée.

<sup>18</sup> Si les légumes ne représentent que le quatrième poste économique du panier moyen, ils représentent le premier poste en termes de poids. Voir Métropole de Rouen Normandie, *Projet Alimentaire Territorial : diagnostic*, 2018, p. 75-76.

<sup>19</sup> Il faudrait aussi augmenter considérablement la proportion de fruits et, à l'inverse réduire drastiquement la surface dédiée à l'élevage, et encore plus aux céréales et autres cultures. Voir Christophe ALLIOT, Camille BRILLION, Léa CLEMENT, BASIC, Héloïse BILLOT, Bio en Normandie, Marion FRANCOIS, Chambre Régionale d'Agriculture Normandie, Laura GRASSIN-LIBESSART, ADEME, *Analyse du système alimentaire de la région Normandie, de sa durabilité et de sa résilience : rapport complet*, septembre 2023, p. 48-49.

<sup>20</sup> Voir par exemple Via Campesina, *La souveraineté alimentaire pour l'Afrique : un défi à portée de main*, janvier 2008, p. 11 (accessible dans les publications du site internet de l'association).

<sup>21</sup> Au près de la SAFER, de l'association Terres de lien et d'un agriculteur de la Confédération paysanne siégeant au Conseil Départemental d'Orientation Agricole et défendant des dossiers à la SAFER.

<sup>22</sup> Avec 11 630 €/ha vendu libre de locataire et non bâti, la Seine-Maritime est en 2024 le département où le prix des terres agricoles est le plus élevé de la région, la Normandie étant elle-même la troisième la plus chère au niveau national, derrière la Provence-Alpes-Côte d'Azur et les Hauts-de-France. Source : valeurs moyennes constatées par la SAFER et consultées sur son site Internet le 24/03/2026.

et parisienne. À moins que l'exploitant « fasse son Cauchois de base et se dise "ce que j'ai pris, je le garde" », selon les mots d'un enquêté<sup>23</sup>.

La seule possibilité d'acquisition par un jeune serait que les bâtiments soient dans un état de ruine avancée, ce qui réduirait d'autant la valeur du clos-masure. Il faudrait alors trouver une personne qui ait de « l'huile de coude » pour réaliser simultanément la restauration du bâti et son installation agricole. La fenêtre de tir est donc bien étroite. Les deux maraîchers rencontrés en clos-masure ont procédé autrement. Le premier a hérité du corps de ferme conservé dans sa famille sans que les terres n'y soient plus rattachées. Le second, constitué d'un couple non issu du monde agricole, a persévéré pendant deux ans et visité une vingtaine de terrains. C'est finalement par le bouche-à-oreille qu'il a trouvé un clos-masure en indivision et qui n'était pas encore à vendre. Il a encore fallu une année supplémentaire pour que les héritiers se mettent d'accord. La SAFER, qui aurait d'ailleurs pu le préempter, ne s'est pas montrée intéressée.

On touche là au **deuxième aspect** de la difficulté d'accès au foncier. Au-delà de la dimension économique, la SAFER n'est institutionnellement pas motivée par ces petites opérations immobilières qui s'avèrent d'autant plus complexes qu'elles comportent des habitations. Cet organisme foncier, né de la modernisation de l'agriculture, est plutôt spécialisé sur les cessions de terres agricoles de grandes ampleurs. Afin d'éviter son contrôle, les grosses exploitations ont développé ces dernières années une stratégie de sociétarisation et de cession de parts d'entreprises qui échappent au périmètre de la SAFER. Une loi a bien été votée en 2021 pour tenter de contrer ces pratiques<sup>24</sup>, mais, selon les détracteurs du modèle agricole dominant, malgré cette loi,

*« l'agro-industrie est gagnante, simplement parce qu'elle emporte plus de terrains que les petits producteurs. (...) Cette réforme est en réalité une loi d'affichage politique, une opération de communication, qui n'a d'autre portée que de maintenir le statu quo. »<sup>25</sup>*

Lors de notre entretien, le conseiller foncier de la SAFER indiquait ainsi que cet organisme ne gère que 20 % du marché dans le Pays de Caux où les terres sont fertiles, alors qu'ailleurs, par exemple dans le Pays de Bray, l'ordre de grandeur est plutôt de 40-50 %. Par ailleurs, même si une transaction semblait finalement possible avec des jeunes qui s'installent hors cadre familial, les délais du montage financier avec les banques sont de quatre à six mois et outrepassent largement celui du droit de préemption de la SAFER qui est limité à deux mois. Celle-ci hésite par ailleurs à actionner ce levier « car cela nous fait passer pour les méchants. Par ailleurs, les candidats doivent visiter le lieu. Or on est souvent en conflit avec le cédant à cause du droit de préemption. Donc ça se fait peu. » En fin de compte, la préemption ne représente que 5 à 10 % de l'activité de la SAFER, alors que c'était au départ l'une de ses raisons d'être.

Même le mouvement *Terre de Liens*, qui se donne pourtant pour objectif de contourner ce système en louant à de jeunes paysans et paysannes des terres à un loyer hors concurrence, peine à monter des projets dans le pays de Caux (fig. 8). En effet, bien qu'elle ne rémunère pas ses actionnaires, cette organisation doit équilibrer ses comptes et acheter les terres au prix du marché qui est, on l'a vu, particulièrement dissuasif dans le pays de Caux.

Ainsi, un agriculteur, membre fondateur de la Confédération paysanne 76, a tenté de passer par Terre de Liens pour transmettre sa ferme au moment de sa retraite. Devant les difficultés à financer l'achat par ce mouvement, il a dû finalement se résoudre à passer par le circuit conventionnel. En outre, cette organisation peine à financer des travaux sur les bâtiments des clos-masures et, dans un cas qui m'a été relaté, a refusé que ses locataires réalisent les travaux en autoconstruction pour des questions de risque et d'assurances. Ce mouvement, issu pourtant de la société civile alternative, semble donc bien rattrapé par une forme de « bureaucratiation et de déconnexion du terrain »<sup>26</sup>. On n'échappe pas si facilement au système économique et gestionnaire dominant.

---

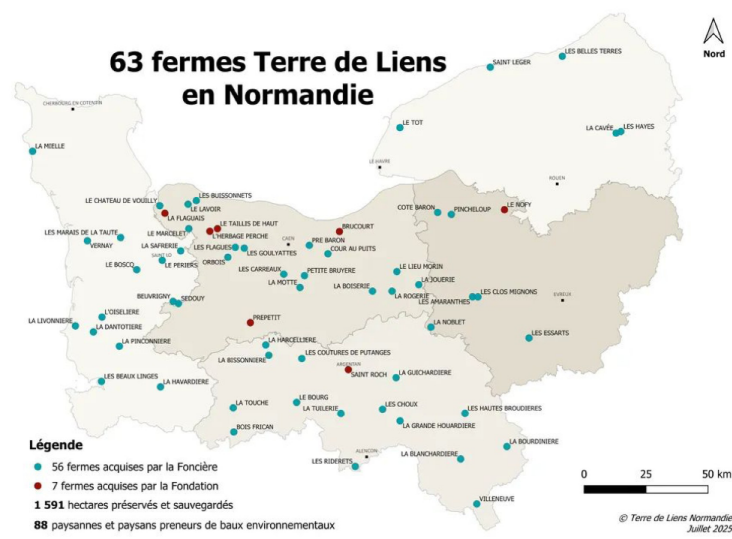
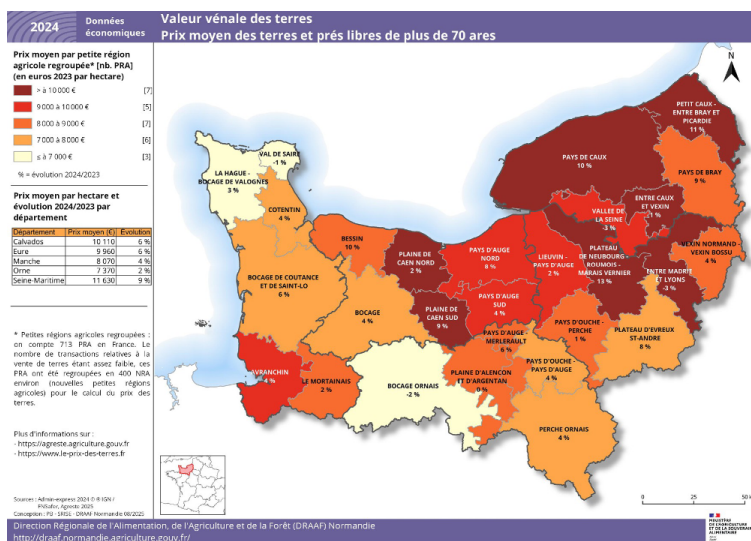
<sup>23</sup> L'hypothèse qu'il le loue en fermage à un maraîcher ou à une maraîchère n'a pas été testée en entretien. Notons que cette option serait peu rémunératrice pour le nouveau propriétaire et le contraindrait sur des baux d'une durée de neuf ans, ce qui explique peut-être que le cas n'ait pas été rencontré, ni même évoqué spontanément par les intéressés.

<sup>24</sup> Loi dite « Sempastous » n° 2021-1756 du 23 décembre 2021 portant mesures d'urgence pour assurer la régulation de l'accès au foncier agricole au travers de structures sociétaires.

<sup>25</sup> Lucile LECLAIR, *Hold-up sur la terre*, Éditions du Seuil, 2022, p. 84.

<sup>26</sup> Estelle Pereira, « Bureaucratiation, déconnexion du terrain : des paysans critiquent la "machine" Terre de liens », *Reporterre*, 03/04/2025 (en ligne, consulté le 25/03/2026).

# ACHETER LA PAIX SOCIALE OU L'ANTI-CONTROVERSE



**Fig. 8 :** Mise en relation entre le prix du foncier élevé du pays de Caux et la difficulté du mouvement *Terre de Liens* à y implanter des fermes  
 Sources : DRAAF Normandie, 2024 (en haut), Terre de liens Normandie, juillet 2025 (en bas)

Ainsi les difficultés institutionnelles d'accès aux terres agricoles se cumulent à l'inflation du prix du foncier dopée par les agrandissements à distance des grandes exploitations. Si l'on ajoute à cela la quasi-hégémonie des circuits longs de la grande distribution, la généralisation de l'hypothèse maraîchère paraît bien utopique aujourd'hui. Dans l'état actuel des rapports de force économique et des mentalités, l'installation de maraîchers dans les clos-masures abandonnés semble au mieux cantonnée à quelques exceptions qui permettent de mieux confirmer la règle dominante.

**Les deux modèles, industrialisé et paysan, s'avèrent donc être compatibles techniquement, puisque l'espace est disponible et que les conditions agronomiques sont réunies, mais inconciliables politiquement. C'est peut-être l'animateur pour la Seine-Maritime de la Terre de Liens Normandie qui résume le mieux la situation :**

*« Changer le mode de production de l'agriculture, c'est changer de société. C'est un non-dit du côté gouvernement et de la Chambre d'agriculture. Ils défendent que "tous les modèles doivent cohabiter", mais le modèle industriel n'est pas viable. Il n'est pas durable dans le contexte du changement climatique et de descente énergétique. Et s'il gagne, le monde s'effondrera avec lui.*

*Il faut regarder les projections de Solagro<sup>27</sup> : les changements de mode de production passeront par la destruction de certaines filières industrielles et d'exportation, par une désécialisation et l'arrêt du libre-échange. Bien sûr, cela aura un impact sur le pouvoir d'achat que tous les politiques revendiquent. Mais il ne faut pas se leurrer, cette diminution du pouvoir d'achat se retrouve aussi dans le modèle agroindustriel, avec l'inflation liée à l'augmentation du coût de l'énergie. Et cela va s'accroître, c'est juste un décalage dans le temps. En dehors de ces changements radicaux que le modèle dominant récuse, celui-ci s'accommode bien de ces marchés de niche. La FNSEA les regarde avec condescendance, tant que tout cela reste dans la limite des 10 % du marché. En défendant l'amendement Terre de Liens sur le foncier<sup>28</sup>, Julien Denormandie achète la paix sociale. »<sup>29</sup>*

Sur le terrain, ce constat d'une forme de pacification des débats se retrouve dans le discours d'une grande partie des agriculteurs alternatifs que j'ai rencontrés. S'ils cherchent à échapper au modèle dominant, la plupart ne font pas de prosélytisme et ne veulent pas se fâcher avec les grosses exploitations qui travaillent quotidiennement les parcelles à côté des leurs. Le modèle paysan reste donc pour l'instant marginal dans le pays de Caux et accepté comme tel, ainsi qu'en témoigne ce pionnier de l'agriculture bio dans la presse locale :

*« Malgré, assure-t-il, la présence d'un "noyau de cultivateur bios" dans le coin, son modèle tient encore localement de la goutte d'eau dans un océan d'agriculture conventionnelle. Un déséquilibre qui lui assurerait plutôt une certaine tranquillité. "Il n'y a pas d'animosité, c'est plutôt des 'moi j'oserais pas'... Certains doivent se dire que je suis un peu farfelu ! C'est vrai que c'est un bouleversement dans sa tête de passer au bio". »<sup>30</sup>*

En fin de compte, il apparaît qu'une controverse politique se joue bien à l'échelle nationale et que les deux modèles industrialisé et paysan s'opposent dans le sens où ils ne peuvent pas s'épanouir simultanément – la réfutation de l'hypothèse maraîchère en étant une preuve. Cependant, en l'état actuel du rapport de forces, la plupart des acteurs de la voie paysanne font profil bas sur le terrain et préfèrent ne pas se confronter ouvertement à leurs confrères voisins. Si les voix se délient en privé durant les entretiens, c'est plutôt une anti-controverse qui s'exprime publiquement. La plupart des acteurs économiques et institutionnels peuvent donc défendre sans contradicteurs la cohabitation des deux voies.

## PLAIDOYER POUR PENSER LES ANTAGONISMES POLITIQUES...

Arrivé à ce stade de l'enquête, et à l'instar d'autres prédécesseurs<sup>31</sup>, il me semble important d'assumer que la recherche scientifique n'est pas séparée des débats qui traversent la société et de proposer pour ce chapitre une conclusion dont la portée est volontairement politique. Sans que chaque individu, et a fortiori chaque agriculteur, soit réductible à un idéal-type, son positionnement politique est polarisé par les deux voies industrialisée et paysanne<sup>32</sup>. La tension entre ces deux pôles constitue « **une ligne de partage** », comme le formulait l'écologue Aldo Leopold<sup>33</sup>. L'enquête sur les clos-masures a montré que

<sup>27</sup> Le bureau d'études et de prospectives indépendant Solagro est connu pour son scénario *Afterres 2050* publié la première fois en 2016 et régulièrement mis à jour et étendu depuis. Il y défend, entre autres, la possibilité de « ralentir la course du dérèglement climatique, de la perte de biodiversité » tout en « satisfai[sant] les besoins essentiels de tous avec une nourriture saine et suffisante ».

<sup>28</sup> « M. Julien Denormandie, ministre : avis favorable. Il convient de soutenir les foncières agricoles solidaires, quel que soit le type d'agriculture. » Sénat, *Comptes rendus analytiques officiels du 3 novembre 2021 : accès au foncier agricole*. Propos tenus par le ministre de l'Agriculture pour défendre les amendements identiques n° 71, 87, 110 et 162, qui visaient une exemption pour Terre de Liens, seule société foncière agricole solidaire actuellement en activité. Les amendements seront finalement rejetés par 213 voix contre 131.

<sup>29</sup> Entretien avec Jérôme Wernert, animateur Seine-Maritime de Terre de Liens Normandie, le 30/09/2022.

<sup>30</sup> Blaise DIAGNE, « Le lin bio prend racine », *Paris Normandie*, 26/07/2023.

<sup>31</sup> Bruno LATOUR, *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue, une conférence-débat à l'INRA, Paris, le 22 septembre 1994*, 2e éd. revue et Corrigée., Éditions Quae, 2025, p. 47-60 ; Jules HERMELIN, *La fuite en avant des troupeaux humains-bovins : une anthropologie de la libéralisation du secteur laitier en Finistère (2014-2020)*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2021, p. 447-453.

<sup>32</sup> En l'état actuel des idéologies, je ne crois pas qu'une troisième voie existe de façon construite et autonome, ce qui ne signifie pas qu'il ne pourrait pas y en avoir à l'avenir.

<sup>33</sup> Aldo LEOPOLD, *Almanach d'un comté des sables suivi de Quelques croquis*, Flammarion, 2000 [1949], p. 279.

ces deux voies coexistent certes à un moment donné et sur un même territoire, *hic et nunc* dans le pays de Caux, mais qu'elles sont antagoniques, au sens où leurs projets sont incompatibles dans le fond et sur le long terme.

Dit autrement, il en va des choix de production agroécologique comme des questions d'écoconstruction. Chacun s'accorde à faire des petits gestes vertueux tant qu'ils ne prêtent pas à conséquence. C'est ainsi qu'au prix d'« *un intense déminage discursif* »<sup>34</sup> la FNSEA peut promouvoir les circuits courts et, *en même temps*, continuer à favoriser structurellement l'agro-industrie. Et c'est ainsi que les grandes multinationales du BTP se targuent de quelques réalisations de façade(s) en terre crue bien choisies, tout en continuant à faire porter leurs structures par l'industrie du béton armé.

Les convictions profondes des individus et des institutions ne se révèlent donc véritablement qu'au moment de prendre de grandes décisions entre deux options incompatibles. Et même si les représentants du pouvoir, qu'il soit gouvernemental ou consulaire, refusent de reconnaître cette opposition, il apparaît de plus en plus clairement que l'étendue des surfaces agricoles travaillées selon le modèle paysan ne pourra jamais atteindre celui du modèle industrialisé sans un profond bouleversement social. Ainsi le premier modèle est largement dominé par le second.

Dans une telle situation, chaque dirigeant politique se retrouve, de fait, à devoir se situer, puisque, comme le formulait le prix Nobel de la paix Desmond Tutu, « *si vous restez neutre face à l'injustice, vous avez choisi le camp de l'opresseur.* »<sup>35</sup> Une partie des chercheurs de l'Inrae a déjà acté ce champ de bataille et pris position, sur la base de résultats scientifiques, contre le modèle agroindustriel en proposant en 2024 une candidature collective à la présidence de cet institut de recherche agricole<sup>36</sup>. L'opportunité de débattre sur le fond leur a été refusée pour des motifs formels – la présidence de l'organisme ne pouvant être collective – ce qui, en soi, constitue une autre façon institutionnelle d'esquiver les oppositions. À l'image du militantisme de ces agronomes, et tout en restant fidèle aux principes de la méthode scientifique, l'architecte enseignant-chercheur, pas plus que son *alter ego* praticien, ne peut et ne doit se dérober à ces antagonismes.



---

<sup>34</sup> Alexandre HOBEIKA, « 5. Résistances de la FNSEA aux problématisations environnementales et alimentaires de l'agriculture », *Quand l'alimentation se fait politique(s)*, édité par Ève Fouilleux et Laura Michel, Presses universitaires de Rennes, 2020, DOI 10.4000/books.pur.146070.

<sup>35</sup> « *If you are neutral in situations of injustice, you have chosen the side of the oppressor.* » Cité par Mathias Rollot dans sa conférence « *Décoloniser l'architecture : troubles, rencontres et tentatives inespérées* » donnée à l'ENSA Normandie le 05/01/2026.

<sup>36</sup> Marie ASTIER, « *À l'Inrae, des chercheurs refusent de se mettre "au service du modèle agricole d'avant"* », *Reporterre*, 17/07/2024 (en ligne, consulté le 25/03/2026).

## [ THEATRE ]

**MATTEI MORENO : *SOMBRE ECLAT***

Sur *Le Feu inversé*, de Marie-José Malis <sup>1</sup>, d'après *La Coccinelle* de D. H. Lawrence

« Ce qui pourrait être différent n'a pas encore commencé. »

T. W. Adorno, *Dialectique négative*

L'été approche et la saison théâtrale s'achève. Au moment d'en faire le bilan, on se prend à songer à un spectacle qui a éclairé cette année obscure. Je veux parler du *Feu Inversé*, titre sous lequel Marie-José Malis a adapté *La Coccinelle*, une nouvelle de D. H. Lawrence, au Petit Odéon entre les mois de novembre et janvier.

D'un soleil l'autre, Malis vieillit bien. Elle qui signait il y a douze ans un théâtre où la pensée de la grande politique s'indexait à l'image hölderlinienne d'un pur soleil, la voilà qui adapte à présent une nouvelle de Lawrence où il se dit que **le feu originaire, le vrai soleil, est noir**. Sans rien perdre de son éclat, son art a gagné en noirceur. À cette dernière, Malis a comme dérobé la lumière. La magie noire et blanche du *Feu inversé* appartient à un temps où la chance d'une entente avec l'infini est plus compromise que jamais. C'est de là sans doute qu'elle tire ce sombre éclat.

**LE PETIT ODEON**

Quittant l'entrée du théâtre par l'un des deux escaliers, le public accède au foyer de l'Odéon, un vaste espace tout d'or et de pierre. Sur le côté, une haute porte s'ouvre. C'est le Petit Odéon, ancien Salon Roger Blin transformé par Julien Gosselin, nouvellement nommé directeur, pour y accueillir des formes courtes, performatives ou expérimentales.

En elle-même, la salle a l'aspect d'un corridor fenêtré de couleur grise. C'est le soir. Il va pleuvoir, et la douce rumeur de l'averse se mêlera aux bruits de la rue en contrebas. Au mur, les auteurs du grand siècle nous contemplant depuis leurs petits cadres ovales et dorés. Au lointain, de part et d'autre du mur du fond, deux tableaux dépeignent Phèdre et Célimène. Au plafond, une fresque défraîchie nous surplombe. On balaie les murs du regard : des caches dissimulent certaines toiles, conférant à l'espace cette couleur grise et homogène qui contrebalance le kitsch haussmannien rouge-blanc-or du reste du bâtiment.

<sup>1</sup> [https://www.theatre-odeon.eu/fr/pallaksch-pallaksch\\_1\\_25-26](https://www.theatre-odeon.eu/fr/pallaksch-pallaksch_1_25-26)  
<https://www.youtube.com/watch?v=AxdHERp8ht8>

Où sommes-nous ? Dans **un espace paradoxal**, au cœur même de l'Odéon, et pourtant à l'écart de ce que cette bonbonnière a de néo-classique et de pompier. Bien sûr, il en reste quelque chose : fresque, portraits des maîtres anciens, tableaux majestueux... Mais le caractère imposant de ces signes de grandeur est neutralisé par les aplats gris, par rapport auxquels les tableaux font un peu tache. Accrochées dans ce couloir gris, quelque part entre la *black box* du théâtre moderne et le *white cube* de la galerie d'art, les toiles prennent alors un caractère étrange : images d'Épinal touchantes et lointaines d'un art dont la modernité se conjugue au passé.

Cette **discordance des temps** est aussi un jeu d'échelles. Le Petit Odéon porte bien son nom : l'espace est exigu et peu profond. L'Odéon, qui se prête volontiers aux mises en scène monumentales (Castellucci, Gosselin, Liddell...) héberge désormais des formes intenses et petites. Ici, l'institution abrite son propre dehors, tel un cénacle consacré au Petit, tout contre le temple du grand art.

Dans la structure de l'espace, on lit d'emblée un programme pour l'art et la pensée : « *se tourner vers ce qui a été délaissé, négligé, exclu ; investir, contre la domination du monumental, le petit ; apprendre à redécouvrir la singularité, au moment même où elle est niée "en grand"*. »<sup>2</sup> Quelque part entre le Planétarium de Brecht et le Studio de Meyerhold, nous sommes dans un espace où le théâtre se consacre à une double tâche, humble et difficile : 1) sauver la puissance du non-identique, 2) cultiver les moyens par lesquels ce sauvetage a lieu, c'est-à-dire se soucier de l'art.

## LA COCCINELLE

*La Coccinelle* est une nouvelle écrite par D. H. Lawrence entre 1915 et 1921, dont l'intrigue se déroule entre l'hiver de 1917 et le printemps de 1919. Elle est grosse de son époque, comme d'une substance viciée. L'Angleterre capitalo-industrielle et la Première Guerre Mondiale sont le chronotope de ce livre, où **la noblesse déclinante contracte les maladies de la modernité** : nervosité, impuissance sexuelle, langueur et désespoir. Freud est passé par là. Que sa fréquentation d'Otto Gross joue ou non un rôle à ce propos, Lawrence connaît les pathologies qui guettent quiconque lutte contre ses propres feux et contraire exagérément sa passion :

« *Son propre sang se rebellait donc contre elle, s'acharnait contre ses propres nerfs afin de la détruire. C'était la contrariété et la colère qui la rendaient malade, rien d'autre, et qui poussaient les médecins à craindre la consommation. On voyait ces maux peints sur sa bouche plutôt large : contrariété, colère, amertume.* »<sup>3</sup>

La fin de la guerre, quand elle survient, ne consacre pas la victoire de certains pays sur d'autres, mais la défaite de l'Europe tout entière : « *Nous avons tous perdu la guerre.* »<sup>4</sup>

Lawrence entreprend un examen approfondi des raisons ayant mené à la défaite matérielle, spirituelle et morale, au travers du récit d'un triangle amoureux entre la blonde Lady Daphné et deux hommes marqués par la guerre : son mari Basil, homme pâle récemment libéré d'une prison turque, et le sombre Comte Dionys, blessé de deux balles en pleine poitrine.

*La Coccinelle* est un récit au fonctionnement étrange. La simplicité de son intrigue rivalise avec la profonde richesse de sa symbolique. La tension dramatique y dépend moins du conflit, de la succession ou de l'agencement des actions, que d'une **discordance fondamentale entre vitalité et puissance d'agir** qui traverse tour à tour chacun des personnages. Quant à l'adaptation de Malis, à la hache, elle ajoute à cette structure déjà complexe quelques angles supplémentaires. Les scènes ne progressent pas linéairement. Elles font du surplace, vacillent, ou avancent brusquement par bonds et par éclats.

La fable tient pourtant en une phrase, figurant dans le programme de salle : « *Un officier allemand et une femme anglaise se retrouvent dans un face-à-face suspendu.* »<sup>5</sup> Lady Daphné a vingt-cinq ans, porte le

<sup>2</sup> Miguel Abensour, « Le choix du petit », postface à *Minima moralia*, éditions Payot, 1980, p. 234.

<sup>3</sup> D.H. Lawrence, « La Coccinelle », trad. Laurent Bury, éditions Gallimard, 2024, p. 550.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 604.

<sup>5</sup> Le programme de salle est lisible en ligne sur le site du Théâtre de l'Odéon (URL valide en juin 2026) : <https://cdn.artishoc.coop/e54aa670-7d3a-4933-82b0-fb79918de9b8/v1/medias/eyJfcmFpbHMiOnsibWVzc2FnZSI6Ikl16Z3I0REUzliwiZXhwIjpdWxsLClJwdXliOiJtZWRRpYS9tZWRRpYV9pZCJ9fQ==--cced555bb9895d00a1adda814a49093f8f9fad314079e8eb14959a6b73c38089/6198ea92b4f2/bible-pallaksch-fr.pdf>

deuil de deux frères morts au champ d'honneur et d'un enfant dont elle était enceinte. Son chagrin la pousse à veiller sur celui des autres, selon la belle formule de Lawrence. C'est pourquoi, en attendant le retour de son mari Basil, elle se rend à l'hôpital, au chevet du Comte Johann Dionys Psanek, avec qui elle va vivre une passion brûlante et sombre. L'adultère n'est cependant pas consommé, et le récit s'achève sur une promesse : les amants se retrouveront dans la mort.

Il faut repartir du titre, qui peut prêter à sourire. La coccinelle qui intéresse Lawrence n'est pourtant pas qu'un cliché bucolique pour poète fleur bleue. Dionys rapporte à cet insecte les significations autrefois associées à l'antique scarabée égyptien :

*« Il a une si longue généalogie, notre insecte à pois. Bien plus longue que les Psanek. Vous savez, je pense que c'est un descendant du scarabée égyptien, qui est un emblème très mystérieux. Je me rattache donc aux pharaons, simplement par ma coccinelle. »*<sup>6</sup>

Lawrence nous incite à comprendre le culte du scarabée en nous figurant la Terre comme une boule de matière roulée entre les pattes d'une puissance obscure. Suivant ce mythe primitif, la réalité se voit subordonnée à une force vitale, inhumaine et entêtée, dont le scarabée offre un emblème saisissant. **Scarabée et coccinelle** sont comme les deux faces, antique et moderne, mâle et femelle, noire et colorée, de la même puissance ailée qui fait tourner le monde.



## L'ART ET LA VIE

À première vue, Lawrence dispose de tous les ingrédients nécessaires à un banal récit d'adultère *british*. Mais, on le voit, il élargit son petit sujet au point de lui conférer la grandeur d'un mythe recouvrant... quoi ? On hésite sur la formulation : le tragique de la sexualité, la douleur d'être là, l'évidence confondante que malgré le passage des millénaires les humains ne sont pas encore sortis de la préhistoire.

Malis, dont le désir trouve toujours à s'énoncer avec ferveur et clarté, présente les choses ainsi :

*« [J]e me suis rendu compte que ce type [i.e. : Lawrence] a une hypothèse quand même folle, qui est : l'humanité souffre parce qu'elle n'a pas encore trouvé comment elle doit vivre. C'est cette idée, qui a l'air bête, mais qui est immense. Je ne sais pas si j'arrive à communiquer à quel point c'est inouï de penser ça. C'est-à-dire qu'il ne s'appuie pas seulement sur le constat du désastre, ni sur la nostalgie d'états civilisationnels : il pense qu'il y a encore un projet radical, nu, qui est que les hommes ne savent pas encore comment ils doivent vivre. »*<sup>7</sup>

Que faut-il comprendre ? Un réflexe méthodique : **toujours historiser**. Nous, qui sommes marxistes, savons qu'avec la réorganisation radicale de nos rapports sociaux « s'achève donc la préhistoire de la société humaine »<sup>8</sup>, pour reprendre la superbe expression de Marx dans sa préface à la *Critique de l'économie politique*. Mais est-ce en ce sens qu'il faut entendre l'idée que la vie n'a pas encore commencé ?

<sup>6</sup> D.H. Lawrence, *op. cit.*, p. 606.

<sup>7</sup> Programme de salle, voir *supra*.

<sup>8</sup> Karl Marx, Préface à la *Critique de l'économie politique*, 1859 : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1859/01/km18590100b.htm>

Tournons-nous ici, par comparaison, vers un poète :

« *C'est ridicule. Je suis assis dans ma petite chambre, moi, Brigge, âgé de vingt-huit ans, et qui ne suis connu de personne. Je suis assis ici et ne suis rien. Et cependant ce néant se met à penser et, à son cinquième étage, par cette grise après-midi parisienne, pense ceci :*

*Est-il possible, pense-t-il, qu'on n'ait encore rien vu, reconnu et dit de vivant ? Est-il possible qu'on ait eu des millénaires pour observer, réfléchir et écrire, et qu'on ait laissé passer ces millénaires comme une récréation pendant laquelle on mange sa tartine et une pomme ?*

*Oui, c'est possible. »*<sup>9</sup>

Si proches soient-ils, le révolutionnaire et le poète ne parlent pas de la même manière, ni peut-être de la même chose. Chacun aborde la question de **la vie qui attend l'humanité dans le futur** selon sa propre conception de la temporalité, de la mortalité et de la souffrance.

« *Les révolutionnaires promettent de changer la vie du peuple, mais la vie dont ils parlent est sans terme et le peuple souffrant ne naît ni ne meurt. »*<sup>10</sup>

La contradiction passe au cœur du terme de **vie**, qui engage à la fois l'ampleur des transformations nécessaires en vue de la vie future, et l'évidence scandaleuse de la mortalité et de la souffrance dans la vie présente. L'articulation de ces **deux conceptions de la vie** n'a rien d'évident, et le rapport qui les relie tient moins de la propédeutique (révolter le spectateur par le spectacle des choses révoltantes) que du cercle vicieux. Pour l'artiste, cela revient à tenter la difficile intrication de deux programmes esthétiques : ré-engendrer le monde et en construire un autre, concevoir l'image du temps présent tout en fabulant l'avenir, faire se chevaucher la vie que nous vivons et les vies qui nous sont dues.

Si le concept de vie a ici une fonction charnière, c'est peut-être en vertu de sa **polysémie**<sup>11</sup>. Rapporté à l'esthétique, ce terme peut désigner aux moins trois choses. D'abord, la vie est le critère de réussite d'une œuvre, qui sera qualifiée de « vivante » sous condition d'être conforme à un principe générateur interne qui en fait rayonner la figure. D'autre part, la vie est une norme externe, qui se distribue en deux temporalités distinctes. Il y a la vie que l'œuvre figure, celle qui n'est donnée qu'une fois et qui semble pourtant ne jamais devoir commencer. Et il y a la vie que l'œuvre préfigure, en tant que réalité extérieure à l'art et forme de la communauté à venir. Un kantien reconnaîtra, un peu réarrangée, la distinction entre finalité sans fin et finalité objective externe (ou utilité). D'une part, l'œuvre a sa propre vie, d'autre part elle s'engage à représenter la vie présente et celle du futur, afin d'engager la transformation de l'une en l'autre.

Or, ces deux conceptions de l'œuvre d'art, que la tradition tend à faire s'opposer, se solidarisent en réalité autour du terme de vie. Un pas pour l'art, un pas pour la vie. Se soucier de la vie tout en se souciant de l'art. Transformer la vie par la puissance de symbolisation de l'art, et confronter l'art à l'insignifiant clair-obscur de la vie. C'était la démarche des avant-gardes, et c'est la voie que Jacques Rancière reformule ainsi : « *La vie est un mouvement infini d'expansion et d'intensification d'elle-même qui doit perpétuellement se symboliser et identifier ainsi son progrès à une imperfection renouvelée.* »<sup>12</sup>

À quoi s'oppose cette « *imperfection renouvelée* » qui est l'autre nom de la vie ? Peut-être à la perfection vide du cliché. C'est ainsi que les deux grandes traditions du théâtre moderne, divisées au sujet de la représentation de la vie, deviennent sécantes. Le terme de « *vie éprouvée* », traduit aussi par « *revivre* », est au cœur de la terminologie de Stanislavski. Mettre la vie sur scène était le programme fondateur du naturalisme, produit de la crise du drame, dont les représentants littéraires sont bien connus : Ibsen, Strindberg et Tchekhov. On en connaît la revendication centrale : pour ne pas être cliché, le théâtre se doit d'être vivant et crédible. On sait aussi que Meyerhold fut l'un des premiers à contester la validité de ce programme : l'affaire du théâtre n'est pas d'imiter la vie, tant il est vrai qu'il existe d'autres arts dont la technique mimétique ou la conformité aux apparences est bien plus poussée – mais l'art de l'anticipation de l'avenir dans le présent. La forme théâtrale est aussi et en même temps une forme de vie nouvelle que les acteurs mettent en œuvre. Le metteur en scène devient le grand organisateur d'une cérémonie par laquelle chacun cherche à alléger et égarer l'existence commune.

<sup>9</sup> Rainer Maria Rilke, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, trad. Maurice Betz, éditions du Seuil, 1966, p. 27.

<sup>10</sup> Jacques Rancière, *Au loin la liberté*, La Fabrique, 2024, p. 82.

<sup>11</sup> Nous reprenons ici l'analyse de Jacques Rancière dans « Art, vie et finalité. De Kant à Dziga Vertov », dans *Les voyages de l'art*, éditions du Seuil, 2023.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 36.

Dans ce **différend structurel de l'histoire du théâtre**, Marie-José Malis se place avant le partage des eaux. Elle veut tout. C'est pourquoi son théâtre se montre fidèle à un double impératif : dire la vérité au sujet des misères de la vie actuelle, et mettre en œuvre dans cette vie les principes de l'existence future.

Lawrence est son meilleur allié, lui qui n'a cessé de poser et de reposer une question simple : comment vivre ? « *The universe is dead for us, and how is it to come to life again ?* »<sup>13</sup> **Revitaliser l'existence**, tel est le projet de Lawrence, pour la littérature et la vie. On l'entend, recommencer à vivre suppose de se tenir pour mort : vitalisme sur fond de mortalisme. Et c'est aussi une caractéristique de la théâtralité de Malis. Ce théâtre qui nous aide à vivre porte sur sa figure un air triste à pleurer. Bientôt, les acteurs fidèles de la Llevantina vont entrer. Nous les attendons, nous les connaissons, et nous les redécouvrons comme les officiants d'un art âgé, en bout de course, d'une superficialité déchirante. Comme si le théâtre, afin de revivre, devait commencer par reconnaître sa propre mort. Au Petit Odéon, le théâtre a devant lui **un bel avenir de revenant**.



## LA COLERE DE DIONYS

L'assise du public forme un L. Combien sommes-nous ce soir-là ? Plus de trente-cinq, moins de cinquante. Sous nos yeux, un lit de camp trône sur le parquet Chevron. En fait de lit, c'est une couchette : un simple matelas sur un sommier pliant, quelques oreillers, des draps. La lumière blanche baigne la scène et le public. Plus que proches, nous sommes réunis. Dans un temps partagé et un espace commun, l'attention est doucement requise par **ce théâtre à bas bruit**, où les paroles qui charrient la douleur sourde des hommes se donnent à entendre au-delà et en deçà de la communication. La lumière électrique et celle du jour se mêlent, comme l'art et la vie. Vie ou théâtre ? C'est déjà l'autre, et ce n'est plus tout à fait l'un, ou si peu. Pourtant, quand Lady Daphné ouvrira la fenêtre, nous nous apercevrons qu'au dehors le soleil s'est déjà couché. Le théâtre se fait la nuit, comme l'amour. Dilatation de la sensibilité, temps fluide de la pensée, cris et chuchotements : nous sommes chez Marie-José Malis.

Son adaptation donne la priorité aux pages où s'expriment la colère de Dionys. Sa colère noire et brûlante dépasse largement sa situation de prisonnier de guerre, et, bien que le conformisme du mode de vie anglais<sup>14</sup> soit une cible de choix, Dionys est loin de nourrir un ressentiment nationaliste :

« *Le soleil n'est ni anglais, ni allemand, ni bohémien. Je suis sujet du soleil. Je fais partie des adorateurs du feu.* »<sup>15</sup>

<sup>13</sup> D.H. Lawrence, « A propos of "Lady Chatterley's lover" », dans *Lady's Chatterley's lover*, ed. Michael Squires, Cambridge University Press, 1979, p. 331 : « *L'univers est mort pour nous, et comment peut-il revenir à la vie ?* »

<sup>14</sup> Cf. : D.H. Lawrence, « La Coccinelle », p. 566-567. :

« – Vous n'aimez pas l'Angleterre ?

– Ah, l'Angleterre ! Des petites maisons comme de petites boîtes, chacune abritant un Anglais au foyer et sa femme au foyer, chacun gouvernant le monde parce qu'ils sont tous semblables, si semblables... »

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 561.

La vaste colère de Dionys se dirige à l'encontre de ce qu'il appelle « *le monde des humains* »<sup>16</sup>. Aux questions que lui pose une Daphné incrédule, Dionys répond en élargissant toujours plus la mesure de son projet, tout en en précisant la teneur :

« – Vous voulez parler d'écraser l'Angleterre ?

– Ah non ! Ah non ! L'Allemagne autant que l'Angleterre, ou peut-être un peu plus. L'Asie autant que l'Europe.

– Simplement la fin du monde ?

– Non, non. Non, non. [...] Qu'ai-je à reprocher à un monde où même les haies sont pleines de baies, de grappes de baies noires qui pendent, et de baies rouges qui se dressent ? Jamais je ne haïrais le monde. Mais le monde des humains, Lady Daphné... »<sup>17</sup>

Dans la colère de Dionys, qui écrase les humains en épargnant les baies, on perçoit la passion surhumaine d'élargir le monde. Car, pour grandir, sa colère a besoin d'espace :

« Dans mon âme, il y a de la colère, de la colère et encore de la colère. Donnez-moi de la place pour ma colère. Donnez-moi de la place pour elle. »<sup>18</sup>

La colère de Dionys bouleverse, car, loin de prendre le monde pour son désir, elle y introduit son intraitable exigence, et il faudra faire avec, comme « *un défaut dans la pureté du non-être* »<sup>19</sup>.

Chose frappante, **la colère de Dionys est sans pourquoi**. C'est ce qui lui donne son caractère tragique. Et c'est un trait que la colère partage avec l'amour :

« – Et aussi, pourquoi êtes-vous en colère ?

– Il n'y a pas de pourquoi. S'il s'agissait d'amour, vous ne me demanderiez pas pourquoi j'aime. Mais il s'agit de colère, de colère et encore de colère. Comment pourrais-je l'appeler autrement ? Et il n'y a pas de pourquoi. »<sup>20</sup>

À la source de la vie qui cherche à sortir d'elle-même, la colère et l'amour ne peuvent ni l'une ni l'autre s'évaluer. C'est pourquoi Dionys est ici parfaitement symétrique de Basil, le mari légitime élevé par Lawrence au rang de défenseur suprême de l'amour. Mais Basil est un défenseur trop empressé. L'homme aux longues mains pâles, dont même les taches de rousseur sont livides selon une précision de Lawrence, ne saurait être que **le grand prêtre de l'amour blanc**, qui n'est pas l'amour mais son dérivé, tout comme le soleil blanc n'est qu'un reflet du soleil noir. L'amour ne passera jamais, dit-on. Mais l'amour blanc est précisément celui qui est voué à passer, tandis que la mystérieuse colère de Dionys défie la mort elle-même :

« Si un obus explosait et me faisait voler en mille fragments, cela ne détruirait pas la colère qui est en moi. Je le sais bien. Non, elle ne se dissipera jamais. Et la mort n'est pas une libération. La colère continue à gémir et à grincer des dents, même dans la mort. Lady Daphné, Lady Daphné, nous avons épuisé tout l'amour, et voilà ce qu'il reste. »<sup>21</sup>

Telle pourrait être la devise de l'humanité qui n'a pas encore commencé à vivre, et qui par conséquent ne sait pas de quoi elle parle quand il est question d'aimer : « *[N]ous avons épuisé tout l'amour, et voilà ce qu'il reste.* » Paroles d'un homme à qui le monde n'évoque plus la passion amoureuse, mais celle du scandale. Les existences paresseuses que nous menons au sein de ce monde blafard ne sont que la pâle copie des liens sombres qu'il nous faut nouer par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens auquel Dionys initie Daphné.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 580. L'expression originale est « *the world of man* ».

<sup>17</sup> *Ibidem.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 567.

<sup>19</sup> Paul Valéry, « Ébauche d'un serpent ».

<sup>20</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 567.

<sup>21</sup> *Ibidem.*

## SOLEIL NOIR

Le *Feu inversé* est un titre bien choisi. Plus qu'une simple image, il s'agit de l'axe générateur de la nouvelle de Lawrence. L'initiation de Daphné par Dionys converge en effet dans la révélation de cette image si saisissante :

« – Le véritable feu est invisible. La flamme et le feu rougeoyant que nous voyons brûler nous tournent le dos. Ils nous fuient. Cela a-t-il un sens pour vous ?

– Oui.

– Eh bien, le jaune du soleil, la lumière même, ce n'est que le regard latéral du véritable feu originel. Vous savez que c'est vrai. [...] Et, cela étant, **même le soleil est noir**. C'est seulement son habit de poussières qui nous le rend visible, vous le savez également. Et ses véritables rayons venant vers nous sont un écoulement sombre, les ténèbres mouvantes du feu authentique. Le soleil est noir, les rayons de soleil qui nous parviennent sont noirs. Et **la lumière n'est que l'envers de tout**, la doublure, et les rayons jaunes ne sont que le détournement de ce que le soleil projetait directement vers nous. Cela vous intéresse-t-il un peu ?

– Oui, répondit-elle, de manière dubitative.

– Eh bien, **nous avons affaire à l'envers du monde**. Le véritable monde vivant du feu est noir, vibrant, plus noir que le sang. Ce monde lumineux où nous vivons n'en est que la doublure blanche.

– Oui, cette idée me plaît.

– Eh bien, écoutez maintenant. **Il en va de même pour l'amour**. Cet amour blanc que nous avons, c'est la même chose. Ce n'est que l'envers, le sépulcre blanchi de l'amour vrai. **L'amour vrai est noir**, c'est une pulsation qui vibre dans les ténèbres, comme la chatte sauvage la nuit, quand l'écran vert s'ouvre et que ses yeux se fixent dans les ténèbres. »<sup>22</sup>

Il y a beaucoup à dire au sujet du soleil noir. Symbole important de la cosmologie de Lawrence, il est appelé à prendre une place de plus en plus grande au sein de ses écrits, au fur et à mesure de sa découverte de pays ensoleillés : l'Italie, les îles du Pacifique, le Mexique... Fils de mineur, Lawrence est fasciné par le soleil dont il renverse la symbolique traditionnelle. Si le soleil est noir, alors le jour ne s'oppose plus à la nuit pour en triompher chaque matin. Le jour n'est pas le contraire de la nuit, mais le mode visible, la propriété secondaire ou le miroitement apparent d'une substance obscure, primordiale et cachée.

Malis tire toutes les conséquences dramaturgiques de **ce monisme des ténèbres**. Si, sur scène les apparences sont celles de la vie, les lois qui la gouvernent importent davantage. Cependant, la scène n'est pas ici un espace surnaturel ou purement psychique. Ce serait un parti pris surréaliste : la construction d'un espace où la matière et l'esprit, l'artifice et la vie, cessent de s'opposer. Mais les créatures libérées en déverrouillant l'imaginaire ne sont pas toujours si originales qu'on le croit, et le regain du surréalisme a vite fait de tourner au kitsch décoratif. **La figuration des forces impersonnelles qui conduisent la vie**, dont le symbolisme a su naguère faire son programme, se limite ici à un serviteur de scène, qui empoigne les deux autres acteurs au niveau du cou, et les déplace sans ménagement dans l'espace comme des poupées vivantes. Image d'un symbolisme moderne, sur la scène duquel une main, qui n'est pas la nôtre, passe à travers notre corps et frappe aux portes de l'instinct, pour reprendre la terminologie de Maeterlinck.

Si la scène n'est pas purement et simplement imaginaire, disons-la topologique. Le terme n'est pas parfait, mais il traduit une subversion subtile du naturalisme classique, dans lequel la dialectique surface/profondeur joue à plein. On se souvient de Mademoiselle Julie, cachant ses dessous sales sous une noble apparence, et de son amant Jean, dont les vêtements sont propres, mais dont l'âme est immonde. Désormais, l'apparent et l'inapparent communiquent trop étroitement pour vraiment s'opposer à la façon de la propreté et de la crasse. **Surface et profondeur courent le long d'une même bande**, tant et si bien que le monde « naturel » est toujours déjà contaminé par ce qu'il exclut. L'espace ne procède pas de la coupure entre imaginaire et réalité, mais de leur **torsion**. Malis n'abat pas le réalisme en lui opposant un système de signes entièrement nouveau ; elle l'achève de l'intérieur.

<sup>22</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 571-572.

## POUR UN COMMUNISME DES TENEBRES

Sur scène, Daphné a rejoint Dionys, et *Le Feu inversé* se compose des longs et profonds échanges qu'ils auront ensemble, rejoints plus tard par Basil. Doucement, l'idée émerge qu'avec la guerre, le triomphe de l'industrie, de l'idéologie du progrès et de la démocratie, la modernité a accouché d'une nouvelle humanité, décharnée, solaire, appauvrie parce que sans ombre. Au nom de l'amour de ce qui est humain, **l'humanité s'est trahie elle-même**. La dénonciation rousseauiste de l'homme et la colère de Dionys envers *the world of man* deviennent sécantes. Quant au personnage de Basil, il est le touchant représentant d'un progressisme exsangue, angélique et impuissant.

Nous abordons l'une des contradictions les plus aiguës qui travaillent aujourd'hui le théâtre contemporain. **L'autonomie relative de l'œuvre d'art** transforme la nature même de ses contenus de vérité. Son exigence de vérité tient à son incapacité à exprimer cette dernière entièrement. Elle ne peut la dire qu'à condition de **maintenir vivante en elle sa propre altérité**. La cohérence de l'œuvre d'art est à ce prix : elle ne se maintient que moyennant un séjour prolongé auprès de ce qui la détruit. En tant que système de tension et de détente, l'art n'est pas le reflet de la société, mais un champ de forces contradictoires, pour reprendre l'heureuse expression d'Adorno. Nous connaissons certaines de ces forces contradictoires, immanentes à la civilisation : la loi et le crime, la morale et le désir, le bonheur et la liberté... Telle est la grande leçon freudienne : la civilisation est fondée sur le renoncement à la satisfaction des pulsions primaires, en échange de quoi l'humanité se voit promettre une protection contre la souffrance. Mais cela ne fonctionne pas, ou seulement un temps. Non seulement nous souffrons alors du crime, mais aussi de la loi. Au lieu des démangeaisons du désir, nous découvrons les prurits de la morale. Et au nom d'un bonheur que nous ne rencontrons jamais durablement, nous abdiquons la liberté de désirer.

La tâche difficile à laquelle certains artistes comme Malis se mesurent aujourd'hui est de s'interroger sur ce grand renoncement, cette capitulation, ce chantage hygiéniste. Pour être opérante, cette interrogation se fait en intériorité. Son plan d'épreuve ne saurait être que l'œuvre d'art elle-même, en tant qu'elle est impliquée dans ce chantage dont elle est bien souvent complice. Car **l'art n'est pas à l'abri**. Lui aussi se voit chargé d'un devoir moral : donner un sens à la réalité, à moins d'en proclamer l'absence, et, par là-même, nous faire tous manger au râtelier du sens commun. L'œuvre d'art, dont un mythe dit qu'elle est née de la main d'une femme amoureuse traçant le contour d'une ombre sur un mur, se voit forcée de **renoncer au négatif**, comme s'il s'agissait simplement d'une dimension superflue ou encombrante de l'être. « *Vis sans désir, existe sans ombre* », telle est la loi à laquelle chacun d'entre nous doit se plier. Ce faisant, nous perdons la part de nous-mêmes qui n'a pas d'utilité ni de justification immédiate, ce qui du sujet ne saurait être promu, vendu, exploité – ce qui n'a pas de valeur et n'a pas de prix, pour reprendre la belle formule d'Annie Le Brun.

Contre ce processus d'expurgation du négatif, le théâtre de Malis se repeuple de fantômes, de non-nés, de suicidés, de raturés de la société, formant un petit peuple d'existences pugnaces, orphelines d'un monde auquel elles ne s'adapteront jamais, parce que leur malheur est plus grand. Il faut avoir le courage de dire que nous vivons mal, que la beauté n'est pas gaie et que le chagrin est vie. Comment vivrions-nous dans le désert de ce monde que notre chagrin déprécie et célèbre autrement qu'avec une vitalité désespérée ? Tout est à nous. Cela signifie : **l'obscurité aussi nous appartient**. C'est à ce travail patient, élémentaire, si radical pourtant, que se voue Marie-José Malis : augmenter notre capacité à « *transférer du sens au lieu même où il s'est perdu dans la mort et/ou dans le non-sens* »<sup>23</sup>, c'est-à-dire : « *dire jusqu'à la mort* »<sup>24</sup>, dans l'interstice entre le monde insignifiant des choses et la circulation de symboles creux – là où le sang noir de la vie irrigue enfin la chair des mots. Marie-José Malis est la primitive d'un **théâtre nouveau : pour un communisme des ténèbres**.

## AU-DELA DU PRINCIPE DE REALISME

Avec Lawrence, Malis rencontre un maître dans l'art de pousser les anciennes conventions dans leurs retranchements, en intriquant la représentation de la réalité aux forces invisibles qui la font et la défont. Sa démarche ne procède pas par opposition frontale avec le réalisme, mais par **exclusion interne**. Le réalisme est mis en crise, travaillé de l'intérieur, jusqu'à atteindre son point de renversement à partir

<sup>23</sup> Julia Kristeva, *Soleil noir*, éditions Gallimard, 1987, p. 115.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

duquel il opère en sens inverse. Au lieu de l'opposition traditionnelle entre réalité et surréalité, nous faisons la découverte d'**un réalisme pressurisé**, mettant au jour non pas les lois de la société mais l'anarchique économie de la libido, comme une puissance noire qui martèle à la porte du monde.



Pour se la figurer, trois images se proposent.

- Au comble de l'amour, Daphné dit sentir une rivière noire s'écoulant au creux d'elle-même :
 

*« Non, elle avait trouvé cette chose merveilleuse après l'avoir entendu chanter : elle s'était soudain effondrée hors de son moi ancien, dans ces ténèbres, cette paix, cette placidité qui était comme un puissant fleuve sombre coulant éternellement dans son âme. »*<sup>25</sup>
- À l'écoulement de l'eau libidinale fait pendant la combustion de « la sombre flamme de la vie »<sup>26</sup>, réchauffant le feu pâle qui coule dans les veines de Daphné :
 

*« Et le comte, bien sûr, le comte avait quelque chose d'ardent et d'invisible, une sombre flamme de vie qui pourrait réchauffer le feu blanc et froid de son sang à elle. »*<sup>27</sup>
- Et il y a enfin l'organe qui brasse cette flamme liquide : le cœur.
 

*« Je crois en la puissance de mon cœur rouge et sombre. Dieu a mis le marteau dans ma poitrine, le petit marteau éternel. Frappe, frappe, frappe ! Il frappe le monde des humains. Il frappe, frappe ! Et il entend le mince craquement. Le mince bruit du craquement. Écoutez ! »*<sup>28</sup>

Aux battements du cœur répondent les craquements de l'air, dans la commune mesure de la nature éternelle. Ses scansionnements rythment la souffrance de tout ce qui existe sous le **soleil blanc de la mort**, mais aussi l'effort que le monde fait à chaque instant pour éclore hors de lui-même et devenir esprit, libido, **soleil noir de la vie**. Il faut entendre, dans le martèlement de la destruction, l'épanouissement de la force passionnée de vivre. N'oublions pas que Dionys est un prisonnier de guerre. À chaque seconde, son cœur redouble sa condition en tentant de la déjouer, et la rivière de son âme captive cherche à déborder les rives qui l'enserrent.

Cette économie libidinale est affaire d'eau, de feu et de rythmes, mais aussi de lumière et de couleur. Décrivant Daphné comme prématurément blanchie par les souffrances de l'existence, Lawrence introduit une veine d'argent dans le *topos* médiéval de la Belle Dame à la chevelure dorée. Mi-blanche, mi-blonde, la lumière dont rayonne Lady Daphné est analogue à la brillance de la Lune par rapport au soleil, suivant la métaphore du « feu pâle » immortalisée par Shakespeare : « *et la lune est une voleuse, / et elle dérobe au soleil son pâle feu.* »<sup>29</sup>

Basil vénère ainsi sa femme à l'instar d'une blanche reine de la Nuit :

<sup>25</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 617.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 608.

<sup>27</sup> *Ibidem.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 580.

<sup>29</sup> Shakespeare, *Timon d'Athènes*, acte IV, scène 3.

« Elle avait toujours la main sur la cheminée, les yeux baissés, et ne lui répondait pas. Elle était épouvantée, presque horrifiée, mais elle ressentait une exaltation au plus profond de son âme. Elle sentait véritablement qu'elle pourrait remplir l'univers d'un rayonnement blanc, comme la lune, comme Astarté, comme Isis, comme Vénus. La majesté de son propre pâle pouvoir. L'homme la vénérant religieusement, pas simplement en amoureux. Elle était prête pour lui, pour le sacrement de son culte suprême. »<sup>30</sup>

Mais les adeptes de la Lune, on le sait, sont impuissants : quiconque vénère l'astre froid se condamne lui-même à la chasteté. C'est ainsi que l'adoration de la Vierge-Mère supplante l'amour :

« Ce n'est pas de l'amour, c'est de l'adoration. L'amour entre vous et moi sera un sacrement, Daphné. Voilà ce que j'ai dû apprendre. Vous êtes au-delà de moi. Un mystère pour moi. Mon dieu, comme tout cela est immense. »<sup>31</sup>

Tout autre est le discours que tient Dionys, qui détourne Daphné d'elle-même mot à mot. Tout est inversé, à commencer par sa pâle beauté et cette chose ossifiée que son mari prend pour l'amour vrai. Les yeux de Dionys ne s'arrêtent pas au feu froid de la lune. Ils voient le monde à une autre lumière, et l'initiation de Daphné en passe par le splendide récit de sa vision :

« Le véritable monde vivant du feu est noir, vibrant, plus noir que le sang. Ce monde lumineux où nous vivons n'en est que la doublure blanche. »<sup>32</sup>

Plus qu'un récit, *Le Feu inversé* est une initiation par le verbe et la transmission d'une puissance de vision :

« Elle le regardait dans les yeux. Elle voyait les ténèbres qui dansaient dans les profondeurs. Elle percevait le feu invisible et félin qui s'agitait au fond de ses prunelles, elle le sentait venir à elle. »<sup>33</sup>

Cette initiation verbale recoupe les propriétés les mieux connues du théâtre de Malis : l'effort et la patience d'un déploiement à vue de la pensée, **le travail énonciatif**, la manifestation d'une nouvelle façon de sentir, de se mouvoir, de se parler, d'aimer et d'être là. Ce processus engage une certaine conception de l'amour. En comparaison de Basil, Dionys fait d'ailleurs un usage très restrictif de ce terme. Il s'oppose à la caractérisation, bien freudienne, que Basil fait d'Éros comme puissance d'unification, « la grande puissance qui réunit les êtres humains »<sup>34</sup>. Mais l'amour, pour Dionys, n'est pas cette vaste puissance multiforme et unitaire dans laquelle il s'agirait de se fondre, ni ces fleurettes roses que les amants aiment à s'offrir ou se conter :

« Elle avait apporté une poignée de fleurs roses, en forme de marguerites.

"Aimez-vous les fleurs ?" demanda-t-elle.

Il les regarda, puis secoua lentement la tête.

"Non. Quand je chevauche à travers les marais ou les collines, j'aime les voir en dessous de moi. Mais pas ici, pas maintenant. Je vous en prie, n'apportez pas de fleurs dans cette tombe. Même dans les jardins, je ne les aime pas. Quand elles ne servent qu'à faire tapisserie à la vie humaine !" »<sup>35</sup>

Dionys n'aime pas les fleurs coupées. **Éros, Dieu noir**, n'a que faire des tapis de fleurs. Hors du spectre du visible, il ne ravive pas les couleurs du monde, mais il fait trembler la perception, pour nous faire voir le scintillement des ténèbres. Ce que le narrateur décrit en premier chez Dionys, ce sont ses « *grands yeux noirs* », semblables à ceux des chats – une métamorphose animale qui affecte ensuite le regard de Daphné :

« À quoi aurait-il voulu que ses yeux ressemblent ? Il voulait les voir se dilater et ne plus être que deux pupilles noires, comme ceux d'un chat la nuit. »<sup>36</sup>

<sup>30</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 587.

<sup>31</sup> *Ibidem.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 572.

<sup>33</sup> *Ibidem.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 596.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 558. Traduction légèrement modifiée, plus conformément au sens du terme « *upholstery* » que le traducteur a préféré rendre par « rembourrage ».

<sup>36</sup> *Ibid.* p. 573.

Si l'auteur ajoute aussitôt que cette idée cause à Daphné « *une répugnance convulsive* »<sup>37</sup>, le dégoût devient bien vite tentation :

« *Et elle contemplait ses yeux bleu-vert, les yeux d'une chatte sauvage sur une branche. Oui, le bel iris bleu-vert, tendu comme un écran. En supposant qu'il allait se relâcher. En supposant qu'il allait se déplier pour révéler les sombres profondeurs, la sombre pupille dilatée ! En supposant qu'il allait le faire ?* »<sup>38</sup>

C'est bien ce qui va se produire, quand elle rejoindra Dionys dans sa chambre à la faveur de la nuit, quand **deux obscurités se feront face**. Comme la Nymphe dont elle porte le nom, Daphné échappe au dieu de la lumière. Et comme Perséphone, elle épouse un dieu sombre, dans le souterrain où le soleil noir répand la substance d'une autre vie :

« *Les ténèbres répondant aux ténèbres, un flot répondant à un autre flot. [...] Les ténèbres à l'intérieur de la chambre semblaient vivantes comme du sang.* »<sup>39</sup>

On dit souvent de certains nyctalopes qu'ils ne perçoivent pas les couleurs. Plus vrai serait de dire que leurs yeux sont **ouverts à l'arc-en-ciel du noir**.



## LES NUITS BLANCHES

Il faut dire un mot à propos de l'**Apocalypse**, d'abord parce que le nom de Lawrence y est souvent associé, ensuite parce qu'il s'agit d'un thème plus qu'à la mode sur les scènes contemporaines, et enfin parce qu'il en est explicitement question dans *Le Feu inversé*.

On connaît la thèse de Deleuze à ce sujet. Pour Lawrence, le monde a **déjà** pris fin. Si nous sommes des contemporains de l'Apocalypse, c'est parce que celle-ci configure par avance nos façons de vivre, de sentir et de penser : « *Si nous baignons dans l'Apocalypse, c'est plutôt parce qu'elle inspire en chacun de nous des manières de vivre, de survivre, et de juger.* »<sup>40</sup> L'Apocalypse est, dit-il, « *le livre de chacun de ceux qui se pensent survivants. C'est le livre des Zombis.* »<sup>41</sup>

Pourtant, ce qui tourmente Daphné n'est pas que l'Apocalypse soit déjà arrivée sans le savoir, mais plutôt l'éventualité inquiétante qu'elle n'arrive pas, et, partant, que les tourments humains ne prennent jamais fin :

« *Chaque fois que je vois une personne affligée des mêmes souffrances, je désire encore plus la fin du monde. Et je me rends bien compte que le monde ne finira pas...* »<sup>42</sup>

<sup>37</sup> *Ibidem*.

<sup>38</sup> *Ibid.* p. 574.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 612.

<sup>40</sup> Gilles Deleuze, « Nietzsche et Saint Paul, Lawrence et Jean de Patmos », dans *Critique et clinique*, éditions de Minuit, 1993, p. 54 de l'édition électronique.

<sup>41</sup> *Ibidem*.

<sup>42</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 552.

L'expérience du monde que fait l'humanité souffrante n'est pas crépusculaire. Il s'agit plutôt d'**une interminable nuit blanche**. L'initiation de Daphné repose sur la transmission d'un désir de dormir, pour remédier à l'insomnie éternelle de la vie. « *Elle s'était endormie après la nuit blanche de ses jours* »<sup>43</sup> est-il dit de Daphné au plus haut point de sa passion. **La modernité a assassiné le sommeil**. Lawrence retourne comme un gant la comparaison classique de l'aliénation à la narcose. Nous ne sommes **pas somnambules, mais insomniaques**. Nous ne savons plus ce qu'est la nuit. C'est la profondeur de cette nuit que l'érotisme ressuscite et illumine – comme un monde latent au creux de celui-ci. La découverte qui attend Daphné suite à sa rencontre avec Dionys n'est pas que la fin du monde a déjà eu lieu, mais que **le monde n'a jamais vraiment commencé**.

Un programme pour l'art s'en déduit. Il ne s'agit pas de faire la lumière sur les défaillances de nos vies. Toute la lumière est déjà faite. **La nuit reste à faire**, et sa splendeur à découvrir. Et ce que nous appelons « monde », « réalité » ou « civilisation », ne sont que les prête-noms des forces statiques qui nous défendent de faire cette découverte.

C'est à elle que conduit l'initiation de Daphné. Redoublant le sacrement blanchi qui la lie à Basil, Daphné se lie à Dionys comme à un « *nouvel amant, un nouveau futur époux* »<sup>44</sup>, au cours d'« *une nouvelle nuit de noces suprahumaine* »<sup>45</sup>. Lady Daphné se dédouble. Elle a **deux corps, un pour chaque époux**. Comme Perséphone, sa vie se partagera désormais entre le monde du dessus et celui du dessous. La Daphné blanche demeure dans le désert de jouissance du monde visible, tandis que la Daphné noire, épouse nocturne du Scarabée, incarne à jamais **cette nouvelle humanité que prophétise Lawrence**, accordée à la parole sourde d'une puissance obscure, en deçà du sens et de la conscience :

« *Écoutez, lui dit-il tout bas. À présent vous êtes mienne. Dans le noir vous êtes mienne. Et quand vous mourrez vous serez mienne. Mais le jour vous n'êtes pas mienne, parce que je n'ai aucune puissance dans le jour. Dans la nuit, dans le noir, et dans la mort, vous êtes mienne.* »<sup>46</sup>

À ces mots, nous voyons jaillir le corps inconscient de Daphné, Ève future purifiée par le feu inversé de Dionys. **Feu inversé, corps inconscient** : tout tient à ce préfixe « in- », dont l'ambiguïté tient au fait qu'il désigne deux relations contraires : la négation et l'inclusion. Une tâche difficile s'offre à nous : **penser positivement la négativité de l'œuvre d'art**. Depuis la première Critique, et jusqu'à son essai sur les grandeurs négatives, Kant a fait l'effort de rendre le « rien » quantifiable, pensable et représentable. De façon symétrique, Sade a parachevé cet effort rationnel dans le domaine moral : le vice n'est pas une simple privation du Bien, mais une construction dans le Mal. Lawrence poursuit cet effort secret de la pensée, sur le mode mythologique, quand il dissocie le diable du dieu personnel de Dionys :

« *J'ai trouvé le Dieu qui rabaisse les choses, en particulier celles que les hommes ont élevées. Ne dit-on pas que la vie est une quête de Dieu, Lady Daphné ? J'ai trouvé mon Dieu.*

– *Le Dieu de destruction, dit-elle en blêmissant.*

– *Oui. Non pas le diable qui détruit, mais le dieu qui détruit.* »<sup>47</sup>

Comme le feu pâle par rapport au feu sombre, l'esprit qui toujours nie n'est qu'un dérivé de la puissance inversée que vénère Dionys.

Parviendrons-nous comme lui à « *penser l'ombre sans en faire le double amoindri de la lumière ?* »<sup>48</sup>, se demande Martin Rueff dans un texte auquel notre présente réflexion doit beaucoup. Les termes du problème s'inversent sous nos yeux : c'est la lumière qui est le double amoindri de l'ombre. Les ressources philosophiques qui permettraient d'explorer ce renversement ne sont pas si nombreuses qu'on pourrait le croire : « *Une histoire philosophique de l'ombre manque.* »<sup>49</sup>

Pourquoi cela nous importe-t-il ? Parce qu'il en va peut-être de notre capacité à comprendre le mal dont nous souffrons déjà. Comme le soulignait autrefois Christian Prigent, l'humanité est autant sinon davantage menacée par un excès de lumière que par un trop de négativité. Mais nous aide à le comprendre, à le sentir plutôt, parce que ses acteurs construisent à vue une nouvelle manière d'être, dans

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 617.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 582.

<sup>45</sup> *Ibidem.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 614.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 579.

<sup>48</sup> Martin Rueff, « Critique de l'esthétique négative », revue *Po&sie*, n°96, 2001, p. 140.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 140.

laquelle les pauvres mots de « mort » et de « vie » s'intervertissent. Et parce qu'il est doux de voir paraître, fût-ce sous la forme de ce qui n'est pas possible en ce monde, **l'éternité retrouvée de l'amour vrai** :

*« Ne m'oubliez pas. Souvenez-vous toujours de moi. Je laisse mon âme dans vos mains et dans votre matrice. Rien ne pourra jamais nous séparer, à moins que nous nous trahissions l'un l'autre. Si vous devez vous donner à votre mari, faites-le et obéissez-lui. Si vous m'êtes fidèle, d'une fidélité interne, très interne, il ne nous fera aucun mal. Il est généreux, soyez généreuse envers lui. Et croyez toujours en moi. Parce que même de l'autre côté de la mort je veillerai sur vous. Je régnerai au royaume d'Hadès quand je serai mort. Et vous serez auprès de moi. Vous ne me quitterez jamais, après la mort. N'ayez donc pas peur dans la vie. N'ayez pas peur. Si vous devez verser des larmes, versez-les. Mais au cœur de votre cœur, sachez que je reviendrai et que je vous ai prise à jamais. Et donc, au cœur de votre cœur, soyez calme, soyez calme puisque vous êtes **l'épouse du scarabée**. »*<sup>50</sup>



•••

---

<sup>50</sup> D. H. Lawrence, *op. cit.*, p. 618.



## REINE COHEN : " TCHEVENGOUR ", PAR LA TROUPE DES ACTEURS NOUVEAUX

À propos de la représentation, le 19 juin aux Murs à Pêches à Montreuil/Bois, de la pièce TCHEVENGOUR, d'après PLATONOV, par la troupe T.A.N. (Troupe des Acteurs Nouveaux)

LEZ'ARTS DANS LES MURS  
69 RUE PIERRE DE MONTREUIL

# TCHEVENGOUR

UNE CRÉATION DE LA TROUPE DES ACTEURS NOUVEAUX

**VENDREDI 19 JUIN**  
**18h Buvette & musique**  
**19h30 Spectacle**  
**20h30 Repas festif**

UNE CRÉATION DE LA TROUPE DES ACTEURS NOUVEAUX

# TCHEVENGOUR

Très librement inspiré de Tchevengour d'Andrei Platonov

À Tchevengour, il n'y a pas de chef, nul ne commande à personne. Le commerce, le travail et la propriété sont strictement interdits. À Tchevengour, seul le soleil travaille. Les maisons appartiennent à tout le monde et personne n'a de domicile fixe. Personne ne possède rien. Mais dans ce « rien », il y a une place pour ce qui ne rapporte pas. La camaraderie. L'amitié. L'amour. On ne sait pas si Tchevengour est une utopie ou une anti-utopie. Ni l'un ni l'autre. C'est une invention qui repose sur les efforts désespérés de ses personnages, et pour nous sur les efforts des gens, ici et maintenant.

**LE MARDI 16 JUIN à 19h30**  
A La Comète  
21 Avenue Gabriel Péri  
93120 La Courneuve

**LE MERCREDI 17 JUIN à 19h30**  
Devant l'École des Actes  
29 rue Charles Tillon  
93300 Aubervilliers

**LE VENDREDI 19 JUIN à 19h30**  
Aux Léz'arts dans les murs  
69 rue Pierre de Montreuil  
93100 Montreuil

Informations et réservations à  
troupedesacteursnouveaux@gmail.com

**POUR DONS ET SOUTIENS SCANNEZ :**

Avec le soutien et l'accueil de : l'Atelier couture à ARDIGNY ; La Comète - Maisons des Pratiques Artistiques Amateurs de La Courneuve ; L'École des Actes ; L'Espace Renaudie ; Les Laboratoires d'Aubervilliers ; Léz'Arts dans les murs ; Les Pousins.

Conception graphique : Odine

Cela commence comme dans la chanson, dans « *Un jardin extraordinaire* », reliquat de ce que fut, du dix-septième au dix-neuvième siècle, ce verger construit en espaliers, où était cultivée la jadis fameuse Pêche de Montreuil. C'est aujourd'hui un jardin, où se tiennent diverses activités, certaines participant de l'éducation populaire.

Dans ce lieu, sur une petite scène de bric et de broc, se produisent ce jour-là les acteurs de la T.A.N. Ils viennent y montrer une pièce, créée d'après un roman de Platonov, dont la présentation peut de prime abord dérouter.

Andrei Platonov imagine un village, Tchevengour, dans lequel les habitants, qui ont exterminé et exilé les bourgeois, décident que le communisme est instauré. Ici, il n'y a pas de chef et nul ne commande à personne : on invite les gens à penser par eux-mêmes, car on croit en leurs capacités et on ne peut pas savoir à leur place ce qui est bon pour eux. Ici, on laisse l'herbe pousser, on aime le vent qui souffle, on se repose du temps de l'oppression. Ici, le commerce, le travail et la propriété sont strictement interdits. « À Tchevengour, seul le soleil travaille ». Les maisons appartiennent à tout le monde et personne n'a de domicile fixe. Personne ne possède rien. Mais dans ce « rien », il y a une place pour ce qui ne rapporte pas. La camaraderie. L'amitié. L'amour. On ne sait pas si Tchevengour est une utopie ou une anti-utopie. Ni l'un ni l'autre. C'est une invention qui repose sur les efforts désespérés de ses personnages, et pour nous sur les efforts des gens, ici et maintenant.

Un rêve solaire, édénique, rêve peut-être d'un retour en arrière vers une mythologie des origines innocentes. À l'opposé de la conscience taraudante de ce qu'il faut d'efforts, de persévérance, d'endurance, pour tenir, vers l'avant, le cap d'une humanité fraternelle, contre les vents dominants de l'adversité.<sup>1</sup>

Mais dès le début, **la mise en scène est une mise en perspective**. Les acteurs sont presque tous (sauf ceux qui ont une pratique professionnelle du théâtre) des travailleurs sans papiers, gens qui en savent long sur l'oppression qu'il faut endurer pour avoir un travail, pour gagner sa vie, et souvent pour faire vivre d'autres qui ne sont pas là. Travail dominé, travail-sacrifice, conscience de l'exploitation, de l'absence de marge de choix, de la privation de tout droit. Mais **leur travail sur scène est un travail émancipé, et**, comme la joie des spectateurs le rend sensible, **émancipateur** pour ceux qui les regardent.

La pièce commence par un prologue : les acteurs (eux, non les personnages qu'ils incarnent) protestent contre l'absence de nombre de leurs camarades, qui étaient là l'année passée, dans leurs précédents spectacles, et qui sont partis. Où sont-ils partis ? En Espagne, où 500 000 régularisations ont été accordées aux étrangers. Et les acteurs de la troupe de protester, de manifester, de réclamer que l'Espagne soit assignée devant la Cour européenne des droits de l'homme pour concurrence déloyale, elle dont les promesses, qui ne sont pas des promesses en l'air, les privent d'une partie de la troupe qu'ils formaient. « *On est content pour eux, mais quand même c'est de la concurrence déloyale* ». Prologue poignant et hilarant à la fois, l'auditoire est conquis.

C'est à la remémoration du spectacle, disparu dès qu'apparu, que je vais m'essayer, m'appuyant sur la lecture du script, aimablement fourni par l'auteur.

## 1

**La rencontre, sur la scène, des acteurs et des personnages** qu'ils incarnent<sup>2</sup>, est l'un des croisements qui se produiront tout au long du spectacle. Comme des fils dans un tissu refont surface des croisements qui manifestent la profondeur, l'épaisseur, de ce qui nous est donné à voir. **Puissance du théâtre**, qui fait qu'un texte couché sur le papier, « à plat », tout d'un coup se lève, entre dans des corps, qui sont vivants, qui bougent, qui parlent, qui agissent. Et on entend autre chose que ce qu'on avait cru comprendre à la lecture de la présentation de la pièce. Voir est autre chose que lire, on le sait, mais il arrive qu'on l'éprouve.

À plusieurs reprises, les acteurs croisent les personnages.

« À Tchevengour, on n'amasse pas de propriété. On la détruit. On n'en a plus besoin : c'est ça manquer de rien. [...] Les gens sont arrivés [...] au communisme de la vie ! Bienvenue ! Merci. Où sont les autres ? En Espagne ! [...] On n'a jamais vu des communistes aussi mous. C'est une troupe de théâtre ou une course d'escargots ? »<sup>3</sup>

D'autres croisements se produisent, tissant entre eux des fils tendus entre des paires relevant d'oppositions/différenciations/contradictions/négations :

<sup>1</sup> Évocation de Rimbaud, de cette sorte de bascule, dans *Une Saison en Enfer*, entre la fin de *Matin*, semblant hésiter entre (ou faire s'équivaloir, dans la juxtaposition ?) la promesse céleste et la lutte terrestre collective « *Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie* » et l'Adieu, adieu à la promesse divine « *Il faut être absolument modernes. Point de cantiques. Tenir le pas gagné.* »

<sup>2</sup> Rencontre manifestée aussi dans le fait que, sur scène, les personnages ne portent pas les noms qu'ils ont dans le roman de Platonov, mais les noms propres des acteurs, « russifiés » par l'adjonction de *-vitch-*, *-evna-*, et autres suffixes marquant, en russe, la filiation ou le mariage. S'agit-il d'une décision stratégique délibérée, ou d'un stratagème visant à faciliter l'apprentissage du texte par des acteurs nouveaux ? Acteurs ayant eu peu de temps de répétition, et dans un rapport collectif à une « polyglotie » sans vraie langue commune entièrement partagée par la troupe, qui a pu nécessiter quelques contorsions. Au fond, peu importe. L'après-coup de la décision (délibérée ou formellement contrainte, comme dans les exercices de l'Oulipo), produit son effet et son sens pour peu que les conséquences en soient tenues. Mais, n'ayant pas retenu les noms entendus lors de la représentation, j'ai gardé les noms des personnages de Platonov.

<sup>3</sup> Scène 3

- Vie extérieure / vie intérieure et individu/masses :
  - la référence aux masses (« *Le spectacle de la terre libérée de ses exploiters me fait très plaisir. Mais sans le prolétariat, c'est un peu désertique. [...] Le socialisme, c'est une affaire de masses* »<sup>4</sup>)
  - en contrepoint de l'éloge de la « vie intérieure » (« *Ne rien avoir à faire : ni besoin, ni tâche, ni obligation. Tu peux vivre pour toi-même. Te concentrer sur ta vie intérieure. Vivre une existence qu'il n'y a plus besoin de justifier* »<sup>5</sup>),
  - la fait apparaître, quand limitée à elle-même, comme **installation dans une aliénation à soi qui s'ignore**.
- Théâtre comme acte en situation / théâtre comme représentation.
- Travail exploité pour le profit / ouvrage gratuit pour qui en a besoin : c'est cet écart qui se manifeste dans le texte, à partir de l'énoncé « *À Tchevengour, seul le soleil travaille* », mis en perspective plus loin :

« *Là où trônaient les maisons des bourgeois, il n'y a plus rien que de la terre.*

*Ça a dû être du boulot...*

*Je ne te le fais pas dire. C'était si dur qu'on a presque regretté de s'être débarrassé de la bourgeoisie. On aurait dû les faire déménager leurs propres maisons.*

*Non mais, je vous pose la question : est-ce que le prolétariat n'est pas suffisamment fatigué comme ça ? [...]*

*Ah ha ! Mais vous m'aviez pourtant dit que vous aviez aboli le travail...*

*Oui. Il n'y a aucune production de valeur, aucune propriété en jeu. On laisse courir la destruction de l'héritage petit-bourgeois. »*<sup>6</sup>

- Et surtout, débordant de toute fixité, le fil tendu entre immobilité des choses et mouvement des corps, des pensées, des gens, qui déplacent ce qui semble le plus fixé, les maisons. Elles sont déplacées pour que personne ne s'installe dans la possession. Ce **labeur incessant, sans accumulation**, n'est donc pas un travail, au sens de ce qui produit de la valeur qui se sédimente pour le profit de quelques-uns. De même, la déambulation incessante de Michka :

« *Par contre nous avons Michka Louï. C'est notre marcheur. Comme il a la bougeotte, on l'a affecté au transport de lettres en dehors de Tchevengour. Il fait tout à pied.*

*Mais ce n'est pas du travail ça ?*

*Pour moi la route n'est pas un travail. C'est l'épanouissement de la vie.*

*Dans mes bras ! Michka. »*<sup>7</sup>

Ces croisements s'organisent sur fond de **division du lexique** entre langue du capitalisme, de la domination, du « *il n'y a que ce qu'il y a* », et langue du communisme, de l'émancipation, du « *il n'y a pas que ce qu'il y a* ». Au regard de ces deux langues, de ces deux visions du monde et de l'humanité, il y a en effet travail et *travail*, valeur et *valeur*, cher et *cher*, prix et *prix*...

## 2

Dans la deuxième partie, après le départ de Procha (l'organisateur) parti chercher les pauvres, qui laisse les Tchevengouriens livrés seuls au dur devoir de *penser par eux-mêmes*<sup>8</sup>, la pièce pivote vers les questions de l'articulation pratique **de l'utopie idéale à la réalité tangible** de la situation. Le paysage est immédiatement moins solaire, les nouveaux venus, « *le prolétariat* » qu'il faut accueillir à Tchevengour, semblent accablés.

<sup>4</sup> Scène 4

<sup>5</sup> Scène 3

<sup>6</sup> Scène 3

<sup>7</sup> Scène 3

<sup>8</sup> Scène 5

« Ils me semblent trop faibles pour être prolétariens. Comme s'ils avaient passé leur vie à se réchauffer non à la lumière du soleil, mais à celle de la lune. Il y a des jeunes qui regardent dans notre direction, mais ils n'ont pas l'air pressés de nous rejoindre. La steppe est vide et inhospitalière. La lumière aussi est vide, comme si le soleil brillait sur un pays étranger, oublié, où rien n'existe que des hommes abandonnés sur leur tumulus. Ils n'ont l'air d'attendre aucun secours, aucune amitié. »<sup>9</sup>

Ces fantômes, les sans-père, rendent sensible qu'**errer est autre chose que se déplacer**. Ils semblent désorientés. Les Tchevengouriens les invitent à se joindre à eux.

« Nous voici inévitablement fraternels, membres d'une même famille, puisque notre économie se trouve socialement unifiée en une seule maison. C'est pourquoi on vous invite à vivre ici honnêtement, sous la direction du comité révolutionnaire ! »<sup>10</sup>

Suit le récit de Dvanov, Tchevengourien et sans-père, ou plutôt dont le père est mort, noyé, par curiosité, voulant visiter *un peu en touriste* la province de la mort.

Mais **les sans-père** sont aussi, peut-être surtout, **des sans-mère**.

« Tu auras au moins connu ton père quelques années. Rares sont ceux d'entre nous qui ont connu leurs parents. La mère de chacun d'entre nous a pleuré, quand elle est tombée enceinte d'un homme de passage, vite perdu de vue. Rien n'a été préparé pour notre venue au monde – moins que pour un brin d'herbe, qui pousse sur un sol, et dont la fine racine trouve une nourriture gratuite, qui l'attend dans la terre.

Tout ce que nous savons de nos parents, c'est qu'ils étaient des gens tristes. Parce que si ça c'était vu, qu'ils vivaient heureux, ils auraient été anéantis par les hommes réels.

Le travail a usé leur corps, dévoré par les peines de la vie.

Moi, on m'a dit que ma mère n'a même pas voulu me voir à la naissance, de peur de me prendre en grippe pour toute la vie.

Nous ne sommes pas comme les sédentaires, qui vivent dans le confort de la solidarité de classe, des habitudes corporelles, de la tranquillité capitalisée. Nous, on a découvert le monde dans le froid, dans l'herbe humide où on a été jeté à la naissance, et dans la solitude, sans aucune protection. »<sup>11</sup>

Ces sans-père, sans lieu, sans identité propre, en quelque sorte génériques en eux-mêmes, **quelconques de ne pas avoir été reconnus comme quelqu'un**, Procha leur fait confiance :

« le jour de la révolution universelle, ils traverseront le monde à pied. »<sup>12</sup>

Tragicomique, la scène suivante expose la tentative d'organisation à partir de directives formelles du chef-lieu :

« "Remise d'informations globales d'après le formulaire spécial annexé à notre circulaire n°238101, A,S,T, concernant le développement de la NEP dans le cadre du canton..." etc.

Ohalala...

Ça fait 20 pages ! »<sup>13</sup>

donnant lieu à des votes alambiqués au cours d'une réunion dont les votants, à des places où ils sont se sont installés à l'avance (*pour, contre, abstention*), doivent décider de l'annulation.

À quoi succèdent heureusement les scènes de résolution concrète de problèmes concrets, par des moyens d'une paradoxale inventivité : que la pompe à eau produise de quoi allumer le feu, pour Titych, sans-père qui souffre du froid...

<sup>9</sup> Scène 6

<sup>10</sup> Scène 8

<sup>11</sup> Scène 8

<sup>12</sup> Scène 8

<sup>13</sup> Scène 9

« Des allumettes ?

Oui, pour faire du feu. J'ai froid et je ne peux rien faire à manger.

Mais il y a d'autres moyens que les allumettes pour faire du feu. Il suffirait de remettre en état de marche la pompe à eau, celle qui était actionnée par le vieux moulin...

La pompe à eau ? Mais c'est du feu dont j'ai besoin.

Oui, il suffirait que le cylindre frotte une surface sèche. On ajoute de la paille, et, à force de friction, elle prend feu. Tchepourny, tu pourrais t'en charger ? »<sup>14</sup>,

...mais veut rester dans la maison pour s'occuper de son cafard, dont le frémissement des antennes l'émeut...

Incursion cette fois-ci des personnages dans « la situation du roman » :

« Dvanov, ils sont tous comme ça ici ? C'est ça l'homme communiste ? Tu m'étonnes qu'on ait accusé l'auteur du roman d'être démoralisant... »<sup>15</sup>

Démoralisant, peut-être, puisque Tchevengour est écrasé par l'Armée Rouge.

« La ville est déserte et tout le monde est mort à part Procha, le stratège qui pleure tout seul parmi les décombres. »<sup>16</sup>

À la lecture du script, je ne me souviens pas de cette fin, coupée à la représentation.

•

Je me souviens des Tchevengouriens, chaleureusement groupés autour de Titych se réchauffant au feu allumé grâce à la pompe à eau. Et d'une des actrices/personnages apportant une marmite de tieb, chauffée à ce feu de l'amitié, pour la partager avec le public. Offrande gratuite, matérialisation du travail émancipé des acteurs de la T.A.N., qui nous invite dans cette émancipation.

C'est ça qui est terrible au théâtre, même si on y retourne (je le faisais autrefois, pour ne pas laisser partir la vision première), **on ne voit jamais la même pièce**. Le mouvement est un labeur interminable et sans accumulation...

•••

---

<sup>14</sup> Scène 10

<sup>15</sup> Scène 10

<sup>16</sup> Scène 14



## [ REGARDS CINÉMATOGRAPHIQUES ]

**SERGE PEKER : *DEUX FILMS, DEUX REGARDS******LES FLEURS DU MANGUIER***Film de Akio Fujimoto <sup>1</sup> (2026)

C'est tout l'art de Fujimoto de parvenir à créer un film bouleversant, en restant néanmoins à distance respectueuse des personnages auxquels il s'attache. Par cette distanciation, il parvient à donner à penser la situation du peuple Rohingya <sup>2</sup> tout en introduisant une intense charge émotionnelle.

*Les Fleurs du Manguier* est un film dur et magnifique sur le long voyage clandestin d'une communauté Rohingya désirant quitter leur camp de réfugiés installé au Bangladesh pour rejoindre la Malaisie. Ce périlleux périple tout en obscurité, comme le sont tous les transports clandestins, est troué par l'éblouissante présence d'une gamine de neuf ans et de son frerot de quatre ans qui, par leurs jeux d'enfant et leur regard par lequel nous voyons leur périple, parviennent à rendre lumineux ce voyage au bout d'une nuit constamment cernée par la mort et ses sauvages lueurs de feu. Les étoiles reflètent l'éclat de leurs yeux d'enfant ou l'inverse.

Ce voyage clandestin, vu par le regard des enfants et leur lumière, enlève au film toute dimension « humaine » ». Cette fillette et son frère ouvrent les portes de la vie par leur indifférence à la mort mais le monde la leur referme. Cette ouverture donne à leur périple une **dimension universelle**. Ils ont le courage des enfants, ce courage dû au fait que la mort n'est qu'un simple pion dans leur jeu. « *Pan ! Tu es mort.* » dit la fillette à son frère durant leur jeu des trois soleils. Le frère tombe mort. Mais c'est la mort elle-même qui se trouve annulée et transformée en joie de vivre par ce jeu des trois soleils. Ces **trois soleils** ne sont pas de trop pour la trajectoire véritablement solaire de ces deux enfants qui parviennent à illuminer la noirceur d'un monde ayant forclos de son soleil une partie de l'humanité.

<sup>1</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Akio\\_Fujimoto](https://fr.wikipedia.org/wiki/Akio_Fujimoto)

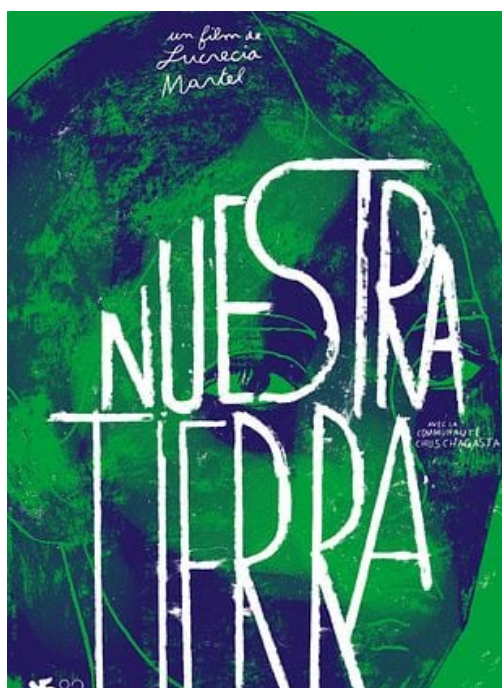
<sup>2</sup> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Rohingya>

*Mort, voici ton visage !* Tels sont les mots qui restent à dire à ce monde ainsi privé de ces deux enfants capables de jouer à ce jeu des trois soleils et qui, au nom de la fraternité, de l'amour et de l'égalité, ne font qu'un seul et même soleil.

•

## NUESTRA TIERRA

Film de Lucrecia Martel<sup>3</sup> (2026)



*Nuestra tierra* est un documentaire sur le procès de trois hommes accusés du meurtre de l'Indien Javier Chocobar après que celui-ci s'est opposé à ce qu'ils franchissent la barrière-frontière de la réserve indienne des Chuschagasta dont Javier est l'un des membres. Réserve qui leur a été attribuée sans jamais avoir été officialisée. Les trois hommes, qui désiraient pénétrer dans cette réserve indienne dans le but de s'approprier une carrière, justifient leur meurtre par l'auto-défense.

Le film s'ouvre sur le plan d'un satellite survolant le globe terrestre. La Terre apparaît de loin comme une surface homogène. La *Misa Criolla* (messe créole) accompagne ce plan d'ouverture. Cette création de l'argentin Ariel Ramirez<sup>4</sup> a pour particularité d'associer des musiques des peuples autochtones à celle des conquérants européens. Cette œuvre, aussi impure que l'est l'art du cinéma, infléchit notre regard de la Terre vue de la hauteur de ce satellite vers trois facettes entremêlées : celle de **la création de l'Argentine** comme produit de la colonisation espagnole, celle d'une planète dominée par la superpuissance financière propriétaire du satellite et enfin celle d'un pays encore et toujours habité par des peuplades autochtones.

À ce plan d'ouverture succède une marqueterie kaléidoscopique dont les multiples facettes mouvantes et entremêlées prennent progressivement la forme d'un relief géographique fait d'immenses chaînes de montagnes brunes, arides et apparemment dépeuplées. La caméra, portée par un drone comme pour tous les plans panoramiques du film, se focalise sur l'une de ces montagnes traversées par une vallée creusée par un cours d'eau. Cette entrée en matière suffit à poser une méthode liée à l'art cinématogra-

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Lucrecia\\_Martel](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lucrecia_Martel)

<sup>4</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Misa\\_Criolla](https://fr.wikipedia.org/wiki/Misa_Criolla)

pique de Lucrecia Martel et qui consiste à **rendre progressivement discernable** par une enquête minutieuse les trois facettes entremêlées de son plan d'ouverture de façon à donner à chacune la matérialité qui lui est propre.

La première de ces facettes réside dans le plan d'ouverture en ce qu'il présente synchroniquement et contradictoirement ce que pourrait être la beauté de la Terre si elle était notre terre, homogène et sans frontière et ce qui n'est pas notre Terre en ce qu'elle est sous l'aile d'un satellite dont les multiples fonctions sont sous le contrôle de la puissance impérialiste et dominante à laquelle il appartient. Ce préalable étant cinématographiquement posé, la caméra peut quitter le drone de départ pour entrer de plain-pied dans la salle du procès.

Le procès proprement dit consiste à convoquer à la barre, pour être interrogés par la juge, les trois hommes accusés du meurtre de Javier. Seront également appelés à témoigner l'épouse de Javier Chocobar ainsi que des membres de la communauté des Chuschagasta. La juge va également se servir d'un fragment de scène filmée par les trois accusés au moment où ils ont tenté de pénétrer dans la réserve. Fragment qui ne fait que montrer l'interdiction par les Chuschagasta de pénétrer sur leur terre et que les trois accusés utilisent à leur profit en mettant en équivalence cette interdiction et la violence que les Indiens auraient montré à leur encontre. La sortie de leur revolver leur aurait été imposée par une question de vie ou de mort.

Lucrecia Martel va filmer la reconstitution de la scène du meurtre organisée par la juge. Les trois hommes durant cette reconstitution vont mimer ce qu'ils avaient dit à la barre. Mais au lieu de filmer cette reconstitution de façon linéaire, la cinéaste va au contraire reprendre la forme kaléidoscopique de son entrée en matière en la filmant par de micro-séquences fragmentées et éclatées. Ce qui a réellement eu lieu restera donc indiscernable. D'où la nécessité de sortir de la salle d'audience pour entrer dans la réserve des Chuschagasta afin d'interroger les membres de cette communauté, non pas sur la scène du meurtre mais sur leur histoire.

L'essentiel du matériel d'enquête réside dans **les multiples photos** prises par ce passionné de la photographie qu'était Javier Chocobar et précieusement conservées par son épouse. Photos que la veuve de Javier a étalées sur une table comme un immense puzzle. On retrouve par cet étalement le plan kaléidoscopique auquel il va maintenant s'agir de donner forme et unité. Lucrecia Martel en questionnant cette femme va interroger les photos pour les reconstituer en une vie : celle de Javier Chocobar. Telle une preuve à conviction, ces photos montrent toutes que Javier porte toujours un stylo dans sa poche de chemise. Pourquoi cet énigmatique stylo dans la poche d'un homme qui n'est ni un fonctionnaire, ni un intellectuel mais un paysan indien qui deviendra ouvrier fondeur ? La seule réponse qui puisse convenir est sa fonction symbolique. Ce stylo représente ce qui lui est inhérent, soit l'écriture et, avec l'écriture, le désir de savoir, d'apprendre et de connaître. Un tel désir, inévitablement lié à la personnalité de Javier, suffit à faire de lui une double victime : victime de trois hommes d'affaire assassins et victime de l'État Argentin pour qui Javier, en tant qu'autochtone, est exclu de tout rapport au savoir et à la connaissance.

La communauté des Chuschagasta, n'étant pas enregistrée dans les archives étatiques, n'a aucune identité reconnue. L'Argentine, pur produit de la colonisation espagnole, a forclos les Indiens de cet État-Nation. Il en résulte que, d'un point juridique, **le territoire de cette communauté n'appartient à personne**. Les Chuschagasta, de ce fait, n'ont pas plus de territoire que d'identité reconnue. C'est exactement ce que leur dit l'un des trois meurtriers dans leur film saisi par la justice : « *Comment, vous qui n'avez aucune existence reconnue, pouvez-vous vous opposer à ce que nous puissions acquérir ce que vous considérez comme étant votre ?* » Leur avocate reprendra ce discours en argumentant que les Chuschagasta ne peuvent même pas se prévaloir d'un nom du fait de s'en donner plusieurs. L'une des membres de la communauté répondra que l'autre nom par lequel parfois ils se nomment signifie la chevelure. On comprend que cette communauté qui ne possède aucun territoire officiellement attribué en vienne à se nommer, non en référence à un lieu mais par des propriétés corporelles. Leur corps, par le fait de leur forclusion par l'État argentin, devient leur seul territoire.

À l'absence d'identité reconnue correspond leur absence d'existence vis à vis des autorités argentines. En poursuivant son enquête par le biais des photos, Lucrecia Martel va parvenir à montrer que ces surnoms sont d'autant plus facilement exploitables en tant qu'ouvrier pour les hommes ou comme domestique pour les femmes. L'enquête nous les présente comme pouvant être licenciés à merci et selon les besoins des patrons.

Par un nouveau plan panoramique, toujours pris à partir d'un drone, nous parvenons à percevoir **l'infime petitesse que constitue le territoire de la réserve indienne** par rapport à l'aride immensité montagneuse

et vide qui l'entoure. D'où, par ce plan, une double conclusion : celle de réduire le territoire indien à l'infiniment petit face à un infiniment grand inoccupé et celle de nous présenter la vie de ces sans-nom comme entièrement cernée par le vide. Parvenus à ce point, il nous est possible de reprendre le plan inaugural du film et de voir la Terre, non plus comme lisse et homogène sous l'aileron d'un drone contrôlant la planète au profit de puissances financières, mais peuplée par une humanité soumise à une idéologie individualiste par laquelle tout un chacun replié sur soi-même et n'ayant plus que son corps comme seul territoire de vie se trouve cerné par le vide.

Ce panoramique sur **cette immensité entourant le village de la communauté** est soudainement interrompu pour ne laisser qu'un écran noir auquel nous faisons face durant un bref instant. Ce que l'on apprend en enquêtant sur ce film est que le drone porteur de caméra s'est écrasé après avoir heurté un oiseau. Lucrecia Martel, au lieu de raccorder les séquences, a volontairement laissé ce moment d'écran noir. Ce **noir total**, en tant que conséquence de ce drone ayant fonction de représenter la surveillance de la planète par une superpuissance impérialiste, devient l'équivalent de l'absolu néant vers lequel le cynique nihilisme de cet impérialisme dominateur, entraîne l'humanité. Ou encore ce trou noir qui, comme les trous noirs de la physique astronomique, absorberait en lui-même et pour lui-même toutes l'énergie de notre monde.

Une ultime et surprenante facette est le collier sur lequel la juge arbore une croix en or. Sachant le lien qui unit catholiques et possédants, cette croix augure mal d'un jugement en faveur des dépossédés. Or, agréable surprise, les trois meurtriers sont inculpés de meurtre et sortent menottes au poignet de la salle d'audience. Cette fin donne à penser qu'il faut toujours discerner entre la foi et la conduite d'une personne sur la question de la justice. La foi ne concerne que la Juge, le jugement qu'elle doit rendre concerne la justice faite aux Chuschagasta et par là-même l'ensemble de l'humanité.

Extrêmement émouvante est cette scène où filmant l'ensemble de la communauté réunie sur la petite place de leur village pour regarder un film, on entend Lucrecia Martel dire en voix off : « *L'humanité serait si merveilleuse si chacun voyait dans les yeux de l'autre un égal de soi-même.* » **La respectueuse distance** avec laquelle Lucrecia Martel pose sa caméra pour filmer l'ensemble de la communauté des Chuschagasta réunie sur la petite place de leur village a pour contrepartie **l'infinie distance** qui sépare l'humanité, soumise à des puissances fondées sur l'appropriation, de la beauté qu'elle pourrait être si chacun voyait dans les yeux de l'autre un égal de soi-même.



## [ SPORT ]

La Revue ouvre une nouvelle rubrique consacrée au sport.

Comme toute chose dans le monde capitaliste, le sport est contaminé par sa spectacularisation marchande recouvrant ce qu'il est, un exercice rigoureux mais aussi mental du corps, une expérience physique tutoyant ses limites, une confrontation sans cesse renouvelée à sa propre finitude, une découverte de nouvelles possibilités, une école collective du dépassement et du jeu. Il peut ainsi y avoir dans le sport comme dans d'autres domaines des points tenus dont les éclats affirmatifs et réconfortants nous tiennent hors du magma nihiliste.

Pour commencer, un texte sur le football. Un paradoxe tant le football est tenu pour un sport passé sous l'empire du grand business et des foules décérébrées de supporters. Ce qu'il est. Mais il n'y a pas que ce qu'il y a. Quoi donc ? C'est le point.

Le texte a été prononcé lors d'une conférence, au lendemain de la victoire de l'équipe de France de football lors de la Coupe du monde 1998. Nous n'avons pas cherché à l'actualiser. Car c'est l'intemporalité subjective qu'il manifeste qui ici nous intéresse.

## ALAIN RALLET : *APOLOGIE DU FOOTBALL*

Je voudrais soutenir **le paradoxe qu'il y a de proposer une apologie du football** à l'heure où celui-ci paraît s'imposer comme une référence obligée de la société et une représentation *enjouée* du pays. À l'heure où le foot passe du statut de sport masculin primaire (primaire parce que masculin ? ou masculin parce que primaire ?) à celui d'un enchantement substitutif (« *ils nous font rêver* »), sorte de méthadone des foules perdues, mobilisant l'élément féminin comme pur décor et les produits dérivés ou l'introduction en Bourse comme principe de réalité.

Il faut précisément faire l'apologie du football dans un moment où le football se perd dans le consensus footballistique. Car on ne sait plus ce qu'est le football quand *tout* devient football, c'est-à-dire une représentation reconstruite par l'écriture télévisuelle, les jeux d'argent et les humeurs d'opinion.

Mais que veut dire « faire l'apologie du football » ? Non pas défendre les « valeurs » d'un football de grand papa, d'un football de l'âge pur. Car à bien des égards le football rétrospectivement réévalué par l'indulgence du temps ne vaut pas mieux que le football actuel. Difficile d'oublier en effet les entraîneurs toujours en train de gueuler, les supporters qui vont au match pour boire tout en traitant les joueurs de fainéants, les lois du milieu, les représentations ringardes...

Non, « faire l'apologie du football », c'est restituer **ce que veut dire aimer le football**, ce à quoi personne n'est contraint bien évidemment, en quoi il peut être l'objet d'un désir singulier. « Faire l'apologie du football », c'est au fond décider de son existence car nul ne tiendra l'apparence du football comme la preuve de son existence. Décider de son existence et donc de sa possibilité là où, aujourd'hui, il semble condamné, étouffé par son succès marchand et sa sacralisation sociale.

La méthode de cette apologie sera simple. Elle consistera à énoncer **quatre thèses** sur le football. Quatre thèses dont la banalité n'échappera à personne. Puis à dériver de ces quatre thèses banales **huit propositions** pertinentes sur le football. Là est la performance.

Les quatre thèses sont :

- Thèse 1 : le football est **un jeu collectif**.
- Thèse 2 : le football est un jeu collectif **à onze**.
- Thèse 3 : le football est **un sport**.
- Thèse 4 : le football est un sport **universel**.

## THESE 1 : LE FOOTBALL EST UN JEU COLLECTIF.

C'est un jeu et, comme tout jeu, **il s'enracine dans l'enfance** mais, parce qu'il est un jeu collectif, il est ce qui inscrit l'enfance dans la construction d'une règle sociale. Plus que tout autre sport, il est ce que les ethnologues disent du jeu : « *une chambre d'enfant de la vie humaine* ». On le mesure à ce que le football est né dans la rue, qu'il est un sport de rue, qu'il s'apprend dans la rue. C'est là où on apprend à développer et à articuler la technique individuelle avec la mise en œuvre d'un collectif.

Deux propositions en découlent.

### Proposition 1 :

***Un footballeur qui n'aurait pas eu d'enfance ne peut pas être un bon footballeur (au sens d'un créateur).***

On ne peut pas dire la même chose d'un pianiste ou d'un gymnaste. On a même l'impression inverse : c'est au fait qu'il n'a pas eu d'enfance qu'un pianiste ou un gymnaste doit d'être le meilleur. Pour le football, ce n'est pas vrai.

J'en conclus que le football oppose une **résistance intrinsèque à sa professionnalisation**, en l'occurrence au recrutement par les clubs d'enfants footballeurs à un âge de plus en plus précoce. Tous les grands footballeurs sans exception ont commencé dans la rue (Di Stefano, Puskas, Kopa, Garrincha, Pelé, Platini, Cruyff, Maradona, Zidane...). C'est pourquoi **la disparition des terrains vagues dans les villes** est une des plus grandes calamités qui menacent le football moderne.

À cette disparition des terrains vagues s'ajoute **le paradoxe de la professionnalisation** : la formation de plus en plus précoce des jeunes au métier de footballeur fait disparaître la créativité et répand l'ennui dans le jeu alors que la spectacularisation marchande du football supposerait l'explosion de la créativité par la mise en jeu de singularités. Bref, il n'y a jamais eu aussi peu de **footballeurs créatifs** depuis qu'il y a autant de **bons footballeurs**. Cette contradiction conduit à des initiatives originales comme celle de Jean-Marc Guillou, qui fut pour moi un des plus grands footballeurs français, en Côte d'Ivoire où il s'attache à recréer (paradoxe !) **une école de la rue** où les enfants apprennent à **jouer pieds nus** sans brider leur désir de jouer.

À noter que **la réciproque** de la proposition 1 est également vraie : *toute personne espérant rattraper son enfance peut trouver dans le foot le moyen fictif de la retrouver.*

### Proposition 2 :

***Le football est un jeu de rue parce que ses règles simples en font l'apprentissage d'une construction sociale complexe.***

On a souvent glosé sur **la simplicité des règles du football**. Il est vrai que seule la règle du hors-jeu mobilise un quelconque calcul mental. Les autres règles sont d'une lecture immédiate, transparente. Il n'en va pas de même au rugby où même les internationaux, notamment français, ne semblent pas connaître les règles. On a souvent tiré argument de **cette dissymétrie des règles** pour mépriser le jeu du football et en faire le sport du peuple en valorisant a contrario le rugby comme un jeu complexe aux vastes mouvements stratégiques faisant le délice d'une aristocratie intellectuelle.

Il y a ici un malentendu fondamental : **la simplicité des règles ne signifie pas que le jeu soit simple**. On peut même soutenir que **plus les règles d'un jeu sont simples, plus il est complexe** car la simplicité des règles laisse le jeu **ouvert**. Ce sont les joueurs eux-mêmes qui doivent, dans le cours du jeu, inventer la construction du jeu. Le rugby est de ce point de vue un jeu moins exposé, moins fragile car l'engagement de la force et de la violence physique va de pair avec un jeu à la construction beaucoup plus codifiée. Le **malentendu** vient de ce que, **du point de vue du spectateur**, le jeu de rugby apparaît plus complexe car plus codifié mais, **du point de vue du joueur**, le football est une construction plus aléatoire, plus difficile à maîtriser. Le football est de ce point de vue l'apprentissage dans la rue de la nécessité d'une construction collective aléatoire, une fois dépassées les vaines tentations de la virtuosité individuelle.

Il s'ensuit que toute partie de football a un enjeu fondamental : non pas marquer des buts ni même vaincre mais **qu'il y ait du football dans la partie de football**, c'est à dire que s'opère le petit miracle d'une aventure collective dans la multiplicité des jeux individuels.

## THESE 2 : LE FOOTBALL EST UN JEU COLLECTIF A ONZE.

Il faut d'abord remarquer que la plupart des jeux collectifs se jouent à un nombre impair : le basket à 5, le rugby à 13 ou à 15, le handball à 7, le football à onze. **Le nombre impair** symbolise le fait que le jeu fonctionne au déséquilibre et à la rupture de symétrie alors que le nombre pair témoigne de l'harmonie, de l'esprit de symétrie.

Deux propositions sur le football à onze.

### Proposition 3 :

***Le chiffre de onze est ce qui détermine le football comme science de l'organisation et art de l'improvisation.***

Lorsqu'on est 5 comme au basket ou 7 comme au handball sur un terrain, les combinaisons ne sont pas infinies, la lecture du jeu est assez immédiate pour peu que le nombre de combinaisons soit réduit par quelques principes directeurs (le goal doit rester dans les buts, le pivot être sous les paniers...). À 15, au contraire, le nombre de combinaisons possibles est très élevé. C'est pourquoi le jeu de rugby est organisé ex-ante par des structures hiérarchiques très fortes et une division du travail très précise (1<sup>ère</sup> ligne, 2<sup>ème</sup> ligne, 3<sup>ème</sup> ligne, trois-quarts...) que même les ignares repèrent au premier coup d'œil (« *au rugby, il y a les gros devant et les petits derrière* »).

Au football, rien de tel. Il y a certes des arrières et des avants mais chacun sait que les arrières peuvent jouer comme des avants (ce qui est le cas dans le football actuel – voir les buteurs de l'équipe de France dans la dernière Coupe du Monde) et les avants, hélas, jouer comme des arrières. Il y a des postes mais une circulation possible des joueurs entre les postes et une mobilité des postes sur le terrain.

C'est que **l'organisation ne préexiste pas au jeu**. Elle n'est pas d'une lecture immédiate comme dans les jeux à faible nombre, elle n'est pas non plus pré-codifiée comme l'exigent les jeux à nombre élevé de joueurs. Elle doit être mise en place **dans** le jeu à partir de quelques invariants sommaires (il faut, de préférence, un gardien de but, marquer un but de plus que l'adversaire...). C'est pour cela que l'histoire des grandes équipes se confond avec **l'invention d'une disposition de jeu**. L'organisation tactique est d'ailleurs un concept relativement récent dans le football : il apparaît après la deuxième guerre mondiale. Elle suppose un ou deux grands meneurs de jeu capables de voir l'ensemble du terrain. C'est là où se fait la différence.

Il faut citer ici l'équipe hongroise de 1954, le Real Madrid de la deuxième moitié des années 50 et du début des années 60, le jeu à la rémoise, le 4-2-4 du Brésil dans les années 60 et début des années 70, le « *tout-le-monde-il attaque-tout-le-monde-il-défend* » de l'Ajax et de la Hollande de Cruyff. J'en profite pour indiquer mon palmarès personnel des grandes équipes, mon « top 4 » : le Real de Di Stefano, le Brésil de 1970, l'Allemagne du Championnat d'Europe de 1972, la Hollande de 1974. Si la France de Platini avait eu un grand attaquant, je l'aurais aussi faire rentrer dans ce cercle fermé. Et j'y aurais aussi ajouté le Dynamo de Kiev de Lounatchevsky s'il avait été et était capable de plus de constance.

On aura compris à mes yeux que l'équipe de France championne du monde en 1998 n'est pas une **grande** équipe même si c'est une **belle** équipe.

On voit à cette énumération que **le football est une chose intrinsèquement rare**. Mais ce n'est pas parce qu'il est intrinsèquement rare qu'il n'existe pas. Car **le football existe d'abord dans la tête**. Il n'y a pas de partie de football possible si tout footballeur pénétrant sur un terrain n'est pas dans la conviction, à quelque niveau qu'il soit, qu'il va rejouer les fameux Reims-Voros Lobogo de 1956, France-Brésil de 1958, Racing-Reims de 1959, Italie-Allemagne de 1970, France-Allemagne de 1982 ou Flamengo-Vasco de 1999. Bien sûr, il ne se fait aucune illusion sur le résultat mais il ne pourrait vraisemblablement pas jouer **si ces matches n'avaient pas eu lieu un jour**. L'idée est bien de **réinventer ce qui a eu lieu**, rarement. Le réel du football est l'impossible de l'exploit, de la partie absolue.

## Proposition 4 :

### *Il existe deux et deux seules manières de pratiquer le football comme organisation : l'allemande et la latine.*

Les Anglais ont codifié le football et en sont longtemps apparus les maîtres. Il faut cependant rappeler que **les Anglais n'ont jamais rien apporté au football** si ce n'est leur engagement physique (je mets évidemment de côté des joueurs comme Stanley Mathews, Bobby Charlton, George Best ou Kevin Keegan). Ils n'ont rien apporté car ils n'ont pas inventé de disposition de jeu. Le jeu anglais est simpliste, infra-organisationnel : balancer de grandes balles devant à reprendre de la tête, le fameux *kick and rush*. La défaite cuisante (6-3) de l'Angleterre devant la fameuse équipe hongroise à Wembley le 25 novembre 1953 a signé la fin de leur prétention. Ils ont à nouveau pu faire illusion dans les années 70 en Coupe d'Europe des clubs avec Liverpool mais c'est parce qu'ils avaient une longueur d'avance sur le plan physique. Aujourd'hui leurs clubs reviennent au premier plan mais avec des joueurs et des entraîneurs étrangers.

Le football n'a fait, au fond, l'objet que de **deux propositions d'organisation** : l'allemande et la latine si on excepte une troisième qui s'est avérée stérile : le *catenaccio* ou verrou italien d'Helenio Herrera avec l'Inter de Milan à la fin des années 60.

- Dans l'équilibre entre organisation et improvisation qui caractérise le football à onze, **la solution allemande** est, on l'aura deviné, tout entière tournée vers l'organisation. L'Allemagne est l'équipe qui a obtenu le plus de participations aux phases finales de la phase finale de la Coupe du Monde et des Championnats d'Europe (finale, demi-finales). Tout se passe comme si elle pouvait qualifier ses équipes indépendamment de la valeur des générations successives de ses footballeurs. Ce qui a inspiré cette définition ironique du football à un joueur anglais (Gary Lineker) : « *le football est un jeu à onze qui est gagné par les Allemands* ». Cette force de l'Allemagne, elle le doit à son organisation, même si elle fut parfois inspirée par des footballeurs de grand talent comme Overath, Beckenbauer ou Gunther Netzer.
- **La manière latine** fait évidemment plus de place à l'improvisation et est irrésistible quand l'improvisation fuse fulgurante à partir d'une organisation rationnelle du terrain. C'est l'impressionnante remontée de la balle par le Real Madrid des années 60 avec un magnifique quadrillage du terrain d'où pouvaient naître les improvisations de Gento, Puskas, Kopa, Di Stefano. C'est Gerson, Tostao, Pelé, Jairzinho en 1970, Cruyff, Neskens, Hahn et Rep en 1972-74. C'est le carré magique Platini-Giresse-Tigana-Fernandez, l'Italie aussi en quelques périodes (Rivera-Mazzola dans les années 70, Antonelli-Donadoni au début des années 90). La manière latine est à la fois plus fragile et plus brillante, plus rare aussi mais, comme les grands vins, plus longue en bouche.

## THESE 3 : LE FOOTBALL EST UN SPORT.

Je déclinerai cette thèse en deux propositions.

## Proposition 5 :

### *Le football n'est pas un art mais un sport.*

Ce qui précède ne doit pas laisser croire que le football, comme tout sport, puisse être défini comme un art. Il en existe parfois **la tentation** sous le coup de l'émotion et la plume de certains journalistes. Mais la beauté, l'esthétique n'est jamais l'objectif du sport. La beauté du geste est recherchée mais comme **une grâce superflue**.

L'objectif du sport, c'est la compétition, la victoire et, ultimement même si c'est dans l'imaginaire, être champion du monde. **Le sport sans la compétition, c'est le loisir**. Tout match de football sans esprit de compétition en fait une simple aération champêtre.

Il faut tenir ce point que le football ne peut être un art car ce sport qui, comme les autres sports, est né à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, est contemporain de la crise de l'art figuratif. On peut faire l'hypothèse que **le spectacle sportif fonctionne au XX<sup>ème</sup> comme ersatz d'un art figuratif** à un moment où l'art a été massivement engagé dans la non-figuration. Le spectacle sportif a d'ailleurs été pratiqué comme une

manifestation artistique vivante dans les pays qui dans le même temps refusaient l'art non figuratif (Allemagne hitlérienne, Russie Soviétique, Chine).

## Proposition 6 :

### *Le football est un spectacle.*

Comme pour tout sport, le rapport au football est celui d'une **pratique**. On joue au football, tel est le rapport fondamental à ce jeu. Mais on peut avoir rapport à ce jeu sans pour autant le pratiquer soi-même. Il suffit d'avoir rapport à une pratique du football, là où il se met en action, sur un terrain, dans un temps et un lieu donnés. Le rapport à la pratique est alors celui du voir, voir le football *tel qu'il se pratique*. Ce qui veut dire que le football est un spectacle et que **le spectateur de football a rapport à la pratique du football**. Je compterai donc les spectateurs de football dans les pratiquants du football.

**Conséquence** : je ne range pas les téléspectateurs dans les pratiquants du football ou ayant un rapport à la pratique du football. **La TV n'offre qu'une représentation mutilée** du spectacle : la force physique des frappes et des trajectoires, la disposition des joueurs sur le terrain, le jeu sans ballon des joueurs, tout cela échappe au téléspectateur à moins qu'il puisse reconstituer mentalement tout ce qui est hors champ, ce qui suppose qu'il soit un participant ou un spectateur des matchs de football. **Un spectateur occasionnel d'un match de football, fût-il médiocre, a pour moi rapport au football. Un téléspectateur, non.**

## THESE 4 : LE FOOTBALL EST UN SPORT UNIVERSEL.

Cette thèse se donne dans deux propositions liées : c'est un sport "ouvrier" ; c'est un sport sans condition de sexe et sans condition d'âge.

## Proposition 7 :

### *Le football est un sport "ouvrier".*

"Ouvrier" est pris au sens d'une réalité empirique mais aussi d'un concept.

Au plan empirique, il est incontestable que les grands foyers pérennes de football s'enracinent dans **les grandes cités ouvrières et populaires**.

- En France : Saint-Etienne, Lens, Metz, par certains côtés Marseille ; au Royaume Uni : Liverpool, Manchester, Newcastle, Glasgow ;
- En Allemagne : Moenchengladbach, Dortmund ;
- En Italie : Torino, Milano ;
- En Espagne : Bilbao, Barcelone ;
- Et au Brésil, toute grande équipe est liée originellement à un quartier et à un public populaire particulier : Botafogo, Flamengo, Vasco, Fluminense...

À l'inverse, toute équipe de football non inscrite dans une forte tradition ouvrière et populaire s'expose à **la précarité historique**. Ce fut le cas de Reims dont la réussite fut liée au départ à une contingence historique (le regroupement des meilleurs joueurs de la région dans un club pour reconstituer le championnat national au lendemain de la deuxième guerre) mais qui fut sans lendemain. C'est aujourd'hui le cas du Paris-SG.

Cela pose une question intéressante : si toute grande équipe de football doit s'enraciner dans une forte tradition ouvrière et populaire, une équipe de paillettes, c'est à dire une équipe formée et dirigée par des journalistes et des hommes de médias comme ceux de Canal +, est-elle possible ?

Et plus profondément : le foot business qui est en train de se substituer au football sportif ne va-t-il pas saper les fondements mêmes de ce sport et le transformer en tout à fait autre chose ? Parmi ces transformations, une des plus dangereuses consiste à **évincer le public naturel**, historique du football par un autre public défini par ses revenus élevés et ses bonnes manières. Cette évolution a déjà commencé en Angleterre où l'élévation des prix des places a conduit à renouveler le public. On aurait alors un **renver-**

**sement** de la situation antérieure : les classes moyennes et supérieures dans les stades, les classes populaires devant la télé.

Mais au-delà des incontestables manifestations empiriques de l'enracinement ouvrier et populaire du football, pourquoi en est-il ainsi sur le fond ?

Je crois que c'est étroitement lié au caractère universel du football. On sait que le football est le sport qui est le plus pratiqué sur la planète. Le seul **contre-exemple** sont les États-Unis mais, d'une certaine manière, cela **conforte** le caractère universel du football d'être peu pratiqué aux États-Unis : si le football est le sport le plus universellement pratiqué sans l'être dans la puissance dominante, c'est qu'il est vraiment universel.

À quoi tient cette universalité que symbolise à merveille le ballon rond comme une planète de sorte que lorsqu'on shooté dedans, on a l'impression d'embrasser la terre entière ? Non pas à la simplicité des règles et à la modestie des équipements requis (une balle de chiffon, un terrain vague) comme il est souvent avancé. On trouvera en effet sans peine des jeux encore plus idiots et moins coûteux que le football mais sans universalité. L'universalité du football tient au fait qu'**il mobilise des qualités intrinsèquement attachées au monde ouvrier et populaire.**



J'en citerai deux : la primauté du collectif et l'importance de la durée. C'est ce que j'appelle le caractère "ouvrier" du football.

### **Primauté du collectif**

En football, **le collectif est primordial**. Toute équipe de football est vaine et impuissante si elle ne rencontre pas l'alchimie du collectif. Cette alchimie ne se décrète pas, elle se travaille. Or le collectif, c'est **l'humilité des talents individuels** - je n'ai pas dit leur négation - devant la recherche des vertus organisationnelles. Une équipe forte est une équipe qui a trouvé son alchimie organisationnelle.

L'équipe de France vainqueur de la Coupe du Monde en est l'illustration la plus récente. Elle doit sa victoire à son caractère "ouvrier". Chacun sait qu'à part Zidane et peut-être Desailly, cette équipe est composée d'individualités qui n'ont rien d'exceptionnel. Mais elle a trouvé grâce à Jacquet une formule collective efficace, un système de jeu peu brillant certes mais pertinent. Cette équipe a triomphé parce qu'elle a satisfait **l'axiome d'existence du football** : trouver l'alchimie organisationnelle qui fait les équipes et les victoires.

L'ancien ouvrier Jacquet est évidemment le symbole emblématique de cette construction. Et c'est à ce titre d'ouvrier du football qu'une certaine presse l'a vilipendé. Car elle ne s'est pas contentée de l'attaquer sur son système de jeu, ce à quoi on pouvait souscrire, mais elle l'a attaqué sur son caractère "ouvrier". Ces attaques sont très significatives de la tentative de refonder le football sur le brillant plutôt que sur l'organisationnel, sur les solistes plutôt que sur les fourmis ouvrières. C'est *le syndrome Okocha*, joueur très brillant en gros plan mais n'ayant pas la stature d'un meneur de jeu. **Le syndrome Okocha**, c'est le football vu au travers les lunettes de la télé. De la même manière qu'on ne sait plus voir au stade une action décisive parce

qu'on n'y dispose pas du ralenti, de même certains dirigeants confondent la vision déformante de la télé avec les réalités du football.

Cela conforte ma thèse : contrairement aux apparences et au fait que les droits de diffusion TV sont devenus la principale source de financement du foot et des salaires astronomiques versés, **le football comme sport est hétérogène à la télévision**. D'une part parce que la dimension organisationnelle du foot passe très mal à la télé comme il a été dit plus haut mais aussi parce que l'alchimie organisationnelle, quand elle est trouvée, ce qui est somme toute assez rare, ne prend pas nécessairement la forme d'un télé-spectacle séduisant. Il faut bien le dire : la plupart des matchs vus à la télé sont, privés de toute perception de leur dimension physique et organisationnelle, d'un **assez grand ennui**. Ils ne tiennent le télé-spectateur que par l'enjeu immédiat du résultat. C'est peut-être au fond la planche de salut du football lui permettant d'échapper à sa vampirisation par la télé : gommer la brillance, cultiver l'ennui télévisuel. À moins que la télé, comme elle l'a déjà fait avec le cyclisme et le dopage, ne réussisse à faire **entrer ce sport en décadence en dénaturant le jeu**.

### **Importance de la durée**

Le football est donc "ouvrier" (au sens d'un concept) en un premier sens : sa beauté est **une beauté organisationnelle dont la perception et la visibilité ne sont pas télévisuelles**. Il l'est aussi en un deuxième sens : le football implique **durée et fidélité à un style**. Ce deuxième aspect est évidemment lié au premier : c'est parce qu'il relève d'une alchimie organisationnelle que le football doit s'enraciner dans la durée et la fidélité à un style. Car l'alchimie organisationnelle ne s'improvise pas : elle suppose la construction et la transmission dans la durée de savoir-faire. C'est ainsi que des équipes au budget faible ou moyen peuvent tenir la dragée haute à des équipes riches. C'est le syndrome Guy Roux à Auxerre, Lescercq à Lens ; c'est aussi Sedan aujourd'hui et surtout la magnifique école nantaise. Si toutes ces équipes n'avaient pas été et n'étaient pas immédiatement saignées par les transferts, elles auraient pu dominer leur championnat durant plusieurs années en dépit des grosses cylindrées. À l'ère du foot *business*, cette position est de plus en plus difficile à tenir mais il est remarquable que, même dans ce contexte, le savoir-faire historiquement construit continue d'assurer des succès au plus haut niveau. À tel point que les clubs les plus riches ont essayé de monter une Coupe d'Europe réservée aux clubs nominativement les plus puissants.

## **Proposition 8 :**

### ***Le football est sans condition de sexe et d'âge.***

De toutes les propositions soutenues jusqu'ici, c'est sans doute la plus surprenante.

Car elle est éminemment contredite par l'observation empirique. Le football est massivement pratiqué par des hommes jeunes. Mais cela me semble tout à fait fortuit et tenir peu à la nature du football.

Commençons par les femmes avant de passer à la question de l'âge.

### **Sans condition de sexe**

Le point est que le football féminin n'existe quasiment pas, du moins en compétition, si ce n'est sous une forme anecdotique. Des raisons historiques générales expliquent ce phénomène, en particulier la place et la représentation de la femme dans les milieux populaires qui ont été le berceau de ce sport. Du fait que ce sport paraissait réservé aux hommes, on en a tiré l'idée que le football était un sport masculin. Or cette idée m'apparaît impossible à soutenir.

D'abord, sur le plan empirique, on trouve de longue date **des femmes passionnées par le football**, ce qu'a révélé la dernière Coupe du Monde mais cela existait déjà avant. Des femmes dans les stades, c'est l'indication qu'elles ont un rapport à une pratique du football, et donc un rapport au football.

Se pose ensuite **la question d'une pratique directe**. Je ne vois pas ce qui, tenant à la nature intrinsèque du football, pourrait empêcher cette pratique. Certes, comme il engage le corps, **le football est, comme tout sport, sexué** et implique des compétitions différentes pour hommes et femmes mais rien dans le football ne paraît empêcher le fait qu'il soit joué par les femmes. La force physique n'y est pas du tout engagée comme au rugby par exemple. Du reste, si on excluait le tackle du football, ce qui serait certainement une bonne chose, le football ne serait quasiment plus un sport de contact mais un sport dont les principales vertus sont techniques et organisationnelles.

### **Sans condition d'âge**

Il n'y a pas non plus de condition d'âge. Ce qui veut dire que l'âge ne peut être utilisé comme argument pour déqualifier le caractère universel du football.

Qu'il n'y ait pas de condition d'âge pour le football est d'abord démontré par **les innombrables équipes de vétérans** qui foulent les terrains chaque dimanche. Elles pratiquent bien le même sport même s'il n'est plus pratiqué avec la même intensité. Car évidemment, il devient difficile de progresser au-delà d'un certain âge mais ce n'est pas parce qu'on ne peut plus être champion du monde qu'on ne peut plus faire de championnat dans les grandes profondeurs de la hiérarchie ou ce n'est parce qu'on ne peut plus marquer un but des 30 mètres qu'on ne peut plus marquer un but des 3 mètres, et, s'il le faut, des 30 centimètres.

Il s'agit en fait de **continuer à se mesurer à son corps et à un collectif** avec une double ambition :

- d'une part **lutter pied à pied avec ce que la nature retire méthodiquement tous les ans**, faire de ce point de vue les plus petits pas de moins possibles de la même façon qu'on essaie jeune de faire les plus grands pas de plus possibles (**à chaque âge son ambition mais une ambition**),
- d'autre part se mettre en quête de **l'introuvable alchimie organisationnelle**, ambition qui, elle, ne vieillit pas et qui, une fois la pratique directe du football abandonnée, car il faut parfois s'y résoudre, continue d'animer l'œil avec lequel on le regarde.

Et puis soutenir que le football est sans condition d'âge, n'est-ce pas pour se réserver la possibilité de se trouver, avec le temps, un talent empêché et pouvoir, comme Jules Renard dans son *Journal*, lâcher cette sentence salvatrice : « *Très jeune, on a de l'originalité, mais pas de talent* ».



[ CHOSSES LUES ]

## FRANÇOIS NICOLAS : *CONDITIONS DE POSSIBILITE D'UN HABITAT EMANCIPATEUR ?*

Baptiste Morizot &amp; Laurent Neyret :

*Liberté, dignité, habitabilité (Donner au siècle la valeur qui lui manque)*

Gallimard (Collection Tracts ; 2026)

BAPTISTE  
MORIZOT  
& LAURENT  
NEYRET  
**LIBERTÉ,  
DIGNITÉ,  
HABITABILITÉ**  
DONNER AU SIÈCLE LA VALEUR QUI LUI MANQUE

GRAND FORMAT  
4,90€<https://www.gallimard.fr/catalogue/liberte-dignite-habitabilite/9782073167958>

« Sur une terre inhabitable, aucune vie digne n'est possible. » B. Morizot et L. Neyret

Le monde se défait. Le règne de la force veut balayer les traités, les droits, les principes. Face à cette vague, le droit ressemble à une digue qui ne retient pas la crue. Et pourtant. Sous les torrents de régression, une rivière souterraine coule – lente, puissante, patiente. Elle sourd de l'injustice ressentie par les citoyens, les juges, les experts devant ce que le droit ne sait pas encore nommer : les atteintes aux conditions de la vie sur Terre. Nommer, c'est armer le futur contre ses propres tentations.

Ce livre part d'une énigme simple, presque embarrassante : pourquoi le droit de l'environnement, immense et sophistiqué, plafonne-t-il au moment même où les enjeux deviennent existentiels ? La réponse est un vertige. Ce n'est pas un manque de règles. C'est un trou dans la fondation. Il manque une valeur cardinale.

À Nuremberg, face à des crimes qui dépassaient l'entendement, le droit s'est haussé à la hauteur de l'époque. Nous sommes appelés au même geste. Avant la consécration de la dignité, la déshumanisation était légale. Aujourd'hui, la destruction du monde vivant qui rend la Terre habitable s'accomplit sous des permis d'exploitation. Le droit protège ce qu'il nomme : égalité, liberté, dignité, sécurité. Il n'a jamais nommé leur condition première – l'habitabilité.

Le XX<sup>e</sup> siècle a consacré la dignité. Le XXI<sup>e</sup> siècle doit consacrer l'habitabilité. Ce livre est une offre de droit pour le siècle.

## UNE THESE

Cet opuscule, aussi clair que bref (64 pages), déploie une thèse : les possibilités pour l'humanité de continuer d'habiter la Terre étant de plus en plus menacées, il faut élever **l'habitabilité de la Terre** au rang de **Principe** pour que le Droit puisse alors venir le protéger (comme il protège déjà, pour la personne humaine, les Principes de liberté et de dignité).

Cette thèse a pour nous un double intérêt.

- 1) Intérêt **principal** - Elle nous incite à penser **ce qu'habiter veut exactement dire** et quelles en sont les conditions de possibilité. Par là, elle nous incite à formuler comment habiter un lieu peut constituer une activité collectivement émancipatrice <sup>1</sup>.
- 2) Intérêt **secondaire** - Elle nous suggère de réfléchir sur **la capacité du Droit à « protéger »** une Idée directrice en la symbolisant. Par là, elle nous suggère de réfléchir sur la nécessité aujourd'hui de nouvelles symbolisations.

Examinons d'abord l'argumentaire de cette thèse, puis ce que tout ceci nous donne à penser.

Conformément au principe deleuzien que *les écrits contre quelque chose sont stériles s'ils n'exposent pas avant tout ce pour quoi ils s'avancent*, je ne m'engagerai pas ici dans une discussion critique de cet ouvrage (sur son usage des concepts de vie et d'émergence <sup>2</sup>, sur sa conception du Droit et de ses effets, sur l'analogie soutenue de l'habitabilité et de la dignité, etc.). Je ne traiterai donc pas des limites patentes de ce texte, manifestement inscrit dans une problématique juridico-parlementaire, mais plutôt de sa puissance stimulante pour nous, communistes du XXI<sup>e</sup> siècle.

## SON ARGUMENTAIRE

Présentons cet argumentaire en le commentant de remarques inscrites *en italiques*.

Ce texte s'engage sur ce préalable : « il faut se donner l'espace du temps long » pour « penser à échelle du siècle » le mal qui est aujourd'hui fait à la possibilité pour l'humanité de continuer d'habiter la Terre.

### Le « mal »

L'humanité habite la Terre en interdépendance avec tout le vivant, lequel est lui-même un « tissu d'interdépendances ». Ainsi pas d'habitation sans vie : l'oxygénation de notre vie « rouge » (sanguine) dépend de l'oxygène produit par la vie « verte » (végétale). Ainsi, pas de vie sans diversité du vivant.

*L'humanité habite le vivant tout de même que les bactériologistes nous enseignent que « l'être humain habite le monde des bactéries ».*

La capacité humaine d'habiter la Terre – **l'habitabilité** donc – dépend de conditions précises qui ne sont pas préalablement et passivement données une fois pour toutes, tel un décor ou un environnement extrinsèque : habiter un lieu est une activité qui interagit avec ce lieu en sorte qu'il vient modeler son habitabilité tout autant qu'habiter vient modeler son lieu.

Habiter est donc une activité vivante, non la passivité d'une survie : « l'habitabilité est toujours relationnelle ».

<sup>1</sup> Rappelons que la dimension de **l'habitat émancipateur** est la seconde de l'orientation communiste, la première étant celle du **travail émancipateur**.

<sup>2</sup> Un point important cependant : l'**interdépendance** (de l'espèce humaine et de la vie sur Terre) constitue la condition même pour qu'une Humanité **autonome** puisse en émerger s'il est vrai 1°) que l'autonomie n'est pas une indépendance autarcique et 2°) qu'il n'y a d'autonomie que relative à une dépendance assumée (et non pas déniée). Pour plus de détails, voir l'étude mathématique du concept d'émergence dans le n°3 de cette revue : <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/3-F-maths.pdf>

*Habiter un lieu n'est pas occuper un milieu extrinsèque, trouver sa place dans un environnement séparé, se caser dans un espace contenant. **Habiter est une relation constituante** de ses deux pôles : l'habitant et l'habité.*

*Ainsi habiter se divise en deux contraires dont habiter constitue alors l'unité dialectique.*

Mais, tout de même que les relations précèdent les entités qu'elles mettent en rapport, la vie produit également ses propres conditions.

*La vie se distingue d'une simple mécanique des causes et des effets, d'un pur enchaînement linéaire entre conditions et réalisations car elle est interaction incessante et dynamique (créatrice aussi bien que destructrice). Une fois émergée du monde purement physique, la vie biologique constitue ses propres conditions de possibilité en se diversifiant en sorte de se nourrir d'elle-même : d'où la différence entre une forte chaleur (phénomène physique exogène) capable de tuer un humain en quelques heures et l'absence d'oxygène (phénomène biologique endogène) qui le tuera immanquablement en seulement quelques minutes.*

Ce tissu vivant d'interdépendances et d'interactions est aujourd'hui mis en péril en sorte qu'une humanité, ne pouvant plus vraiment habiter la Terre, deviendrait condamnée à ne plus pouvoir qu'y **survivre**.

**Habitabilité** vient alors nommer ce qu'il s'agit de préserver à tout prix : non pas tant un « **environnement** » (« un dehors qui entoure » qu'il s'agirait alors de mieux gérer), non pas tant une « **biodiversité** » (expression trop scientifique pour indiquer comment notre corps expérimente l'intrication biologique), non pas tant une « **nature** » (qui par définition « exclut implicitement l'humain »), non pas tant un « **climat** » (qui désigne « un objet extérieur à protéger ») mais une relation constituante de l'humanité à la vie sur Terre.

Il s'agit donc de préserver des possibilités et de ne pas « fermer les possibles » s'il est vrai que :

- ce sont les pollinisateurs qui instaurent la possibilité du goût ;
- c'est la faune du sol qui instaure la possibilité de l'adaptation ;
- ce sont les forêts qui instaurent la possibilité de la pluie ;
- ce sont les récifs coraliens qui instaurent la possibilité des cultures côtières...

## Le « remède » de ce « mal »

Une fois « le concept d'habitabilité » ainsi « émergé », les deux auteurs de cet opusculé (Morizot est philosophe, Neyret est juriste) tiennent qu'il est possible (et par là nécessaire) d'intervenir dans la situation actuelle de deux manières :

- 1) en élevant ce « concept » d'habitabilité au rang de « Principe » ;
- 2) en inscrivant ce Principe dans le Droit.

### Un Principe...

Étant passé de « habiter » (état) à « habitabilité » (condition) comme on passe de « libre » à « liberté » ou de « digne » à « dignité », il faut élever ce « concept » d'habitabilité au rang de « Principe » (comme on a pu le faire pour la liberté et la dignité). Cette nécessité prévaut aujourd'hui selon cette loi générale : « c'est au moment où il se déchire qu'apparaît le tissu où nous sommes tissés ».

L'important de ce passage tient au fait que ce Principe habitabilité vient, comme tout principe, inscrire « une valeur » qu'il ne sera alors plus possible d'ignorer.

*Nommer va contraindre l'adversaire à devoir nier le caractère de méfait de ses actes et l'empêcher de continuer à faire « comme si de rien n'était ».*

*Certes nommer autorise une possible dénégation (« ce que je fais n'est pas un méfait ») mais contre du moins la problématique du rien (celle du « rien à voir », du « rien à faire », du « rien à vouloir » des nihilismes) : une fois le Principe habitabilité affirmé et reconnu, l'adversaire sera contraint d'argumenter de quelle manière il n'y contrevient pas.*

## ... à inscrire dans le Droit

L'inscription de ce Principe dans le Droit, « nommant ce qui, jusque-là, demeurait impensé en droit », devra se faire sous le signe de la **criminalisation** : il s'agit d'inscrire dans le droit des « crimes contre l'habitabilité » comme on a pu précédemment y inscrire des « crimes contre l'humanité ».

Une telle inscription sera ipso facto susceptible de créer de l'irréversibilité juridique : certes elle ne garantira pas un respect de ce Principe mais elle garantira du moins que les pratiques attentatoires à l'habitabilité de la Terre seront devenues légitimement critiquables et publiquement dénonçables.

*La nomination conceptuelle en **Principe** se redouble d'une caractérisation juridique en **crime** en sorte de pouvoir désormais soutenir, en pensée et en droit : « telle ou telle pratique n'est pas anodine et normale : il s'agit bien d'une pratique criminelle ».*

*Il en sera ainsi de ce « nouveau » crime comme il en va déjà du vol et du viol : certes les qualifier respectivement de délit et de crime ne suffit guère à les empêcher mais cela interdit du moins de les accepter ou tolérer comme pratiques ordinaires insignifiantes.*

## INTERETS POUR NOUS ?

Pourquoi nous intéresser à ce texte ?

D'abord ce texte est résolument affirmatif : une telle disposition est aujourd'hui suffisamment rare pour qu'on y prête attention et qu'on examine les résonances éventuelles entre ses affirmations et les nôtres.

Ensuite les deux affirmations de ce texte (le Principe habitabilité et son inscription dans le Droit), sans devoir devenir les nôtres, nous donnent à penser sur deux points qui nous importent :

- Comment entendre ce qu'*habiter* veut activement dire en sorte de pouvoir formuler une émancipation communiste de cette activité comme nous le faisons déjà pour l'activité *travailler* ?

À la problématique anarchisante d'un travail intrinsèquement aliénant engageant un droit afférent à la paresse, les communistes opposent la voie d'un travail émancipateur conforme à l'idée que « *le travail est le premier besoin vital de l'être humain* » (Marx et Engels, *L'idéologie allemande*). Il nous faut faire de même face à une problématique de l'habitat, pour éviter qu'elle reste intrinsèquement réduite à la perspective aliénante d'un simple logement (« *métro, boulot, dodo* »).

- Quelles nouvelles symbolisations faut-il aujourd'hui engager dans notre réactivation d'un communisme politique de type nouveau ?

Quelques premiers repères sur ces deux points.

### « Habiter » ?

L'orientation communiste est de révolutionner l'ensemble des rapports sociaux qui constituent l'Humanité en organisant collectivement une intrication des manières émancipées de travailler, habiter et peupler la Terre.

Et c'est bien à ce titre que les Communes populaires chinoises sont venues, au printemps 1958, engager une Révolution communiste (au sein même d'un développement socialiste planifié) puisque qu'une Commune populaire organisait une révolution intriquée des rapports de travail, d'habitat et de peuplement.

Reste que l'activité d'habiter collectivement est moins explicitement thématisée que celle de travailler. D'où une perspective de recherche pour nous communistes.

Le « Tract » Gallimard oriente cette recherche vers les conditions de possibilité pour qu'habiter puisse être effectif. Remarquons qu'il ne dégage que des conditions explicitement « nécessaires », autrement dit des conditions sans lesquelles habiter ne serait plus concevable.

Où l'on retrouve la logique implicite de double négation qui secrètement anime ce texte : si A est nécessaire pour qu'il y ait B, ce n'est pas parce que  $A \Rightarrow B$  (affirmation suffisante) mais parce que  $\text{non-A} \Rightarrow \text{non-B}$  (ce qui revient alors à poser que  $B \Rightarrow A$ ).

Où l'on voit donc que caractériser l'habitabilité nécessite donc préalablement de caractériser ce qu'habiter veut dire.

Soit pour nous la nécessité d'ouvrir un chantier sur les manières collectivement émancipées d'habiter un lieu (un quartier ou un village, une ville ou une campagne, une région ou un pays...).

### Habiter, pratique collective émancipatrice ?

Avançons quelques premiers repères en repartant de l'étude déjà accomplie sur la notion de travail émancipateur.

#### Travail émancipateur

Si l'on caractérise le travail comme **intrication d'un esprit à une matière**, on spécifiera le **travail émancipateur** comme un travail collectif, socialement utile qui intrique des travailleurs polyvalents à une matière complexe :

- 1) c'est un travail **collectif** (et pas seulement celui d'un individu isolé, tel un artisan travaillant seul),
- 2) c'est un travail **socialement utile** (et non pas normé par la seule valeur d'échange),
- 3) c'est le travail d'un travailleur **polyvalent** (et non pas étroitement spécialisé),
- 4) c'est un travail **complexe** (c'est-à-dire nécessitant un travail de conception et non pas un simple travail d'exécution).

En premier abord, esquissons ce qu'habitat émancipateur pourrait de même vouloir dire.

#### Habiter, activité collective émancipatrice ?

Si l'on caractérise l'activité d'habiter comme **intrication d'un corps à un lieu**, on spécifiera l'**habitat émancipateur** comme

- 1) intriquant des **corps collectifs constitués** (familles, groupes scolaires, collectifs de travail...)
- 2) à des **lieux collectifs publics** (immeubles et jardins, places et rues, quartiers et hameaux, écoles et hôpitaux...)
- 3) selon une **diversification des composantes populaires** (enfants et adultes, jeunes et vieux, hommes et femmes...),
- 4) afférente aux **diverses activités humaines** (travaux et loisirs, repos et études, soins et commerces...).

### « Symboliser » ?

L'orientation communiste s'engage sur **une conviction** : l'Humanité est collectivement capable de s'émanciper de sa simple condition d'espèce humaine (faite d'animaux parlants).

Comme toute affirmation véritable, l'affirmation d'une telle capacité est **l'affirmation d'une possibilité**.

A contrario, une effectivité ne s'affirme pas mais se constate.

Or affirmer une possibilité, c'est **symboliser** (dans la langue ou dans la lettre <sup>3</sup>) un lien entre l'**effectivité** d'une situation donnée et l'**imagination** d'un en-plus (dont le mode spécifique d'existence est celui du possible).

Autrement dit, l'orientation communiste s'engage selon l'affirmation (*symbolisée*) qu'une capacité émancipatrice (*imaginée*) est effectuable (*réalisable*) dans une situation donnée.

Il nous faut donc prendre au sérieux l'opération de symbolisation que prônent Morizot et Neyret, même si la modalité de symbolisation qu'ils avancent est d'ordre strictement juridique (et donc entachée de faiblesses et d'illusions : symboliser ne saurait bien sûr se limiter à représenter juridiquement !).

<sup>3</sup> Les mathématiques symbolisent le possible comme grandeur imaginaire notée par la lettre *i* (voir l'étude mathématique des grandeurs imaginaires et complexes dans le n°5 de la revue : <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/5-F-maths.pdf>)

En particulier il nous faut prendre au sérieux **l'effectivité du Droit** qu'ils nous exposent, effectivité qui n'est pas celle d'un moyen de coercition (aucune politique effective d'habitabilité n'accompagne la proposition du Tract) mais plutôt celle d'une nomination de ce qu'il s'agit de combattre.

En effet nommer ce qu'il s'agit de combattre, fut-ce juridiquement, n'est pas rien mais relève d'une nouvelle puissance effective : on l'a vu, une telle nomination, donnant statut juridique au Principe habitabilité, vise à garantir que ses violations futures ne passeront plus inaperçues.

Mais, comme cette nomination juridique ne s'accompagne ici d'aucune perspective politique susceptible de lui donner force d'application, le Droit en question mise sur une double négation : il ne sera plus possible que l'atteinte à l'habitabilité soit traitée en non-lieu et néantisée, et, au pire, de telles atteintes devront désormais être dissimulées.

Autant dire qu'un tel droit, séparé de toute planification politique pour mettre effectivement en œuvre ce qu'il affirme, ne se réduplique pas - ce qui autorise ipso facto le soupçon d'hypocrisie pour une telle perspective : songeons au « droit au logement » dont la proclamation unanime annonçait son massif bafouement.

Nous concernant, les symbolisations que nous nous attachons à formuler et formaliser (en sorte de nouer un imaginaire communiste de type nouveau à des réalisations communistes également de type nouveau) ne saurait s'enfermer dans de telles formulations juridiques (à portées étatico-parlementaires et à ressources doublement négatives).

Ce travail de formulation et formalisation symboliques est celui-là même de cette revue. Et pour ce faire, il lui revient de suivre de près comment par ailleurs de nouvelles « valeurs » se formulent en principes et se formalisent juridiquement.



## [ ET POURTANT... ]

Dans cette rubrique *Et pourtant...*, consacrée aux exceptions affirmatives (trouées, éclairs, pas de côté, fissures...) en ces temps nihilistes, voici trois regards sur le récent documentaire *From Gaza with love* de Suhail Nassar et Charles Villa, présentés en trois billets personnels issus d'échanges au sein du Cercle LM.

Le documentaire est visionnable à cette adresse :

<https://m.youtube.com/watch?v=xYj-XMIjHGo&t=2s&pp=2AECkAIB>

## CERCLE LONGUES MARCHES : GAZA !

« CE QUI DOIT ETRE FAIT »



*Et pourtant...* Ce qui m'a particulièrement retenu dans ce documentaire n'est pas tant sa forme, ses qualités ou ses limites en tant qu'objet cinématographique, mais une affirmation qui le traverse et qui est portée par Suhail : celle de **ce qui doit être fait**.

C'est **cette question du devoir** qui m'intéresse. Non comme impératif moral abstrait, mais comme engagement concret dans une situation où précisément tout semble rendre impossible quelque continuité que ce soit. Suhail demeure là où il a toujours vécu. Il demeure dans un lieu qui s'effondre sous les bombardements, sous la présence incessante et assourdissante des drones, dans un espace où les morts succèdent aux morts et où les liens humains se défont chaque jour. Alors même que sa famille est partie vers le sud, **il reste**. Il reste pour montrer ce qui demeure de la vie au milieu de la destruction. Il reste pour donner à voir une dignité qui persiste au cœur d'un massacre qui se déroule presque à huis clos. C'est de cette réalité-là qu'il se tient responsable.

Pour justifier de massacrer des innocents, hommes, femmes et enfants, il faut tenir qu'ils ne sont rien, qu'ils ne comptent pas, qu'ils sont exclus du cercle de l'humanité. Leur dignité est alors niée par leurs bourreaux. Pourtant, ce documentaire nous montre qu'elle demeure. Dès lors, notre responsabilité n'est peut-être pas seulement de transmettre ce témoignage. Elle consiste peut-être davantage à reconnaître cette dignité là où d'autres ont voulu l'effacer, à lui rendre justice et à la défendre.

On peut sans doute reprocher au documentaire une certaine légèreté dans son contenu ou s'interroger sur l'orientation qui guide le regard du réalisateur. Mais ce qui m'apparaît essentiel se situe ailleurs. Dans ce que porte la présence même de Suhail. Le film ne nous délivre ni programme politique, ni doctrine, ni vision clairement formulée de ce qu'il conviendrait de faire. D'ailleurs, Suhail lui-même se garde de développer ses idées. Il souligne parfois qu'il ne peut montrer certaines images. La menace est constante. La peur n'est pas un arrière-plan psychologique ; elle constitue le milieu même dans lequel il agit. Dans ces conditions, témoigner devient déjà un acte considérable.

J'y vois également une forme de pudeur. La retenue de certaines images n'est pas nécessairement un défaut du film. Elle peut être comprise comme **l'expression d'une limite**, d'une exposition au danger, mais aussi comme la reconnaissance que certaines expériences excèdent leur propre représentation.

Je ne crois pas non plus que l'on puisse demander à un documentaire de nous fournir un point de vue achevé, une position pleinement constituée qu'il suffirait ensuite de reconnaître. Un film peut parfois **donner à voir** des orientations, des tensions, des engagements. Il ne saurait pourtant résoudre à lui seul l'incertitude dans laquelle nous sommes appelés à penser et à agir.

C'est précisément ce que l'expression « *ce qui doit être fait* » m'a donné à penser. Elle m'a renvoyé à **ce déséquilibre avant** dont il est question dans un récent rapport d'orientation sur les perspectives de notre Cercle : cette poussée qui nous met en mouvement sans nous offrir pour autant une destination parfaitement déterminée. Nous ne partons pas toujours de principes stabilisés ou de positions déjà constituées. Il arrive que nous soyons d'abord saisis par quelque chose qui exige une réponse avant même que nous ne sachions clairement laquelle.

C'est pourquoi l'enquête sur les idées déjà concrétisées, sur les points explicitement tenus, me paraît nécessaire mais insuffisante. Une part importante de notre travail pourrait également consister à reconnaître ce qui n'est pas encore pleinement formé : les intuitions, les gestes, les responsabilités naissantes, **les fidélités silencieuses**. Il s'agit de déceler et d'accompagner **ces germes inachevés** qui cherchent encore leur consistance. Non pas parce qu'ils contiendraient déjà une vérité accomplie, mais parce qu'ils témoignent de possibles en train de se frayer un chemin dans l'indécidable de la situation.

Peut-être est-ce là que réside l'intérêt principal de ce documentaire : non dans ce qu'il affirme explicitement, mais dans l'expérience d'**une responsabilité qui précède parfois la formulation claire de ses raisons**. Dans la présence d'un homme qui demeure là où tout invite à partir et qui, par cette simple persistance, nous confronte à la question de ce qui doit être fait.

## « LE CIEL N'A PAS RENONCE. »



Le titre de la rubrique « *Et pourtant... Gaza !* » pourrait signifier le titre du documentaire. Car c'est bien de la portée de ce « *Et pourtant...* » dont nous parle le documentaire.

D'abord Gaza, c'est le nom que les colons sionistes et le monde occidental qui les soutient veulent *interdire, invisibiliser* après l'avoir quasiment rayé de la carte. Gaza est le réel à cacher parce que Gaza, ici et maintenant, est la métonymie, démultipliée, de la catastrophe du peuple palestinien.

Un rappel historique pour comprendre cette démultiplication : en 1975, Golda Meir, premier ministre travailliste israélien, répondait à une question d'un journaliste (je cite de mémoire) « *Les Palestiniens, ça n'existe pas* ».

Donc **entrer dans Gaza**, 51 ans plus tard, par le biais de Suhail, c'est donner une grande force à l'existence des Palestiniens. Et une grande joie à ceux qui les regardent. C'est, en soi, une victoire. Si à Gaza, les Palestiniens persévèrent à vivre, au milieu des bombardements, des gravats et du raclement de crécelle des drones, c'est bien qu'ils sont. Nombreux, vivants, malgré la mort incessante qui les tue. Devant nos yeux.

Et pourtant... « *Nous sommes plus que nos blessures* » dit le texte du documentaire. Le regard de Suhail choisit de raconter le chaos de la tragédie par le biais des sourires d'enfants et le calme des vieux. Sa démarche s'apparente alors à celle d'**un funambule qui déambule, parmi les ruines**. Sa petite caméra évite les scènes d'horreur et de sang. Pas de victimisation et de compassion des Palestiniens. Au contraire, le positif du courage du quotidien qui porte une claque flagrante au mythe mensonger israélien. C'est là un regard juste. Et ce regard juste de Suhail va l'amener à prendre position à la fin du documentaire. Une fin qui sonne pour lui comme le début d'une affirmation ; il assume désormais d'être identifié

comme un journaliste, un vrai, dans un bureau, avec les conséquences induites d'être incessamment repéré par un drone meurtrier. Le funambule n'est plus mais devient *un militant de l'information* comme le sont les journalistes qui restent à Gaza pour raconter et montrer l'innommable. « *Le ciel n'a pas renoncé* » dit le texte. C'est le message de Suhail. Pour lui et pour son peuple.

Le documentaire ne donne pas d'éléments subjectifs et idéologiques sur des collectifs politiques palestiniens organisés. Mais je n'attends pas d'un documentaire qu'il me donne à entendre ce que je veux entendre. J'attends une proposition, une hypothèse, un rêve à partir de quoi il est possible de penser et de tenir un point. « *Hope looks different, but it stays* » [L'espoir prend une autre forme, mais il demeure] dit Suhail.

## ENDURANCE ET TENACITE

Deux moments privilégiés dans ce documentaire, qui viennent faire vérité de ce et ceux qu'il documente.



**Deux vieux palestiniens** circulent tranquillement en bavardant dans les rues du quartier qu'ils habitent quotidiennement depuis toujours. Les Israéliens ont annoncé par tracts qu'ils allaient bombarder un immeuble mitoyen. Les habitants le fuient, les voisins avertissent toute personne présente aux alentours des risques imminents. Les vieux, qui traversent ses lieux familiers, lèvent un instant les yeux - ils ont entendu l'avertissement - mais ils continuent leur chemin, aux pas qui sont les leurs et qu'ils ne modifieront pas : ils arriveront à leur terme à leur propre allure, refusant de s'y précipiter pour la seule raison que l'ennemi, hypocritement, le leur conseillerait au nom fallacieux de la survie à laquelle ils seraient condamnés.

Ces vieux hommes tiennent jusqu'au bout – un bout dont ils savent l'inconnu et l'imprévisibilité – leur manière propre d'exister en ce chaos que l'ennemi leur impose. Il en va pour eux d'une existence subjective qui **dure en endurant** l'épreuve et qui, ce faisant, se donne les moyens de n'être pas réduite par les sionistes à la simple survie animale.



**Un enfant palestinien** est parti acheter une couche pour sa petite sœur – une seule couche, notons-le : les Gazaouis n'ont plus les moyens de se les procurer par paquets ! En revenant, il découvre que son pâté de maisons est sous les tirs des Israéliens. Il se réfugie aux côtés de Suhail derrière une carcasse de voiture. Que doit-il faire ? Rentrer immédiatement aux côtés des siens ? Attendre que les tirs s'arrêtent, mais alors pour combien de temps ? La caméra de Suhail capte de l'enfant le regard voilé d'angoisse. Que doit-il tenir ? Quel courage lui est ici requis ? Comment intelligemment remplir la tâche que

sa mère lui a confiée, tenir la solidarité familiale inconditionnelle, soutenir la prudence que l'intelligence d'une situation inattendue lui dicte ?

**Tenir** au travers de situations constamment changeantes : le chaos semé par les Israéliens vise à désorienter chaque existence palestinienne pour la réduire aux seuls instincts animaux d'une survie individuelle, telles des hyènes semant la panique dans un troupeau pour le disperser et venir dévorer le plus faible devenu isolé.

Dans l'angoisse, tenir le courage et l'intelligence requis par la situation, **courage et intelligence** qu'il revient à chacun – y compris à chaque enfant - de déterminer dans une solitude irréductible.

**Endurance** des vieux palestiniens, **ténacité** des enfants palestiniens : la grandeur de ces deux attitudes ne rend guère à l'esprit (trop pompeusement exalté) de **résistance** : la résistance se dresse **contre** un ennemi auquel elle confère une puissance constituante, lui laissant ainsi l'entière initiative de formuler les enjeux du combat (d'où que de leur côté, les Résistants s'en tiennent en général à de très vagues affirmations).

Si la résistance est ainsi de logique oppositionnelle, **l'endurance**, de plus longue haleine, se constitue autour des affirmations qu'il s'agit de faire durer dans l'épreuve et d'endurer contre l'ennemi. L'endurance **part d'une affirmation** d'où procède l'opposition à l'ennemi. Endurance des vieux Palestiniens qui endurent l'épreuve du génocide colonial en faisant durer jusqu'au bout l'affirmation d'une existence populaire.

**La ténacité** est une position d'existence dont la consistance interne est plus immédiate : les enfants ne mobilisent guère les médiations d'un projet de vie, et leur affirmation ne se distingue guère de leur existence immédiate. Pour eux, **tout est ici et maintenant**. Et c'est ici et maintenant qu'il leur faut décider quelle réponse courageuse apporter à une angoisse sauvagement survenue. Décider comment tenir dans une situation dont l'enfant ne peut comprendre les tenants et aboutissants. Tenir, non pas exactement *un point* comme peuvent le faire les adultes, non pas à proprement parler *une affirmation jusqu'au bout* comme peuvent le faire les vieux, mais tenir pour tenir, ce qui n'est pas dire pour survivre mais simplement pour vivre sa vie d'enfant.

Si tout enfant est bien ténacité, ici la ténacité du petit garçon palestinien est celle emblématique de son peuple. Et si tout vieillard est endurance, l'endurance du vieux Gazaoui est ici l'emblème de celle du peuple palestinien.



## [ RESSOURCES PHILOSOPHIQUES ]

Cette année, le Cercle communiste *Longues Marches* a constitué quatre groupes d'étude : respectivement sur le travail émancipateur, sur l'éducation communiste, sur le théâtre de rue et sur le travail du négatif.

De ce dernier groupe, voici deux textes de travail.

## CERCLE LONGUES MARCHES : QUEL TRAVAIL DU NEGATIF ?

### MATTEI MORENO : CE QUE NIER VEUT DIRE

L'être parlant se distingue par sa remarquable capacité à nier, qu'il exerce dès la petite enfance et dont il tire d'ailleurs un plaisir manifeste. L'observation et le souvenir nous montrent que dire « non » est un plaisir. Il est arrivé au moins une fois, à quiconque a été enfant, de répondre « non » *ad libitum* à toutes les sollicitations extérieures, au grand amusement ou au grand agacement de l'Autre parental. Au-delà de cette découverte infantile du plaisir pris à la négation répétitive, se montrer capable de vrais « non » ainsi que de vrais « oui » n'est pas la moindre des épreuves qui attendent le parlêtre au cours de son existence, tout particulièrement dans sa vie sexuelle.

Mais il y a plus d'une manière de dire « non », ce dont témoignent les grammaires qui distinguent la négation simple (« *ne pas* ») de la négation complexe (« *ne plus, ne jamais, ne personne, ne aucun, ne rien, nul ne...* »), sans parler de la négation exceptive (« *ne que* ») ou du « ne » explétif (« *avant qu'il ne soit trop tard* », « *je crains qu'il ne vienne* », « *que ne se sont-ils compris !* »...) dont Lacan a donné une interprétation marquante.

Tout autant qu'une question de syntaxe, la négation est donc affaire de logique. C'est pourquoi la pensée mathématique moderne, ou plus exactement la mathématisation de la logique au XIXe siècle, nous offre un instrument de précision pour clarifier ce que nier veut dire.

Sans entrer dans une démonstration détaillée, rappelons brièvement comment s'écrivent et en quoi diffèrent les trois négations dans la logique classique, intuitionniste et paraconsistante.<sup>1</sup>

### Les trois négations logiques

La négation **classique** (notée **non**) se présente comme l'opposition radicale de deux termes **contradictaires** : « A ou B » (avec un *ou* exclusif). Radicale, car en vertu du principe du tiers-exclu, il n'existe pas de troisième possibilité. Un choix strict s'impose donc entre ces deux termes selon une pure et simple alternative « ou bien... ou bien... ». Ces deux termes sont complémentaires, dans la mesure où la négation de la négation d'un terme **non[non(A)]** revient à revenir à ce terme : **non[non(A)] = A**. Autrement dit, la double négation fonctionne ici de manière parfaitement circulaire.

La négation **intuitionniste** (notée **-**) oppose deux **contraires** qui, comme pour les contradictoires, ne peuvent être vrais en même temps mais qui cette fois laissent la possibilité d'un troisième terme (le *principe du tiers-exclu* ne s'applique donc plus). Conséquence : le cercle de la double négation classique se trouve ici brisé car la double négation intuitionniste ne retrouve pas son premier terme à l'identique : **-[-(A)] ≠ A**.

Dans la langue vernaculaire, la négation n'est pas spontanément classique : dire de quelqu'un qu'il n'est pas bête ou qu'il n'est pas laid n'est pas exactement affirmer qu'il est intelligent ou

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir F. Nicolas : *Algébrisation moderne de trois négations logiques - Quelles ressources émancipatrices pour un travail contemporain du négatif ?* (Kairouan, 31 avril 2022) [https://fnicolas1947.fr/mathematiques/#flipbook-df\\_3152/1/](https://fnicolas1947.fr/mathematiques/#flipbook-df_3152/1/)

qu'il est beau car entre les contraires intelligent-bête ou beau-laid s'insèrent bien d'autres possibilités intermédiaires.

La négation **paraconsistante** (notée  $\sim$ ) oppose deux termes **subcontraires**, qui ne peuvent plus être faux en même temps mais par contre qui peuvent désormais être vrais en même temps (le *principe de non-contradiction* ne s'applique donc plus entre eux).

Par exemple, soient deux nombres  $p$  et  $q$ . Les propositions  $p \leq q$  et  $p \geq q$  sont subcontraires car ces deux propositions couvrent tous les cas possibles (il n'existe pas deux nombres dont la comparaison échapperait à la fois à ces deux possibilités) et les deux propositions peuvent être simultanément vraies (dans le cas où  $p=q$ ).

À nouveau le cercle de la double négation classique se trouve brisé car la double négation paraconsistante ne retrouve pas davantage que la double négation intuitionniste le premier terme à l'identique :  $\sim[\sim(A)] \neq A$ .

Une différence plus subtile se glisse entre double négation intuitionniste et double négation paraconsistante : la première tend à resserrer le terme de départ quand la seconde tend à l'élargir. En gros  $\neg[\neg(A)] < A$  et  $\sim[\sim(A)] > A$ .<sup>2</sup>

Voir par exemple la différence entre d'un côté « *tu n'es pas plus bête que lui !* » qui laisse entendre que « *tu es plus malin que lui !* » et tend donc à condenser-intensifier l'intelligence prêtée à la personne et d'un autre côté « *tu n'es pas bête* » qui inscrit la personne dans un voisinage cette fois étendu et dilué de l'intelligence.

### « Négations doublées »

Ce triplement logique de la négation complexifie la figure de la négation répétée car il faut désormais distinguer :

- les **trois** « **doubles négations** » qui rédupliquent une négation de même type : **non**[**non**(A)],  $\neg[\neg(A)]$  et  $\sim[\sim(A)]$
- et les **six** « **négations doublées** » qui intriquent deux types différents de négation : **non**[ $\neg(A)$ ], **non**[ $\sim(A)$ ],  $\neg$ [**non**(A)],  $\neg$ [ $\sim(A)$ ],  $\sim$ [**non**(A)] et  $\sim$ [ $\neg(A)$ ].

Où le travail du négatif se diversifie donc considérablement...

### Pour que le négatif travaille le négatif...

Une orientation intellectuelle se privant des ressources du négatif s'expose à des inconvénients majeurs. Cultiver un rapport au communisme comme absolu ou comme pure effraction incalculable comprend deux écueils symétriques : le vain optimisme messianiste d'une part, le militantisme de proximité et la micropolitique expérimentale de l'autre.

La confusion fréquente entre **le négatif et le nihilisme** conduit parfois à réduire le négatif à une dynamique *systématiquement* mortifère – d'où que le concept de négatif prenne un sens aussi large que confusément inquiétant, s'entourant alors d'un excès de précaution à la limite de la superstition. Or, il ne s'agit pas pour nous de tenir le négatif au large, mais simplement de se garder de l'absolutiser. Pour cela, il nous incombe de le déterminer, de le préciser, de... le critiquer !, en lui retirant au passage le primat qui est le sien depuis Héraclite, comme l'illustre le fragment célèbre qui accorde au conflit la paternité de toute chose.

Remarquons que cette manière de travailler négativement le négatif se présente aussi chez Adorno, quand il distingue la « négation abstraite » (*abstrakte Negation*), pure vue de l'esprit dans laquelle la négativité *elle-même* est prônée à la façon d'un positif à l'envers, et la « négation déterminée » (*bestimmte Negation*), de caractère concret, que la critique immanente dégage à travers un contact avec l'objet, via lequel se télescopent la pensée qui ne souffre pas et la souffrance qui ne pense pas.

On peut comprendre notre opération intellectuelle en symétrie avec celle d'Adorno, dans la mesure où il s'agit dans les deux cas de **ressaisir le négatif** en-deçà de son caractère absolu et abstrait, dans sa

<sup>2</sup> Pour plus de détails, se reporter au texte mentionné en note 1.

déterminité et son concret, dont l'emphase hyperbolique du négatif dans le discours nihiliste fait bon marché.

Voir par exemple le dernier chapitre du *Néant déchaîné* de Brassier, qui prend l'extinction du soleil pour mesure ultime de la pensée et du vide de sens. Bel exemple d'absolutisation du Néant pur, ici coextensif au cosmos !

## Parenthèse philosophique

Rappelons que le « travail du négatif » se présente déjà sous une forme très sophistiquée chez Hegel, qui tranche sur l'usage qu'on fait souvent de cette expression, peut-être sous l'influence du Heidegger de *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, et de sa célèbre formule : « *Das Nichts nichtet* », soit : « Le néant néantise. »

Loin de purement et simplement « néantiser », **le négatif chez Hegel** travaille au cœur de l'entendement. Ce dernier peut se définir comme la faculté dissociante de l'esprit, qui immobilise les éléments pour les décomposer – ce pourquoi l'entendement est l'instance par excellence du « séjour auprès du négatif », selon l'expression célèbre de la *Phénoménologie de l'esprit*. Mais l'entendement n'est pas seul. Il est appelé à être relevé par la raison, qui apporte avec elle la ressaisie vivante du tout. Or, si l'entendement est travaillé de l'intérieur par la nécessité de sa relève, la raison dépend à son tour de l'entendement pour progresser au-delà de l'empirie, sans pour autant s'abandonner au lyrisme de la fusion romantique avec le monde. **Entendement et raison** ne sont donc plus seulement des catégories séparées et statiques comme on les rencontrait chez Kant, mais des moments interdépendants d'un même processus de connaissance de la totalité. Entre les deux, il n'y a pas de séparation insurmontable, mais un travail, un trafic, une médiation.

## Primat de l'affirmation

Chez nous, et c'est ce qui nous sépare radicalement de l'hyper-criticisme adornien, le négatif reprend du service *sous condition* de l'affirmation, toujours première. Gardons pour nous, comme une ressource, le lien étroit qui relie négation et vérité dans la pensée dialectique. **Certains contenus de vérité s'expriment sous une forme négative, sans qu'on puisse les qualifier de nihilistes pour autant.**

Cette remarque s'applique tout particulièrement, mais pas uniquement, au sujet de la double négation. Prenons par exemple notre slogan : « *Il n'y a pas que ce qu'il y a !* » Le contenu de vérité de cette phrase est affirmatif, mais son énonciation soutire au négatif sa puissance de « déréalisation » (dans le sens où Alquié emploie ce terme à propos du surréalisme) : *il n'y a pas que ce qui est, car il y a aussi ce qui arrive.*

## Du négatif aux négations

Si jeter le négatif avec les eaux noires du nihilisme n'est plus envisageable pour nous, il n'est cependant pas facile, ni même peut-être souhaitable, de formuler une critique frontale du nihilisme. Ce n'est pas en tout cas la façon la plus sûre de lui reprendre son bien... Or, entre rejet total et critique frontale, les mathématiques nous fournissent un cadeau royal pour penser la négation dans un rapport d'*exclusion interne* au nihilisme.

En pluralisant *les négations* plutôt qu'en absolutisant *le négatif*, on se dote d'outils intellectuels maniables et comme dégrossis.

## Algèbre et stratégie

Le recours aux négations intuitionniste et paraconsistante, en plus de la négation classique, offre un certain nombre d'avantages qu'il nous revient de creuser collectivement.

Notons ici que nombre de **ces avantages sont d'ordre stratégique**. La chose est frappante quand on considère par exemple la négation paraconsistante sous l'angle de la clôture d'un espace comprenant une contradiction, laquelle se voit ainsi privée de la possibilité de déborder et d'affecter son voisinage.<sup>3</sup>

<sup>3</sup> En effet, topologiquement dit, la négation paraconsistante oppose à une partie d'un ensemble le plus grand fermé complémentaire (quand la négation intuitionniste lui oppose le plus petit ouvert complémentaire) si bien que la double négation paraconsistante revient à étendre la partie de départ en la fermant (alors que la double négation

On se représente très bien la portée pratique d'une négation paraconsistante de type  $\sim$  ayant pour but d'encadrer une incohérence, ou autrement dit de tolérer une contradiction dans un espace contrôlé.

Cette insistance sur la dimension stratégique nous donne aussitôt à voir, sous un autre angle, le méfait qu'il y aurait à se passer du négatif. Une affirmation qui se priverait de la négation deviendrait aussitôt péremptoire et se condamnerait d'elle-même. Une politique affirmationniste ne réalisant pas l'unité de l'affirmation et de la négation ne tarderait pas à devenir une politique miraculeuse, ou encore une esthétique de la politique, c'est-à-dire une politique sans politique.

## Travail du négatif

Passons de la négation simple à la *double négation*, qui caractérise mieux le travail du négatif, et plus encore à la *négation doublée* (qui combine deux négations sur trois : classique, intuitionniste ou paraconsistante).

On l'a vu : la double négation classique se présente comme un **non[non(P)]** strictement équivalent à P. C'est le principe de complémentarité : P et **non(P)** s'excluent et se contredisent sans troisième terme, si bien que la négation de la négation nous fait revenir au point de départ.

Mais, si le fonctionnement de la double négation est circulaire, la négation doublée introduit une **torsion**. Ici, la seconde négation vient nier la forme même de la première négation : la seconde négation porte sur la première énonciation négative – et c'est d'ailleurs pourquoi on distingue chaque négation d'un symbole spécifique.

Ainsi  $\neg[\text{non}(P)]$  vient nier (de manière *intuitionniste*) la manière (*classique*) de nier P.

On n'entrera pas dans les détails, mais on choisira l'exemple le plus simple, à partir de la combinaison d'une négation classique, elle-même niée par une négation intuitionniste.

Supposons quelqu'un mettant en œuvre un projet de transformation de la réalité. Et supposons que, comme tel est souvent le cas, ce projet échoue. Cet échec s'expose aussitôt à une négation classique, invalidant le projet entier au nom d'une rationalité supérieure. Cette négation classique peut être faible, concernant par exemple une potentialité ayant échoué à devenir une possibilité, et alors la raison du stratège prévaudra. Ou bien elle peut être forte, auquel cas elle s'apparente au principe de réalité, et alors le grand concert mêlant les voix du professeur de désespoir, du prophète de malheur et de l'homme du ressentiment ne manquera pas de retentir.

Or, cette négation classique peut être niée par une négation intuitionniste.  $\neg(P)$  ne désigne pas, en effet, ce qui n'est pas, mais ce qui n'est pas sûr, faute de preuve. Autrement dit,  $\neg$  n'est pas le signe du non-vrai, mais du non-vérifié. On comprend ainsi qu'on puisse passer de P à  $\neg(P)$ , tandis que la négation de  $\neg(P)$  ne revient jamais exactement à P, contrairement à la logique classique où, au terme de la double négation, le postulat initial est retrouvé tel quel : le manque de preuve d'un manque de preuve ne fait pas plus une preuve que le manque de preuve ne délivre une preuve du manque !

Revenons à notre exemple. En **niant la négation classique par la négation intuitionniste**, on sauve la structure même de la grande politique, qui est celle d'un pari sans garantie. Les échecs, s'ils doivent être pris au sérieux, ne légitiment en rien l'ordre existant. On ne relance pas sans risque les dés imprédictibles de l'égalité. Et pensons par contre-exemple à la triste mine de ceux qui ne s'engagent jamais que dans des causes gagnées d'avance, ne goûtent qu'à des amours programmées, et ne créent qu'en suivant les vieilles recettes de toujours – celles qui ne ratent jamais...

## Psychiatrie

Notons que ce constat est également pertinent dans le champ psychiatrique, où toute négativité tend à être externalisée. Tout ce qui sépare le sujet de lui-même passe désormais pour un trouble. Dans le monde transparent qui vient, avoir une ombre passera pour suspect. Gestion, prévention et anticipation des risques tendent à neutraliser d'avance l'irruption de ce qui ne prévient pas, ou à assainir par après tout événement non conforme au « *service des biens* » (Lacan). Chose frappante, cet archi-conformisme se donne le plus souvent des airs anticonformistes, au nom des intérêts supérieurs du progrès social et de la lutte contre toutes les formes de domination, de discrimination, d'inhumanité, etc. La neutrali-

sation du négatif a toujours un alibi solide : la morale (le Bien) et la sécurité (le bien-être). Et qui oserait défier le Bien ? C'est ici, au cœur du malaise dans la civilisation, que la psychanalyse apporte les objections les plus pertinentes à la médecine.<sup>4</sup>

## Au loin de la stratégie : l'éclat de l'écart

Suite aux considérations précédentes sur les trois formes de négation, notre groupe a discuté, sous le nom de « loin », d'une quatrième négation, de type *non-stratégique*.

Cette caractéristique ne va pas de soi. On l'a vu, la puissance du non-identique s'articule, dans la tradition communiste, à un projet de transformation révolutionnaire de la société. La critique est l'opérateur irremplaçable par lequel le potentiel passe au possible, et le possible au réel.

En d'autres termes, il ne s'agit pas pour un Cercle tel que le nôtre de faire l'éloge abstrait de la possibilité abstraite. Ceci étant, nous avons l'expérience du fait que cette dimension *effective* du négatif est tout sauf simple à mettre en œuvre, étant donné la taille de nos effectifs, l'état de nos forces, et, plus largement, celui de la lutte des classes en France. Certes, le travail du négatif n'a pas tout à fait disparu, et de petits accrocs se produisent sans cesse dans la robe sans couture du réel. Il n'en est pas moins vrai que la chance d'une entente avec l'infini semble aujourd'hui plus compromise que jamais. Nous, communistes, pouvons parfois nous sentir bien seuls, pris entre l'obscénité de la domination et la montée en puissance du ressentiment. Le monde libéré de l'exploitation reste loin, perdu dans le clair-obscur d'un processus confus, comme un drôle de jeu dont il n'est pas impossible que la somme s'avère nulle.

*« Il nous faut supporter le poids de ce temps de douleur ;  
Dire ce que nous ressentons, non ce qu'il conviendrait de dire.  
Les plus âgés ont tout enduré ; nous, les jeunes,  
Ne verrons jamais autant de choses, ni ne vivrons si longtemps. »*

Shakespeare, *Le Roi Lear*, acte V, scène 3 (traduction Yves Bonnefoy)

Ce sont les mots qui suivent la mort de Cordélia, prolongeant le sombre éclat de la pièce vers sa conclusion tragique. Mais toute l'erreur consiste justement à conclure, autrement dit à clore un processus d'ouverture indécise et sporadique du temps, d'où filtre la figure de l'autre monde au loin.

Dans son dernier essai, *Au loin la liberté*, Jacques Rancière a identifié dans les récits de Tchekhov cette figure du « loin », comme ce qui se trouve « à une distance qu'on ne peut pas mesurer mais que l'on ne peut pas davantage ne pas chercher à mesurer. »<sup>5</sup> Elle s'oppose tant au *lointain* de la carotte dont on fait marcher les ânes qu'aux *longues* distances étagées par le tacticien et vectorisées par le stratège. Elle demande à être distinguée de l'*horizon* eschatologique qui fait la toile de fond de tous les messianismes, fussent-ils marxistes. « *Travailler à ce que l'épouvantable n'arrive pas* », pour reprendre une expression de Günther Anders, cela ne fait pas encore une politique.

Inutile au stratège, facile à substantialiser dans le « lointain » d'un horizon infiniment reculé profitant aux interprétations religieuses, confortable pour se la couler douce à bonne distance des tracas de la vie, le « loin » n'a a priori rien d'un terme dont l'usage politique serait évident pour nous...

Mais son plus grand avantage tient justement à ce manque d'évidence. C'est que le « loin » est un terme troublant, indécis, qui signale à la fois l'écart et la présence, ou plutôt la *présence d'un écart demeuré écart*. Que l'humanité soit en capacité de s'émanciper, nous l'affirmons. Mais cette affirmation crée aussitôt un écart considérable, dans la mesure où l'humanité, antagoniquement divisée sur sa propre capacité, peut aussi bien produire ce qui la détruit. Dans la zone périlleuse pour l'humanité où nous sommes, la capacité se présente dans un écart sans mesure, non-dialectisable, de l'humanité avec elle-même. La différenciation qui s'inscrit au cœur du « loin » est *tragique*, dans la mesure où elle ne génère pas une unité des contraires, mais se tient sur leur ligne de crête, comme la possibilité en suspens d'un choix que l'humanité ne s'est pas encore collectivement résolue à faire.

Or, ni la pédagogie de la carotte, ni les avertissements catastrophés ne décideront quiconque à faire ce choix : l'amour céleste d'un autre monde coïncide mal avec la transformation de celui-ci, tandis que le dégoût de celui-ci n'a jamais donné à personne le goût d'en changer...

<sup>4</sup> En complément de la référence à Lacan (*Le Séminaire VII*, 1959-1960), on pourra consulter à ce sujet les travaux visionnaires de Robert Castel dans *La Gestion des risques* (1981).

<sup>5</sup> p. 11

C'est ici que le « loin » entre en jeu, comme une figure négative, tragique, mais dont nous aurions tort de nous priver, dans la mesure où elle active, dans le chaos indéchiffrable du présent, le sombre éclat d'une révolution qui reste loin, dont l'écart sensible au présent révoque toute finitude politique : « *S'il n'y a pas de fin, ce n'est pas que tout passe et que rien n'a de sens, c'est que la liberté est toujours loin et toujours au loin, et qu'il faut respecter la distance qui nous en sépare et nous y convoque en même temps.* » (Jacques Rancière, *Au loin la liberté*, p. 105).

## FRANÇOIS NICOLAS : *UNE NÉGATION NON DIALECTIQUE*

Je propose d'entendre la proposition d'une « quatrième négation » s'avancant sous le signe du « loin » cette manière : ne pas laisser aux nihilismes le monopôle du négatif implique également de nous approprier, en communistes, une figure **non dialectique** du négatif, figure qui s'initie sous l'adverbe « loin ».

Que serait-ce alors qu'une telle *négation non dialectique* ?

Noter déjà que cette approche se fait sous le signe... du négatif puisque cette négation est dite **non dialectique** ! Ainsi, une telle quatrième négation, se différenciant explicitement de la négation dialectique, en un certain sens la nie (toute négation s'arrime minimalement à une différenciation).

Caractérisons d'abord ce qu'est une négation dialectique.

### Négation dialectique

Une négation dialectique est constituante d'une **contradiction** entendue comme **unité des contraires**.

« *Contraire* » est pris ici non en son sens logico-mathématique précis (celui qui a été examiné ci-dessus dans ses différences avec le *contradictoire* et le *subcontraire*) mais au sens d'**opposé**.

C'est cette unité des contraires qui autorise la **négation de la négation** (ou plutôt les trois doubles négations) comme travail du négatif, redoublé sur ce qui est initialement nié.

Comme on l'a vu, la négation de la négation ramène « autour » du point de départ : exactement à lui (*classique*), à son intérieur intrinsèque (*intuitionniste*) ou à sa clôture (*paracoherence* ou *paraconsistance*).

Il y a donc **spirale** dans les doubles négations intuitionniste et paracoherente (au demeurant comme dans les six négations *doublées*) : cette spirale tient au fait que la **courbure** opérée par la négation (une courbure est ici un écart à la ligne droite) peut engendrer, par la double négation, une **torsion** (c'est-à-dire cette fois un écart par rapport au plan de la courbe).

Donc une négation dialectique scinde (« *un se divise en deux* ») selon une unité des contraires qui est le nom même de son travail : ici, le travail du négatif est ipso facto travail *dialectique* du négatif.

Posons donc la **réduplication** suivante : le travail du négatif *dialectique* est un travail *dialectique* du négatif !

Incidente : on retrouve une réduplication de même type chez Adorno quand il pose qu'une philosophie de musique *moderne* doit être une philosophie *moderne* de la musique. Dans les deux cas l'énonciation doit se mettre au diapason de ses énoncés (pour que la courbure soit bien intrinsèque<sup>6</sup>).

Cette dialectique de l'énonciation et de l'énoncé se retrouve dans les négations doublées car la négation de la négation n'y est plus tant une négation d'un premier **énoncé** négatif (comme dans les doubles négations) qu'une négation de la première **énonciation** négative :

quand par exemple le « classique » nie X en énonçant **non(X)**, l'« intuitionniste » nie ensuite **non(X)** en posant **-[non(X)]** c'est-à-dire en niant (par -) la manière même dont le classique a nié X (par **non**).

<sup>6</sup> La mathématique moderne a dégagé les coordonnées d'une telle **courbure intrinsèque** pour les surfaces avec le fameux « théorème remarquable » de Gauss (1827) : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Theorema\\_egregium](https://fr.wikipedia.org/wiki/Theorema_egregium)

## Négation non-dialectique ?

Tentons maintenant de caractériser une négation non-dialectique [Nnd].

### Caractérisations négatives

- 1) Une **Nnd** ne relève plus d'une **unité des contraires**.
- 2) À proprement parler une **Nnd** n'est plus une **contradiction** (au sens dialectique du terme).
- 3) Conséquence immédiate : une telle négation n'est plus ipso facto arrimée à un **travail du négatif** spécifique.

Si le négatif *dialectique* est bien ipso facto un travail *dialectique* de ce négatif, c'est parce qu'il est dialectique c'est-à-dire enraciné dans une unité des contraires.

D'où qu'une fois caractérisée une **Nnd**, il nous faudra examiner en quoi elle engage ou non son propre travail du négatif, lequel ne va plus de soi.

### Caractérisations affirmatives

S'agissant d'un travail en cours, avançons quelques caractérisations affirmatives d'une **Nnd** et formulons quelques hypothèses corrélatives de travail.

- 1) Une telle **Nnd**, comme toute négation, s'arrime à une **différenciation** (on écrira  $B \neq A$  pour formaliser que B est ici *défini* comme différent de A).
- 2) Cette différenciation inscrit une **dissymétrie** essentielle entre deux termes car leur différenciation n'est pas strictement dite d'**opposition** : B n'est pas différencié de A comme étant « son opposé » (son contradictoire, son contraire, ou même son subcontraire).
- 3) Cette différenciation de B *par rapport* à A s'attache à un **rapport** ou une **relation** (dissymétrique) entre A et B et non pas d'une pure juxtaposition inerte et indifférente (certes une **orange** diffère d'une **fonction** mais on n'aura guère pour autant de rapports entre les deux, pas plus qu'il n'y en a – autre que « poétique » - entre « *une machine à coudre et un parapluie sur une table de dissection* »<sup>7</sup>).
- 4) Ce rapport est celui d'un **écart** différencié plutôt que différenciant (comme l'est le rapport dialectique « un qui se divise/différencie en deux ») : on prend acte de l'écart (« il y a un écart ») plutôt qu'on ne le saisit dans une genèse différenciante.
- 5) Le destin d'un tel type d'écart peut être envisagé comme étant de type **tragique** en ce qu'il n'a nulle destination en termes de résolution « dramatique » : le tragique indexe ici qu'il s'agit d'un écart sans perspective de résolution.
- 6) Mais alors comment travailler un tel écart tragique (irrésorbable, irrésoluble) pour qu'il ne devienne pas un **écartèlement** destructeur et mortifère (à vocation nihiliste) ?

On pourrait en effet croire que le travail d'un tel écart, n'étant pas un rapprochement résolutif, ne pourra être que celui d'un événement. D'où l'idée qu'en matière de **Nnd**, il s'agit de **travailler ce négatif plutôt que de le faire travailler**. Soit l'hypothèse qu'en matière de **Nnd**, dans l'expression « travail *du* négatif », le génitif « du » passe de son sens subjectif (le travail **par** le négatif) à son sens objectif (le travail **sur** le négatif).

Hypothèse : en matière de **Nnd**, ce n'est pas le négatif qui travaille mais le travail se fait sur le négatif.

- 7) Rendu en ce point, deux problématiques bien répertoriées s'avancent :
  - celle de la **réduction d'une fracture** - voir ici cette réduction mythologique que Claude Lévi-Strauss algébrise dans sa célèbre « formule canonique du mythe » ;
  - celle du **pont entre deux rives** (voir chez al-Khawârizmî l'algèbre comme pont entre arithmétique et géométrie, ou chez Olivia Caramello les topos classifiants comme ponts entre théories géométriques).

<sup>7</sup> Les chants de Maldoror de Lautréamont

- 8) **Hypothèse** : en matière de travail communiste sur les **Nnd**, il ne faut pas regarder dans ces deux directions mais plutôt dans celle des **obstructions**.

Une obstruction est une impossibilité secrète et inconsciente (mais pas nécessairement au sens de l'inconscient freudien – il y a bien d'autres conceptions de l'inconscient que freudienne !), un point où « ça ne passe pas », un blocage irrémédiable <sup>8</sup>.

Mais cette obstruction est traitable <sup>9</sup>.

Comment ? Par objectivation de l'impossibilité circonscrite au point de réel que l'obstruction indique : l'impossibilité, identifiée et circonscrite, devient ainsi objectivée comme élément incorporable à une nouvelle pensée. <sup>10</sup>

L'objectivation de l'obstruction incorpore la fracture et l'écart dissymétrique comme tels, non pas pour les réduire (mythologiquement) ou pour les franchir (en passant par au-dessus comme peut le faire un pont) mais pour l'établir comme la nouvelle matière du travail révolutionné dont la question va devenir : quelle est l'affirmation secrète dont cette fracture irréductible est le symptôme manifeste ?

Ainsi cette voie va traiter l'écart constaté moins comme un **manque** (manque de communication entre deux rives, manque de chemin pour accéder l'un à l'autre) que comme un **excès** : il y a un en-plus dont le mode d'existence doit être mis au jour.

- 9) Le **paradigme** d'un tel écart, excès et non manque, peut à mon sens se trouver dans... l'amour homme-femme, en entendant ainsi un tel amour :

**L'incommensurabilité** des deux sexualités (dans l'échange des corps et des signifiants : deux désirs sexuels, deux puissances sexuelles et deux jouissances sexuelles) entre un homme et une femme donnés (incommensurabilité au demeurant afférente à la dissymétrie lacanienne entre le fait que « *L'Homme existe* » mais que « *La Femme n'existe pas* » et par là à l'inexistence d'une mesure commune entre les deux sexes <sup>11</sup>) est ressaisie par leur amour non comme un défaut ou un manque d'unité mais tout au contraire comme le lieu même d'un bonheur amoureux du Deux, c'est-à-dire très exactement le bonheur âpre et exigeant d'**un loin au plus proche** !

- 10) D'où que le **loin** va ici tenir non à la distance établie entre deux rives mais à leur incommensurabilité : ce ne sont pas deux rives de même nature.

Proposition : dans la **Nnd**, le **loin n'est pas affaire de distance mais d'incommensurabilité**.

- 11) L'idée directrice est alors de **tirer parti de ce loin** : non plus de le prendre comme un défaut mais comme une ressource – ce qui précisément va lui faire perdre son apparence tragique.

- 12) En effet le « tragique » dont il est question dans la **Nnd** devient ici ressaisissable affirmativement : si le « tragique » en question n'est ni résoluble, ni réductible, ni franchissable, il est cependant délimitable et affirmable comme ressource stimulante. Autrement dit, le rapport au tragique n'est plus tragique !

Hypothèse : les communistes ne redoublent pas le tragique, étant en capacité de parler/traiter le tragique de façon non tragique.

Leçon : **ne pas traiter en tragédie ce qui s'avance comme tragique !**

- 13) Pour nous communistes, l'écart « tragique » est entre l'**humanité** comme espèce animale (sexuée et parlante) et l'**Humanité** comme capacité collective à produire beautés, justices, bonheurs et vérités pour tout un chacun et pour tous.

<sup>8</sup> Ainsi l'inconnue  $x$ , algébriquement **déterminée**, ne peut devenir algébriquement **identifiée** : l'écart entre détermination et identification révèle une dimension inconsciente de l'algèbre – la dimension « aveugle » (R. Guitart) de son calcul.

<sup>9</sup> Faut-il dire relevable, subsumable ou surmontable (*Aufhebung*) ? Le problème est que tous ces termes, comme le terme allemand, relèvent trop étroitement de la dialectique hégélienne pour être ici appropriés.

<sup>10</sup> Exemple canonique : le point d'impossibilité algébrique (à résoudre algébriquement une équation polynomiale) est l'objet algébrique de type nouveau qu'est son groupe de Galois, groupe algébrique inconscient pour cette équation mais qui ne le reste pas pour l'algébriste moderne !

<sup>11</sup> Tel est le sens de l'énoncé lacanien : « il n'y a pas de rapport sexuel » car il n'y a pas de ratio/mesure commune.

Hypothèse : à proprement parler, un tel écart ne serait pas dialectique car « l'unité des contraires » ne serait pas le concept dialectique adéquat pour penser les rapports de l'Humanité à sa nature animale.

- 14) Par contre, ce qui reste dialectique, c'est le rapport de l'Humanité à cet écart c'est-à-dire la manière dont cette capacité collective à s'émanciper la divise antagoniquement.

D'où que la politique engagerait un rapport dialectique (l'antagonisme politique) à un écart non dialectique (l'émancipation de l'Humanité).

- 15) C'est peut-être en ce point que se joue le destin de ce qui a constitué le cœur subjectif de la politique communiste marxiste : **la dictature du prolétariat**.

- « Dictature » vient nommer le traitement politique de la division antagonique interne à l'Humanité.
- « Prolétariat » vient par contre nommer l'agent générique de l'émancipation politique.

Mais alors « dictature du prolétariat » serait venue nommer une négation doublée de type nouveau : la négation dialectique (« dictature ») d'une **Nnd** (généricité de l'Humanité en voie d'émancipation, en écart à la lutte des classes propre à l'humanité animale intéressée à ses besoins).

Hypothèse : **cette négation dialectique (« dictature ») d'une Nnd (« prolétariat ») fait obstruction à la politique communiste.**

D'où notre tâche : circonscrire l'obstruction pour objectiver l'impossibilité et la ressaisir comme ressource, comme excès affirmatif.

- 16) Notre matérialisme communiste devrait donc apprendre à différencier et **articuler dialectique et non-dialectique** : si « tout » n'est plus dialectique, c'est aussi que la dialectique rencontre ses propres points de butée non-dialectique.<sup>12</sup>

- 17) **Nos longues marches**, elles, ne visent nul lointain<sup>13</sup>, difficilement atteignable. En ce sens, elles **ne sont pas stratégiquement configurées** (comme parcours par étapes successives, programmées pour arriver à tel but plus ou moins ultime ou pour franchir tel horizon-limite).<sup>14</sup>

- 18) **Nos longues marches sont ancrées au présent dans des points communistes, activant ici et maintenant des lignes d'énergie** (où circule une subjectivation communiste, concrète et agissante) et ce même si l'émancipation de l'Humanité ne peut être formalisée à la manière dont l'acupuncture formalise un corps humain (c'est-à-dire en réseau systématique de méridiens).

- 19) **Nos longues marches** ressaisissent ainsi l'écart tragique humanité/Humanité non comme tragédie mais comme levier ici et maintenant, comme point susceptible de faire ressources politiques (et non pas écartèlement nihiliste).

## Au total...

« **NIER** » se dirait selon deux **genres** :

- « **opposer** » (genre *dialectique*), lequel se dit selon trois **espèces** :
  - « **contredire** » (espèce *classique* du genre *dialectique*)
  - « **contrarier** » (espèce *intuitionniste* du genre *dialectique*)
  - « **différencier** » (espèce *paracohérente* du genre *dialectique*)
- « **contraposer** » (genre *non dialectique*)



<sup>12</sup> Sous cet angle, il nous faudrait réexaminer chez Badiou le rapport **non dialectique** entre Être et Événement, autant dire (« *il n'y a pas que ce qu'il y a* ») entre *ce qui est* et *ce qui arrive*.

<sup>13</sup> « Loin » est un adverbe que le terme « lointain » vient substantiver. Notre problématique communiste est de type nouveau en ce qu'elle n'est plus celle de « lointains » mais de « loin au plus proche »...

<sup>14</sup> Pour autant, nos longues marches ne s'interdisent pas le recours à telle ou telle stratégie en telles ou telles séquences : nos longues marches pourront être amenées à configurer des stratégies mais leur constitution n'est pas à proprement parler stratégique (voir l'éclairage mathématique de ce point subtil par le forcing de Paul Cohen).



## [ ANNONCES ]

## SEMINAIRE : AUJOURD'HUI, QUELS HERITAGES EDUCATIFS DE MAKARENKO ?

CEMEA Île-de-France <sup>1</sup>, 2026-2027

Louis **Brandt** et François **Nicolas**

### 1

Les écrits d'Anton Makarenko (1888-1939) se partagent en trois volets :

- I. Un récit détaillé de la Colonie Gorki (1920-1926) en Ukraine soviétique intitulé *Poème pédagogique* ;
- II. des écrits sur l'éducation ;
- III. des romans (jusqu'à présent non traduits en français).

Sa pensée procède de son expérience d'éducateur en direction de jeunes des rues qu'il considère comme « *des jeunes comme tous les autres* » si ce n'est qu'ils se retrouvent, contre leur gré et pour des raisons qui leur sont contingentes, à devoir survivre dans des conditions socialement dégradées (la guerre civile, l'agression des puissances occidentales contre la jeune Révolution russe et la famine résultante a jeté dans les rues plusieurs millions d'enfants et de jeunes !).

Son *Poème pédagogique* constitue le socle de sa doctrine éducative : c'est là que Makarenko expose l'émergence progressive de ses idées directrices, au fil des déboires et succès de ses expériences pratiques.

Conformément à sa logique déclarée (la pratique est l'aspect principal), nous proposons d'étudier la pensée de Makarenko **à la lumière de ce récit**.

### 2

Étudier aujourd'hui sa pensée – son expérience et les leçons qu'il en tire – engage un problème immédiat : le contexte historique, social et politique de l'URSS soviétique dans lequel la colonie Gorki s'est constituée puis développée n'a plus guère à voir avec le nôtre aujourd'hui en France. Or bien des traits de l'expérience éducative engagée par Makarenko mobilise directement et explicitement ce contexte : non seulement l'initiative et le financement de la colonie Gorki vient des nouvelles autorités bolchéviques mais la colonie Gorki s'insère dans une campagne environnante marquée par la division entre paysans pauvres et koulaks, confrontée au banditisme que la guerre civile a laissé derrière elle tout en étant exaltée par le vaste élan des Soviets qui répand à très vaste échelle une confiance collective en l'avenir.

Faut-il alors reléguer cette expérience (éducation **soviétique** d'enfants **des rues**) aux parchemins d'un passé totalement dépassé ? Il nous semble, tout au contraire, qu'**elle peut éclairer aujourd'hui** la route de ceux qui s'engagent dans l'exigeante longue marche d'une éducation émancipatrice pour tous.

### 3

L'enjeu du séminaire sera de confronter différentes lectures contemporaines possibles de cette pensée et de son noyau pratique, le *Poème pédagogique*.

---

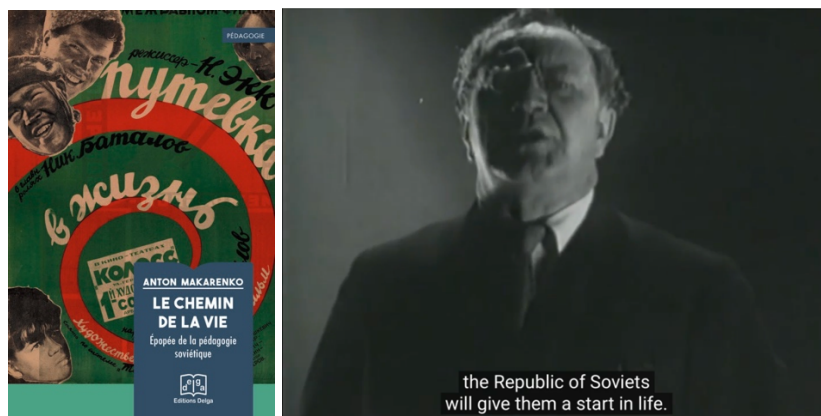
<sup>1</sup> <https://cemea-idf.org/>

Il n'est bien sûr pas question aujourd'hui de transposer telle quelle la logique de cette expérience. Il est plutôt question d'examiner l'héritage qu'il nous est possible d'endosser, à nos risques et périls. Et s'il est vrai que « *notre héritage n'est précédé d'aucun testament* » (René Char) - pas même le testament tardif de Makarenko déposé dans ses écrits plus théoriques -, il nous revient alors d'en décider.

Être fidèle à l'esprit plus qu'à la lettre d'une expérience et de sa pensée, c'est ici comme ailleurs s'auto-riser à la filtrer, la tordre, la réinterpréter, la reformuler à nouveaux frais.

Donnons deux exemples de telles **torsions** reformulatrices.

- Le *Poème pédagogique* s'est vu récemment réédité par les éditions Delga<sup>2</sup> mais, curieusement, sous un autre titre, *Le chemin de la vie*, celui d'un film soviétique plus tardif (1931<sup>3</sup>). Mais ce film *Le chemin de la vie* dit-il exactement la même chose que le livre *Poème pédagogique*, expose-t-il la même problématique d'éducation ? Rien n'est moins sûr s'il est vrai que dans le film, les orientations éducatives sont en tous points subordonnées aux objectifs proprement politiques de l'époque quand, de son côté, Makarenko dirige son expérience collective en intriquant certes orientations éducatives et objectifs politiques mais en assurant surtout, pas à pas, que l'éducation collective garde son autonomie relative à l'égard des directives centrales promulguées par les nouvelles autorités étatiques. Où il s'avère donc que l'articulation **éducation/politique** de cette expérience singulière mérite discussions et prises de position.



- En France, Makarenko est souvent lu aujourd'hui, via le relais de Célestin Freinet, comme précurseur de ces dynamiques « institutionnelles » qui vont fleurir à partir des années 1950. Mais là encore, un hiatus ne vient-il pas opérer entre **constitution** de ce corps collectif qu'était la colonie Gorki et **institution** de ces groupes que la Pédagogie institutionnelle dispose au cœur de sa pratique ? Ces deux logiques organisationnelles (*constituer* versus *institer*) ne sont-elles pas décalées et de quel décalage précis s'agit-il alors ? Où il s'avère que la dynamique éducative de Makarenko (constituer avec les jeunes un corps collectif au travail, corps-sujet auquel d'autres jeunes pourront s'incorporer à leur tour, le tout dans un contexte soviétique où de tels corps-sujets collectifs foisonnent en émulations réciproques) mérite là encore discussions et prises de position.

## 4

Nous concernant, nous prenons l'initiative de ce séminaire car notre propre doctrine sur un tel héritage Makarenko n'est pas encore entièrement établie. Nous proposons, à qui est intéressé par ces questions, de constituer ensemble ce séminaire comme lieu collectif où chacune et chacun puissent travailler ses propres convictions.



<sup>2</sup> <https://editionsdelga.fr/produit/le-chemin-de-la-vie/>

<sup>3</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=h7w1ghRUI38> / [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Chemin\\_de\\_la\\_vie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Chemin_de_la_vie)

## SEMINAIRE ET ECOLE *MAMUPHI* : SAISON 2026-2027

(org. A. Franco, M. Gonzalez, G. Laplante-Anfossi, B. Moysan, F. Nicolas, G. Panosyan)

	SEMINAIRE (salle Stravinsky)		ÉCOLE (salle Shannon)
	10h-13h	14h30-17h30	10h-12h
<b>3 octobre 2026</b>	<b>OUVERTURE</b>	Alain <b>Connes</b>	
10 octobre 2026			A. Niehoff-Toral
<b>7 novembre 2026</b>	<b>Entretemps &amp; International</b>		
21 novembre 2026			F. Nicolas
5 décembre 2026	Sylvain <b>Cabanacq</b>	Charles <b>Ramond</b>	
12 décembre 2026			P. M. Santamaria
<b>9 janvier 2027</b>	<b>Entretemps &amp; interprétations</b>		
23 janvier 2027			F. Nicolas
6 février 2027	Oliver <b>Feltham</b> : Badiou	Jean-Jacques <b>Szczeciniarz</b> : Kepler	
27 février 2027			M. Tombroff
<b>6 mars 2027</b>	<b>Entretemps &amp; Histoire</b>		
20 mars 2027			G. Panosyan
3 avril 2027	Livre <i>mamuphi</i> sur les romantismes	Livre <i>M=0 ?</i> "- sur A. Badiou	
24 avril 2027			G. Panosyan
<b>22 mai 2027</b>	<b>Entretemps &amp; compositions</b>		
29 mai 2027			F. Nicolas

### SEMINAIRE

#### Il y a 40 ans, la revue *Entretemps* : quels héritages aujourd'hui ?

Au milieu des années 1980, « une nouvelle génération de compositeurs, d'interprètes et de musicologues » décidait de créer *Entretemps* (1986-1992), une revue de « musique contemporaine »<sup>4</sup>.

Par *entretemps* (ce « laps imprécis »), la revue entendait « une nouvelle période d'attention à la création musicale, au discours qui la sert ou la décrit », « une phase où réflexions critiques et formes écrites de la pensée musicale redeviennent plus nécessaires » avec le souci de « développer, loin de la fragmentation journalistique, une théorie utile à la création ». Ce faisant, la revue voulait « inverser » la « récession » (au tournant des années 1970-1980) d'une précédente « loquacité » (au début des années 70<sup>5</sup>).

Pourquoi, quarante ans plus tard, revenir sur cette expérience singulière où foisonnaient critiques, esthétiques et théories musicales aussi bien qu'interlocutions avec « d'autres artistes et intellectuels » ?

<sup>4</sup> Éditorial de son numéro 1 (avril 1986) : [https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df\\_2449/1/](https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df_2449/1/)

<sup>5</sup> Voir exemplairement la revue *Musique en jeu* (1970-1978 ; éditions du Seuil)



[ <https://fnicolas1947.fr/musique/le-monde-musique> ]

Il est clair que l'entretemps musical et intellectuel dont il était alors question s'est aujourd'hui refermé, et d'une manière telle qu'il semble n'avoir désormais guère laissé de traces (si ce n'est dix numéros poussiéreux livrés dans quelques bibliothèques à « *la critique rongeuse des souris* »).

Y revenir, quarante ans plus tard, comme nous le proposons, ne vise bien sûr pas une nouvelle « inversion » de la « récession » générale qui l'a suivi à partir des années 90 : pas plus que l'histoire humaine en général, l'histoire musicale n'est un moteur à deux temps alternant soulèvements et retombées. Elle n'est pas davantage une progression discursive, ouvrant puis fermant des parenthèses pour engager puis oublier (voire forclure) telle voie explorée s'étant avérée en impasse.

Notre hypothèse d'investigation sera plutôt que **la revue *Entretemps* peut constituer un opérateur pour radiographier les temps obscurs dans lesquels nous sommes actuellement engagés.**

Si nous ne pouvons surplomber notre présent musical et intellectuel (nous en extraire en nous tirant par les cheveux), nous pouvons du moins nous dresser sur la pointe des pieds pour entrapercevoir dans le passé quelque relief dont l'ombre contrastante peut suggérer, ici et maintenant, des nervures et des failles dans un art musical contemporain doutant désormais de lui-même jusqu'à en dénier son nom propre.

Inscrivons cette orientation d'études sous le signe général de l'héritage subjectif (tel que formulé par René Char : « *notre héritage n'est précédé d'aucun testament.* ») et demandons-nous donc quels événements héritages endosser aujourd'hui de cette précédente entreprise éditoriale.

Pour activer ce principe général d'**opérateur**, quelques **reliefs** de cette revue.

1) *Entretemps* (années 1980) contraste en de nombreux points avec *Musique en jeu* (années 1970) <sup>6</sup> à commencer... par les manières opposées dont elles se sont conclues : *Entretemps* a décidé de s'arrêter sur son numéro 10 (déclarant : « *la tâche que nous nous étions impartie – faire un certain tour d'horizon de la musique contemporaine – est accomplie* ») quand *Musique en jeu* a suspendu (sans le dire) sa propre parution sur son numéro 33. Épuisement pour celle-ci, autolimitation pour celle-là (pour mieux passer à autre chose <sup>7</sup>). Cette opposition différencie les subjectivations à l'œuvre :

- les sciences sociales étaient omniprésentes dans *Musique en jeu*, quasiment absentes d'*Entretemps* ;

<sup>6</sup> Voir l'article de Nicolas Donin : *Le moment Musique en Jeu* (Circuit, 2010) : <https://id.erudit.org/iderudit/039640ar>

<sup>7</sup> Son testament : « *inventer désormais d'autres manières de parler de réfléchir la musique* » - Liminaire du n° 10 (avril 1992) : [https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df\\_2913/1/](https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df_2913/1/)

- les compositeurs, quasiment absents dans *Musique en jeu*, étaient au centre d'*Entretemps* ;
  - *Musique en jeu* visait « à remettre la musique dans le circuit des savoirs » quand, à l'inverse, *Entretemps* voulait réinscrire les intellectualités dans la musique contemporaine ;
  - Au total les deux procès subjectifs mobilisaient des sens très différents du mot « musique » pour engager des pratiques et des enjeux opposés : une socialisation de la musique pour *Musique en jeu*<sup>8</sup>, une musicalisation des pensées pour *Entretemps*.
- 2) Le tour d'horizon d'*Entretemps* a omis la génération des années 1920 (Boulez, Stockhausen, Nono, Berio...), à la notable exception de Barraqué<sup>9</sup> et de Xenakis<sup>10</sup>.
  - 3) La revue *Entretemps* s'est arrêtée sur un dossier « Musique et ordinateur » qui pointait l'importance désormais de l'informatique pour la création musicale.
  - 4) *Entretemps* a incorporé des résonances intellectuelles issues d'autres arts (poésie, architecture, cinéma...) mais n'a guère tiré parti de la philosophie ou des mathématiques<sup>11</sup>.
  - 5) Couvrant critique, esthétique et théorie musicales, la revue *Entretemps* a intriqué trois dimensions constituantes d'intellectualités musicales en cours de constitution.
  - 6) Dans les années 80, les motifs proprement postmodernes abordaient la musique<sup>12</sup> ; ils sont depuis devenus omniprésents. D'où l'intérêt d'examiner rétrospectivement comment la revue a abordé ce partage modernités/postmodernités musicales selon les différentes dimensions du phénomène musical :
    - solfège et partitions **versus** diagrammes graphiques et inscriptions numériques ;
    - corps-accords d'interprètes et de leurs instruments **versus** plasticité d'un son écologique sans sujet ;
    - rayonnements musicaux dans des espaces architecturaux **versus** projections en environnements sonores ;
    - développements discursifs d'idées musicales **versus** installations d'immersions acoustiques ;
    - écoute musicale d'œuvres **versus** participation à des performances désœuvrées ;
    - intellectualités et raisons musicales **versus** expressions culturelles d'artistes et applications techniques d'ingénieurs.

••

On l'aura compris : si le motif de cette saison *mamuphi* est bien la revue *Entretemps*, cette revue devra être ressaisie comme possible opérateur d'intellectualité **pour aujourd'hui**.

*Entretemps* a parachevé son parcours sur ces lignes testamentaires : « Il reviendra à d'autres, peut-être, d'évaluer l'apport de cette revue et de caractériser l'entre-temps dont elle aura vécu. »<sup>13</sup> À *mamuphi* d'engager aujourd'hui un tel travail, non pas en simple historien de la musique mais en acteurs contemporains – en *working musicians* – soucieux qu'un passé puisse fournir quelques ressources à un présent désorienté par les nihilismes et en charge d'assumer ses propres héritages.

<sup>8</sup> Dominique Jameux écrivait ainsi dans le n°4 : « Cela ne nous intéresse pas de parler de la musique en soi. Celle-ci n'existe pas, n'a jamais existé, quelle que soit la prédilection que chacun peut avoir pour telle ou telle partie de son répertoire. Dans notre titre, il ne fallait pas lire "Musique" mais "Société". »

<sup>9</sup> En raison précisément de sa position d'exception interne à cette génération

<sup>10</sup> Voir note suivante.

<sup>11</sup> Pour qu'un temps *mamuphi* advienne (1999...), il fallait d'abord démêler l'imbroglie Xenakis : voir le dossier du n° 6 (février 1988) qui lui est consacré ([https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df\\_2816/1/](https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df_2816/1/))

<sup>12</sup> Le trio « Hommage à Brahms » pour violon, cor et piano de Ligeti (1982) jouait ici le rôle d'un Cheval de Troie...

<sup>13</sup> *Liminaire* du n°10 (avril 1992) : [https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df\\_2913/1/](https://fnicolas1947.fr/musique/entretemps/#flipbook-df_2913/1/)

**ÉCOLE**

10 octobre 2026	Alexander <b>Niehoff-Toral</b>	
21 novembre 2026	François <b>Nicolas</b>	Le forcing ( <i>et la puissance du négatif</i> )
12 décembre 2026	Pablo Martin <b>Santamaria</b>	Les séries proliférantes de Barraqué
23 janvier 2027	François <b>Nicolas</b>	Courbures et torsions ( <i>points-lignes-plans</i> )
27 février 2027	Michel <b>Tombroff</b>	
20 mars 2027	Grégory <b>Panosyan</b>	Le geste du pas de côté dans l'œuvre d'Alain Badiou (1)
24 avril 2027	Grégory <b>Panosyan</b>	Le geste du pas de côté dans l'œuvre d'Alain Badiou (2)
29 mai 2027	François <b>Nicolas</b>	Les tenseurs ( <i>ce qu'intrication veut dire</i> )

● ● ●

# CAHIER LONGUES MARCHES N°3 : *HUIT ETUDES* *D'ALAIN RALLET*

Longues **revue communiste** **MARCHES** **Cahier n°3**  
Septembre 2026

www.longues-marches.fr

Comité de rédaction : Éric Brunier, François Nicolas et Alain Rallet info [at] longues-marches [dot] fr

## HUIT ÉTUDES

Alain RALLET

[ PRÉSENTATION ] .....	1
LE TRAVAIL COMME ACTIVITÉ ÉMANCIPATRICE AU DÉFI DU NIHILISME .....	3
ANATOMIE DE LA QUESTION PAYSANNE AUJOURD'HUI .....	13
LA QUESTION DES COMMUNS .....	21
FONDEMENT ET ACTUALITÉ DU RAPPORT VILLE/CAMPAGNE .....	31
NOTES SUR LA FIN D'UN MONDE .....	47
FAUT-IL PARLER DE FASCISME ? .....	51
LETTRE DE TUNISIE .....	59
L'IMPÉRIALISME, DU DÉBUT DU XX <sup>ÈME</sup> À NOS JOURS .....	67

•••





